Édition à 1 fr. 25 le volume

CH.-PAUL DE KOCK

UN JEUNE HOMME MYSTÉRIEUX

PARIS
DEGORCE CADOT, ÉDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

Droits de traduction et de reproduction réservés

Class PQ2318
Book J4
1873

COLLECTION DES ŒUVRES

DE

CH. PAUL DE KOCK

A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION

DES

ŒUVRES DE CH. PAUL DE KOCK

Avec gravures de la Typographie Claye

2 FRANCS LE VOLUME

SOUSCRIPTION PERMANENTE

OUVRAGES PUBLIÉS A CE JOUR :

L'Amoureux transi.....	1 vol.	La Demoiselle du cinquième	2 vol.
Une Gaillarde.....	2 »	Carotin.....	1 »
La Fille aux trois jupons..	1 »	La Prairie aux coquelicots.	2 »
La Dame aux trois corsets.	1 »	Les Petits Ruisseaux.....	1 »
Ce Monsieur.....	1 »	Le Professeur Fiche-Claque	1 »
La Jolie Fille du faubourg.	1 »	Les Étuvistes.....	2 »
Les Femmes, le Jeu et le Vin	1 »	L'Homme aux trois culottes.	2 »
Cerisette.....	1 2	Madame Pantalon.....	1 »
Le Sentier aux prunes....	1 »	Madame Tapin.	1 »
M. Cherami.....	1 »	Le Petit Bonhomme du coin	1 »
M. Choublanc.....	1 »	Mon ami Piffard.....	1 »
L'Ane à M. Martin.....	1 »	Les Demoiselles de Magasin	2 »
Une Femme à trois visages.	1 »	Une Drôle de maison	1 »
La Grappe de groseilles...	1 »	Mme de Monflanquin..... .	2 »
L'Amant de la Lune.....	3 »	La Maison Perdaillon et Ce.	1 »
La mariée de Fontenay-aux-Roses..	1 »	Le riche Cramoisan.	1 »

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

Kock, Charles Paul de.

ŒUVRES

DE

CH. PAUL DE KOCK

UN JEUNE HOMME MYSTÉRIEUX

PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
70 bis, RUE BONAPARTE, 70 bis

Tous droits réservés

c18730

PQ2318
J4
1873

Transfer
Engineers School Liby.
June 29, 1931

UN JEUNE

HOMME MYSTÉRIEUX

I

UNE QUERELLE AU SPECTACLE

C'était au théâtre de la Porte-Saint-Martin, au mois d'avril de l'année 1866. Il y avait beaucoup de monde au spectacle; on donnait probablement la *Biche au Bois*, puisque cette pièce s'y est jouée presque toute l'année. Heureux théâtre qui, avec la même pièce, attire constamment le public! Les acteurs ne doivent point y fatiguer leur mémoire, et l'emploi de souffleur doit être une sinécure.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, d'un embonpoint fort respectable figure commune, mais dont l'expression était assez agréable, assez joviale, lorsqu'il n'était pas en nage toutefois, car la sueur en le rendant

rouge comme un homard enflait son nez déjà trop gros et rapetissait ses yeux qui rappelaient alors ceux d'une souris. Ce monsieur venait d'entrer à l'orchestre et regardait de côté et d'autre dans la salle, en essayant par moments d'essuyer la sueur qui, de son front, coulait le long de ses joues; il était donc en ce moment rouge, enflé, et n'avait pas l'air agréable.

— Vous me gênez, monsieur, vous ne pouvez pas rester là, dit un petit homme assis tout à l'entrée de l'orchestre, et devant lequel le gros personnage, qui venait d'entrer, se penchait pour mieux voir dans la salle.

— Monsieur, je ne prétends pas y rester non plus! répond celui-ci; mais je cherche quelqu'un, je cherche des dames, il faut bien que je regarde.

— Vous regarderez dans l'entr'acte, mais le rideau est levé, vous m'empêchez de voir. Si l'on jouait une comédie, je pourrais me contenter d'entendre, mais, pour une féerie, il faut voir. Voyons, sapristi, monsieur, passez ou sortez!

— Où voulez-vous que je passe? il n'y a pas de place...

— Alors, sortez... L'ouvreuse! faites donc sortir monsieur... c'est insupportable, cela!

— Mais puisque je cherche ma sœur et mes nièces...

— Cherchez votre grand'mère si vous voulez... mais pas devant moi.

— Oh! monsieur, ma grand'mère est défunte depuis longtemps.

— Alors, allez la chercher au paradis.

— Je ne suis pas certain qu'elle y soit !

— Silence donc !

— A la porte !

— C'est ce gros papa qui ne veut pas s'asseoir !

— A la porte, le poussah !

Il y a toujours, dans une salle de spectacle, de ces facétieux personnages prêts à se moquer de vous, pour peu que vous vous mettiez en évidence, et qui, sans savoir si vous avez tort ou raison, sont enchantés de montrer ce qu'ils croient être de l'esprit.

Le gros monsieur, très-vexé de s'être entendu appeler poussah, allait se retirer ; mais l'ouvreuse, qui vient de paraître, lui dit :

— Pourquoi vous en allez-vous, monsieur ?

— Puisqu'il n'y a pas de place, et qu'on ne veut pas me laisser chercher mes nièces... Je suis cependant sûr qu'elles sont dans la salle.

— Ah ! il cherche ses nièces ! s'écrie le blagueur qui a prononcé le mot de poussah ! Pauvre oncle ! il a perdu ses nièces ! On demande les nièces de ce monsieur... qui est-ce qui les a trouvées ?

Mais l'ouvreuse pousse en avant le gros personnage en lui disant :

— Monsieur, suivez cette banquette-là... il y a là-bas une stalle de libre... j'en suis sûre... prenez-la... On veut la garder ; mais on n'en a pas le droit... prenez-la...

— Mais, madame, si elle est louée ?

— Non, monsieur, elle ne l'est pas; je vous répète que vous pouvez la prendre... prenez-la.

Notre homme se décide à faire ce que lui a dit l'ouvreuse : il passe devant tout le monde, marche sur le pied des uns, arrache les robes des autres, est même sur le point d'enlever avec sa chaîne de montre, qui pend beaucoup, le faux toupet d'un monsieur qui penchait sa tête en arrière en lorgnant les danseuses. Heureusement, ce monsieur sent sa coiffure qui déménage, il pousse un cri, porte vivement sa main à sa tête, y retient et replace son toupet, en lançant un regard furibond sur celui qui vient de l'exposer à montrer sa calvitie, et qui s'excuse en lui disant :

— C'est ma chaîne. . je suis désolé... mais je ne m'en serais pas servi ! Du reste, il est très-bien fait... s'il ne s'était pas dérangé, je n'aurais jamais deviné que vous en aviez un !

Enfin cet individu qui cherche ses nièces arrive à la stalle qui est libre et il se dispose à s'y asseoir, lorqu'un jeune homme, qui est assis positivement derrière, le retient par le bras en lui disant :

— Pardon, monsieur, mais cette stalle est retenue... gardée.

— Monsieur, j'en suis bien fâché, mais l'ouvreuse m'a dit que je pouvais la prendre et je la prends.

— L'ouvreuse est une sotte !

— Je ne dis pas le contraire, mais on ne garde plus de place quand le rideau est levé.

— On en garde tant que l'on veut.

— Quand elles sont louées, c'est possible; mais celle-ci ne l'est pas puisque l'ouvreuse m'a dit que je pouvais m'y mettre, et je m'y mets.

Cette discussion a encore troublé le spectacle. On crie : « A la porte ! » de tous les côtés, et le jeune particulier, qui aime à faire le plaisant, ne manque pas de s'écrier :

— C'est encore notre oncle qui cherche ses nièces ! Je demande qu'on le fasse monter sur le théâtre afin que de là il puisse demander au public ce que l'on a fait de sa famille.

Cependant, M. Laridon, car il est temps que vous sachiez le nom de ce gros monsieur qui met ainsi le désordre dans l'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin, M. Laridon se laisse tomber dans la stalle, qu'il emplit et même qu'il déborde un peu; ce qui met fin aux murmures; car le jeune homme qui voulait la garder se tait, voyant bien qu'il serait difficile d'en expulser le possesseur, mais auparavant il a laissé échapper certains mots dont celui-ci aurait le droit de se fâcher, mais qu'il n'entend pas, ou fait semblant de ne pas entendre.

Quelques minutes s'écoulent; la pièce va son petit bonhomme de chemin..... Quand je dis son *petit bonhomme*, je fais erreur : une pièce qui s'est jouée déjà plus de trois cents fois !.. c'est son *grand bonhomme* qu'il faut dire ! La pièce va donc son grand bonhomme de chemin; mais le gros Laridon, qui n'est venu au spectacle que pour retrouver sa sœur et ses nièces, ne

cesse de tourner la tête pour regarder tantôt à droite, tantôt à gauche, en se penchant un peu. Comme assurément vous avez été au spectacle, il doit vous être arrivé quelquefois de vous trouver derrière une personne un peu puissante et, pour voir, vous êtes obligé de regarder par l'intervalle qui existe entre elle et son voisin ou sa voisine; mais cela devient extrêmement fatigant, lorsque celui ou celle qui est devant vous ne se tient pas tranquille et se penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Regardez-vous à droite? pan! votre vis-à-vis en fait autant et vous bouche la vue; vous vous empressez de regarder à gauche... bon! le vis-à-vis se penche à gauche et vous ne voyez plus rien. Et ce petit manége dure quelquefois pendant tout un acte! C'est à n'y pas tenir.

Le jeune homme placé derrière M. Laridon était forcé d'endurer cet inconvénient, car enfin on ne peut pas dire à la personne assise devant vous : « Ne remuez pas tant! tenez-vous donc tranquille! Vous m'empêchez continuellement de voir. » Mais on s'en venge en maudissant celui qui vous cause ces ennuis, et le jeune dandy, ou gandin, ou lion... choisissez ce qui vous plaira le mieux, cela m'est parfaitement indifférent; moi, je dirai tout simplement : le jeune homme élégant ne se gênait pas pour dire à demi-voix :

— Quel être insupportable que cet énorme individu! . il incommode tout le monde! Quand on est gros comme cela, on loue trois stalles : une pour son torse et deux autres pour se moucher. C'est une balançoire perpé-

tuelle, c'est un balancier que cet homme-là ! Une jolie dame, placée à côté du jeune dandy, ne manquait pas alors de sourire et de murmurer :

— Oh ! oui ! nous avons devant nous un monsieur bien incommode !

Et une vieille dame assise de l'autre côté ajoutait :

— Il n'est pas un moment en repos ! Il n'est pas possible, il faut qu'il ait des puces dans son vêtement de rigueur.

M. Laridon entendait à peu près tout cela, mais il tâchait de n'y point faire attention.

Il cherchait toujours sa famille. Tout à coup, croyant l'apercevoir dans un coin de l'orchestre, il se lève pour mieux voir. Alors c'est un cri général qui s'elève contre lui.

— Assis ! assis donc !

— Monsieur, on ne se tient pas debout au milieu de l'orchestre.

— Ah ! ça m'est égal, j'ai déjà vu la pièce.

— Charmante raison ! et vous empêchez tout le monde de voir.

— Je croyais avoir aperçu mes nièces ; mais ce ne sont pas elles.

— Assis ! ou à la porte !

— Il est gentil, l'oncle ; si les nièces lui ressemblent, cela doit faire une jolie famille !

Comme M. Laridon ne se pressait pas de s'asseoir, notre jeune élégant, se levant à son tour, appuie ses deux mains sur les épaules de ce monsieur et le force

ainsi à retomber dans sa stalle. Il avait fallu mettre beaucoup de vigueur pour accomplir cet acte énergique, car le gros monsieur était parfaitement calé sur ses jambes. Mais cette fois M. Laridon trouve très-mauvais que l'on se soit appuyé sur ses épaules; il se retourne, en s'écriant avec colère :

— Monsieur, qui vous a donné le droit de me toucher... de me peser sur les épaules?... Je ne veux pas qu'on me touche, moi!...

— Il fallait vous asseoir, monsieur, je n'aurais pas été obligé de vous prendre par les épaules!

— Savez-vous bien, monsieur, que ces manières-là ne me conviennent pas?

— Je m'en moque pas mal! il y a longtemps que vous ne me convenez pas non plus, vous!

— Vous ne savez pas à qui vous avez affaire, monsieur!

— Non, mais je serais bien curieux de le savoir! Dites-le moi donc un peu?

— Je vous le dirai... si ça me plaît... hum! freluquet!

— Qu'est-ce que c'est? comment avez-vous dit?.. Freluquet, je crois?

— Oui, et je ne m'en repens pas!

— Vous êtes un gros manant, un gros malotru... je n'entends pas qu'on m'appelle freluquet... Vous m'en rendrez raison!

— Fichez-moi la paix... laissez-moi tranquille!

— Demandez-moi excuse de m'avoir appelé freluquet...

— Ah! le plus souvent!...

— Alors, monsieur, je vous le répète, vous m'en rendrez raison... Vous devez savoir comment l'affaire se termine entre gens d'honneur?...

— Oui, monsieur, je le sais... et mieux que vous, sans doute!... J'ai eu douze duels et j'ai tué tous mes adversaires.

— Eh bien! monsieur, je serai enchanté de faire le treizième... Voilà ma carte, monsieur, donnez-moi la vôtre.

— Ma carte... quelle carte?

— Parbleu! votre adresse; pour un homme qui a eu douze duels, vous avez donc déjà oublié comment cela se traite... c'est bien étonnant!

M. Laridon fouille à sa poche; il est très-longtemps avant d'en tirer quelque chose; enfin il en sort une contre-marque qu'il présente au jeune homme; celui-ci la repousse en lui disant:

— Qu'est-ce que vous me donnez là? une contre-marque de l'Ambigu-Comique... Est-ce que vous demeurez à l'Ambigu, monsieur?

— Ah! c'est une erreur...

— Dépêchons, monsieur, car si on ne dansait pas le ballet en ce moment, on nous aurait déjà fait sortir...

— Ah! je crois que je la tiens... Voici ma carte, monsieur.

— C'est bien, monsieur ; demain, mes témoins seront chez vous à neuf heures.

— Ça me fera bien plaisir ! Je serai réveillé.

Toute cette altercation a eu lieu à demi-voix, les personnes placées près de ces deux messieurs ont pu seules l'entendre. Les cartes échangées, on est redevenu fort calme. M. Laridon lui-même ne se retourne plus pour chercher à apercevoir ses nièces ; mais à peine l'acte est-il terminé, qu'il met son chapeau et se hâte de sortir de l'orchestre.

En passant devant le monsieur facétieux, il entend celui-ci crier :

— Place, messieurs et dames ! laissez passer notre oncle qui va chercher ses nièces.

II

LA FAMILLE CORBILLON

M. Laridon est sorti de l'orchestre la figure toute bouleversée et dans un état d'exaspération tel, qu'il ne voit plus devant lui, se jette dans tout le monde et pourrait s'attirer encore une foule de duels, s'il ne se hâtait point de presser le pas. Mais il n'a qu'une pensée, qu'un désir, sortir bien vite de la salle et n'y plus rentrer.

C'est donc avec un sentiment de contrariété très-prononcé qu'il se voit tout à coup arrêté par deux dames, qui s'écrient :

— Ah ! voilà enfin mon frère...

— Voilà mon oncle ..

— Il y a assez longtemps que nous vous cherchons !

— Et moi aussi, je vous ai cherchées... beaucoup trop même... Ah ! vous ne savez pas ce dont vous êtes cause !...

— Qu'y a-t-il donc, Joseph? En effet, vous avez la figure toute renversée.

— On l'aurait à moins. Bonsoir, je m'en vais...

— Comment ! vous vous en allez... et il n'y a encore qu'un acte de joué ! Vous allez venir vous placer près de nous. Nous avons une loge... une belle loge de face. Oh ! nous sommes très-bien !

— Vous avez une loge pour vous seules ?

— Certainement, puisque je l'ai louée ; mais il y a encore beaucoup de place derrière nous.

— Au fond ?

— Oui... mais vous serez très-bien... on voit parfaitement.

— Je ne tiens pas à voir... au contraire.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez donc, mon oncle ?

— Vous le saurez.

— Venez donc, mon frère, Rosalvina est restée seule dans la loge et elle doit s'ennuyer.

— Où est votre loge ?

— Aux secondes... en face... venez !

— Oui... au fond d'une loge... je crois que je puis me risquer...

M. Laridon se décide à se laisser emmener, ou plutôt c'est lui qui emmène les dames, car il va si vite, qu'elles ont peine à le suivre ; il monte quatre à quatre le premier escalier qui se présente, en tenant toujours sa tête baissée de peur d'être vu, ce qui fait que, ne voyant pas bien même devant lui, il donne en plein sa tête dans le

centre de gravité d'une grosse maman, qui prend la chose gaiement et se contente de se retourner en disant :

— Monsieur, vous me prenez donc pour la rampe !... Mettez vos lunettes, monsieur !

La sœur et la nièce de Laridon ne cessent de lui dire : « Mais n'allez donc pas si vite ! on ne prendra pas nos places puisque la loge est à nous ! » Il n'écoute personne et ne s'arrête qu'au second étage devant une porte entre-bâillée ; il se précipite, il entre, bien que sa nièce lui crie :

— Mais ce n'est pas là, mon oncle, où allez vous donc ? ce n'est pas là !...

En effet, M. Laridon était entré dans le *water closet*, et justement une dame y était occupée. Elle pousse un cri en voyant entrer un monsieur et, dans son effroi, lâche le vase qu'elle tenait, en disant :

— Quelle horreur ! on viole l'asile le plus sacré ! où donc les dames se réfugieront-elles ?

Laridon s'excuse le mieux qu'il peut en se retirant ; mais le vase indispensable n'en est pas moins brisé. Enfin il rejoint sa famille et se faufile dans la loge qu'elle occupe, en ayant grand soin d'en refermer bien vite la porte.

Avant de pénétrer avec ce monsieur dans la loge, faisons tout de suite connaissance avec les personnes qui l'occupent ; il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire.

La sœur de M. Laridon se nomme madame Corbillon, car en se mariant elle a naturellement dû porter le

nom de son mari. Cette dame a maintenant trois ans de moins que son frère. Sans être très-jolie, elle a été gentille ; ses yeux avaient une expression piquante et son nez, légèrement retroussé, achevait de lui donner quelque chose d'une *Marton* ou d'une *Lisette*, de Marivaux. Avec l'âge, tout cela est devenu gras, presque bouffi ; cependant l'embonpoint de madame Corbillon n'est que raisonnable ; elle peut même encore montrer sa taille, qui n'est plus fine, mais enfin c'est une taille, on la voit, et nous rencontrons quantité de grosses dames qui ne sont plus que des boules ; ce n'est pas un crime, et en Turquie on assure que c'est une beauté.

Madame Primerose Corbillon n'est pas d'une coquetterie ridicule pour son âge, mais elle se met bien, et elle a surtout la prétention d'avoir une toilette comme il faut, d'avoir l'air distingué ! C'est là le grand *dada* de cette dame : avoir l'air noble, bien qu'on ne le soit pas ; car M. Corbillon, qui vendait des matelas, n'avait rien d'un marquis, ni même d'un baron ; mais il avait eu le talent de s'amasser une douzaine de mille francs de rente : il y a des personnes qui préfèrent cela aux parchemins.

Madame veuve Corbillon jouissait donc d'une honnête aisance ; son seul ennui était de porter un nom qui prêtait à la plaisanterie et sentait ses matelas d'une lieue ; pourtant il fallait bien porter le nom de ce pauvre défunt, qui était, lui, le premier à en rire lorsqu'on lui disait : « Bonjour, Corbillon ; qu'y met-on? » Et il répondait : « Un excellent garçon ! » Mais, depuis que

madaem est veuve, un monsieur jovial s'ètant aussi permis de lui dire :

— Bonjour, madame Corbillon ; qu'y met-on?

Cette dame avait répondu d'un ton fort sec.

— Je ne joue plus aux jeux innocents, monsieur, et je trouve cette plaisanterie très-déplacée.

Madame Primerose Corbillon a deux filles ; l'aînée se nommait Rose, puis Rosa, mais elle est parvenue à se nommer Rosalvina, ce qui est infiniment plus romantique, et cette demoiselle l'est au suprême degré. Rosalvina a vingt ans accomplis ; c'est une personne grande, svelte, fort bien faite et qui porte très-bien toutes les toilettes ; il y a de la grâce dans sa démarche, dans ses mouvements ; sa figure est fort régulière ; elle a de grands yeux bleus fendus en amande et bordés de longs cils noirs; son nez grec est irréprochable ; sa bouche, un peu serrée, est fort agréable quand elle sourit et montre de belles dents ; ses cheveux, d'un blond cendré, sont longs et abondants. Vous voyez que mademoiselle Rosalvina est une très-belle personne. Ce que l'on pouvait critiquer en elle, c'était sa pâleur habituelle ; mais Rosalvina était enchantée d'être pâle, cela ajoutait quelque chose d'intéressant à l'air mélancolique qui lui était familier parce qu'elle l'affectionnait ; car, dans le fond, cette demoiselle n'avait aucune raison pour être triste, mais elle voulait avoir le physique d'une héroïne de roman... Et, entendons-nous, de ces romans qui font dresser les cheveux sur la tête, à force

de crimes entassés, amassés, empilés et fricassés ensemble... Quelle cuisine !...

Je vous laisse à penser si mademoiselle Rosalvina devait souffrir de s'appeler Corbillon ; elle ne pouvait pas pardonner à son père de lui avoir laissé un tel nom à porter. C'était avec sa mère le sujet perpétuel de leur entretien ; elles cherchaient comment elles pourraient parvenir à se débaptiser. Rosalvina avait trouvé un moyen ; elle disait à sa maman :

— Achète une terre, un château, une propriété quelconque, mais qui ait un joli nom, et nous prendrons le nom de cette propriété ; cela se fait tous les jours.

Madame Corbillon hochait la tête et répondait :

— Je le voudrais bien ! Oh ! certes, je ne demanderais pas mieux ! mais cela ne se peut pas, ma fortune ne me permet pas cette dépense. Je n'ai que douze mille francs de revenu pour nous trois, et il faut que je vous marie, toi et ta sœur Laurette ; pour acheter une propriété qui ait un nom, il faudrait distraire de mes rentes au moins une soixantaine de mille francs... Je ne peux pas.

— Achète une petite ferme isolée à bon marché, nous donnerons un nom à cette ferme.

— On se moquerait de nous, et cela ne nous donnerait pas cette considération que j'envie. Au reste, en te mariant, Rosalvina, tu changeras de nom ; ce n'est donc que peu de temps à attendre. Marie-toi, mon enfant, il s'est déjà présenté plusieurs partis. Mais tu les refuses tous !

— Croyez-vous donc, ma mère, que je veuille épouser le premier venu, des pataudS, des lourdauds, comme mon oncle m'en présente? Ils sont riches et honnêtes, je le veux bien, mais cela ne me suffit pas. Je ne me marierai qu'à un homme dont l'âme comprendra la mienne, dont l'esprit saura deviner toutes mes pensées secrètes, dont le regard éloquent saura pénétrer dans les plus secrets replis de mon cœur... Enfin, je ne me marierai que lorsque j'aurai rencontré l'homme de mes rêves!...

— Comme tu voudras, ma chère amie, je t'ai dit que je ne te contrarierais pas. Seulement je ne marierai Laurette qu'après toi, parce que tu es l'aînée et que tu dois passer avant elle.

— Oh! cela m'est bien égal.

— Oui, mais si tu es longtemps avant de rencontrer l'homme de tes rêves. . ta sœur trouvera cela peu agréable pour elle.

Arrivons à Laurette, la seconde fille de madame Corbillon.

Celle-ci est tout l'opposé de sa sœur, au physique comme au moral : elle a dix-huit ans, elle est petite mais fort bien faite, elle est grassouillette, et ses hanches se dessinent d'une façon à se moquer de toutes les crinolines passées et présentes. Ce n'est pas une beauté comme sa sœur, mais sa figure est fort agréable; ses yeux, noirs comme ses cheveux, sont malins, spirituels; ses lèvres sont un peu grosses, mais sa bouche est si gracieuse, elle rit si bien et si souvent, qu'on se-

rait toujours tenté de cueillir un baiser sur ces lèvres-là. Enfin la physionomie de cette jeune fille respire la gaîté, le contentement; elle est aussi naturelle dans ses goûts que dans son langage, aussi se permet-elle quelquefois d'éclater de rire lorsque sa sœur fait de ces phrases romanesques et ampoulées que lui inspirent ses lectures favorites.

Elle ne voit aucun mal à se nommer Corbillon; bien au contraire, elle est la première à plaisanter sur son nom. Quand elle veut taquiner sa sœur, elle ne l'appelle que Rosa, ce qui d'ailleurs est son vrai nom; puis mademoiselle Corbillon l'aînée, ce qui met celle-ci tout à fait en colère.

Quelquefois mademoiselle Laurette disait en plaisantant à sa sœur :

— Tu devrais bien te marier, car maman a mis dans sa tête de ne me marier qu'après toi, et, si tu refuses toujours, moi je resterai fille, et ça ne m'amuserait pas.

A cela, Rosalvina répondait en jetant sur sa sœur un profond regard :

— Ma chère amie, je ne me donnerai qu'à l'homme de mes rêves!... Tu ne comprends pas cela, toi, qui ne connaîtras jamais tout le bonheur, tout l'idéal d'une grande passion. Tu as le caractère trop léger, trop folâtre pour jamais éprouver un véritable amour.

— Ma foi! ma sœur, si pour aimer il faut être triste, mélancolique, avoir peur de rire, à coup sûr je n'aimerai pas de cette façon-là. Ne pas rire! mais autant ne pas vivre, alors!

— Ah! tu ne connais pas le bonheur qu'il y a dans une rêverie profonde, dans les soupirs qui s'échappent de notre sein à l'aspect d'une forêt sombre, dans les larmes qui s'échappent de nos yeux à la lecture des tortures de deux amants!

— Non, oh! grâce au ciel, je ne connais pas tout cela, et je me croirais malade s'il m'échappait ainsi à tous moments des soupirs et des larmes. Tu te laisses trop aller à ton penchant pour l'extraordinaire, ma pauvre sœur. Tu ne veux épouser que l'homme de tes rêves! Mais où est-il, cet homme, et comment faut-il qu'il soit fait?

— Où il est? je l'ignore; mais le hasard, l'événement le plus imprévu peut me le faire rencontrer...

— A quoi le reconnaîtras-tu?

— Mon cœur le devinera et me dira : Voilà celui que tu dois aimer!...

— Je présume cependant qu'avant de l'épouser, tu prendras des informations... car il y a des hommes dont le dehors, le langage, sont très-séduisants, mais qui, au fond, sont très-mauvais sujets et quelquefois ont commis de vilaines actions... des crimes même...

— Des crimes!... mais on peut être criminel et avoir conservé un cœur tendre, passionné, qui fait excuser un moment d'erreur dont souvent on a été puni bien cruellement.

— Je ne te comprends pas... Quoi, tu épouserais un homme qui aurait commis une action coupable... flétrissante?

— Laurette, j'ai lu dans un grand auteur qu'il y avait au bagne des hommes qui auraient fait l'ornement de la société... et qui, en sortant de faire leur temps, redevenaient des personnages fort intéressants !

— Merci ! alors pour te plaire il faut avoir été aux galères !... J'avoue que je ne partage pas ton goût... et que je ne serais jamais tranquille dans la compagnie d'un forçat, quand même il serait tout ce qu'il y a de plus libéré !

— Alors, tu veux que ces infortunés meurent de faim quand ils ont fini leur peine ?

— Mais non, pas du tout ! Je veux bien qu'on leur fasse avoir du travail, mais Je ne veux pas les épouser.

— Tu outres les choses ! je ne te dis pas que je désire que l'homme de mes rêves ait été au bagne...

— C'est dommage !... mais je suis sûre que si Rocambole existait réellement, tu en serais amoureuse ?

— Dame !... il a bien de l'imagination, cet être-là !...

— Ah ! ma pauvre sœur ! .. tu me fais trembler !... J'ai peur d'avance du beau-frère que tu me donneras !

Je n'ai pas besoin de vous dire que l'oncle de ces demoiselles ne partage point les idées romanesques de sa nièce Rosalvina ; aussi a-t-il une tendre prédilection pour Laurette. M. Laridon est un excellent homme, qui a gagné cinq mille francs de rente à vendre des bouchons, qui s'est trouvé suffisamment riche alors, et a quitté son commerce à cinquante ans pour jouir de la vie, où sa plus grande jouissance est la table. Vous avez pu voir qu'il ne brille pas par le courage, mais cela ne

l'empêche pas de se bien porter. Tout le monde n'est pas un Achille ! et encore cet Achille n'avait-il pas grand mérite, puisqu'il était invulnérable, sauf au talon !... Et qui diable ira viser son ennemi au talon ?

Maintenant vous connaissez la famille Corbillon ; retournons dans la loge où elle est placée.

III

QUI CASSE LES... VERRES LES PAYE

M. Laridon s'était jeté tout haletant dans le fond de la loge. Rosalvina se tourne vers lui, en lui disant :

— Ah! on vous a donc enfin trouvé, mon oncle! Voulez-vous être devant... je vous donnerai ma place?

— Non, ma nièce, non, je ne veux pas être devant... je ne veux pas qu'on me voie...

— Mais qu'avez-vous donc?... vous semblez très-ému.

— Voyons, mon frère, expliquez-nous ce qui vous est arrivé, car, depuis que nous vous avons rencontré, vous ne parlez que par monosyllabes.

— Et mon oncle qui prenait le petit cabinet des dames pour notre loge! s'écrie Laurette en riant.

— Ah! ma sœur! de grâce... ne dites pas de ces choses-là!

— Non, il n'y a pas de quoi rire, ma pauvre Lau-

rette !... car tu ne sais pas !... vous ignorez toutes que je vais avoir un duel !...

— Un duel ! s'écrient ensemble les trois dames.

Et mademoiselle Rosalvina, se tournant entièrement vers son oncle, le regarde avec plus d'intérêt en répétant :

— Un duel... il serait possible.. Oh ! mais c'est très-intéressant, cela !...

— Allons donc ! ce n'est pas possible ! reprend Laurette ; mon oncle dit cela pour rire !

— Non... malheureusement... C'est très-sérieux... et pas risible du tout !...

— Enfin, Joseph, parlez ! dites-nous ce qui peut causer ce duel ?...

— Eh ! mon Dieu, ma sœur, c'est votre faute !... vous me dites : « Nous irons à l'orchestre, vous nous trouverez à l'orchestre. » Alors, moi, naturellement, c'est là que je vous cherche. Mais il y a beaucoup de monde... et, comme vous pouvez le voir, l'orchestre est presque plein. Je regardais d'abord à l'entrée, mais cela gênait le monde... on me dit de sortir ; au lieu de cela, l'ouvreuse me pousse en avant, en me disant : « Il y a une place la-bas au milieu. » En effet, il y en avait une. Un jeune homme... un fat... un impertinent, me dit qu'elle est gardée, mais je la prends malgré lui. Me voilà donc placé, mais je vous cherchais toujours et je ne vous voyais pas.

— Nous sommes cependant bien visibles, Joseph.

— Visibles ! oui, quand on regarde en l'air ; mais puisque je ne vous cherchais qu'à l'orchestre... Bref,

il y a un moment où, croyant vous avoir reconnues, je me lève... Il est vrai qu'on jouait dans ce moment-là et que tout le monde était assis ; mais justement à cause de cela je voulais me tenir debout, en me disant : Il est impossible que ces dames ne m'aperçoivent pas si je suis seul debout, quand tout le monde est assis. Mais cela gênait derrière moi. On me crie : « Assis ! » J'allais m'asseoir. Certainement c'était mon intention ; mais le jeune homme qui était derrière moi, celui qui déjà ne voulait pas que je prisse la stalle, se permet de s'appuyer sur mes deux épaules et me force ainsi à m'asseoir comme un plomb. Vous concevez que je trouve cela très-mauvais. Le sang me monte à la tête. Quand je m'y mets, je suis très-vif...

— Vous lui avez donné un soufflet ?

— Oh ! non ! mais je l'ai appelé : Freluquet !...

— Oh ! Ce n'est rien, cela !

— Il paraît cependant que le jeune homme s'en est trouvé très-offensé. Il m'a appelé, lui : Malotru ! gros manant !

— Ah ! c'est bien plus insolent que freluquet !...

— Et puis, ne voulait-il pas que je lui fisse des excuses pour l'avoir appelé freluquet !... Vous concevez que je n'ai pas voulu ?...

— Et vous avez bien fait, mon oncle.

— Alors il a dit : « Vous m'en rendrez raison ; » enfin, de mots en mots, nous nous sommes animés ; il m'a donné sa carte, je lui ai donné la mienne, parce qu'il l'a voulue ; et demain, à neuf heures du matin,

ses témoins seront chez moi. Voilà dans quelle position vous m'avez mis en vous plaçant dans une loge au lieu d'aller à l'orchestre, comme c'était convenu.

— Mon Dieu ! mon frère, c'est Rosalvina qui a dit que ce serait bien plus comme il faut d'être dans une loge. Est-ce qu'on pouvait prévoir...

— Mais vous ne vous battrez pas, mon oncle, dit Laurette ; il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans tout cela ; il faut embrasser ce monsieur, et tout sera fini !...

— Par exemple, ma sœur, on voit bien que vous ne connaissez pas les lois de l'honneur et de la chevalerie !... Les choses ne se passent pas ainsi entre gens bien élevés. Les cartes sont échangées, il faut que mon oncle se batte... c'est indispensable !...

— Ah ! vous trouvez cela, ma nièce ? Eh bien ! moi, je vous déclare que je ne veux pas me battre du tout ! Comment ! je viens pour passer tranquillement ma soirée au spectacle, pour y rejoindre ma famille ; j'espère m'y amuser... — j'ai déjà vu la *Biche* plusieurs fois, mais j'aime les féeries... — au lieu de cela, voilà un monsieur qui me cherche querelle, qui me provoque, parce que je ne m'assieds pas assez vite, qui me force à lui donner ma carte, et qui voudra me percer le flanc... ou toute autre partie de mon individu... en m'enfonçant son épée dans le corps !... Si je ne suis pas tué, me voilà pour six semaines au lit... moi qui ai acheté ce matin un pâté de foie gras avec lequel je comptais me régaler plusieurs jours !... Allons donc ! mais il

faudrait que je fusse bête comme une oie pour me battre avec ce monsieur... pour mettre ainsi tout de suite ma vie à la disposition de quelqu'un que je ne connais pas... que je n'avais jamais vu... qui est peut-être un escroc... un voleur... ou un aigrefin qui espère que je lui paierai un bon déjeuner pour arranger l'affaire !... Non, ma nièce... non, je ne me battrai pas !...

— Et vous ferez bien ! mon oncle, dit Laurette.

Tandis que mademoiselle Rosalvina semble, au contraire, trouver fort ridicule la résolution de son oncle, et murmure :

— Mon Dieu ! un duel ! on n'en meurt pas toujours ! et puis cela vous donne du relief, cela vous pose dans le monde !

— Ma nièce, je trouve que j'ai bien assez de relief avec mon ventre, et que je suis très-suffisamment posé dans le monde ! Je n'ai pas besoin qu'un iroquois cherche à me détériorer.

— Mais enfin, mon frère, comment est-il ce jeune homme que vous avez appelé freluquet ?

— Comment il est ?... Affreux... horrible... Voilà du moins l'effet qu'il m'a produit.

— Affreux ! c'est bientôt dit cela, mon oncle ; il est sans doute resté à l'orchestre... Est-ce que vous ne pourriez pas nous le montrer ?

— Par exemple ! vous voulez que je me penche, que je me mette en vue pour vous le désigner ! et il me verrait aussi, lui, et il viendrait peut-être me relancer jusque dans cette loge... Pas si bête !

— Vous dites que vous ne savez pas qui c'est, mais vous avez sa carte, Joseph, vous avez pu savoir son nom et peut-être sa profession ?

— Sa carte ! je ne l'ai pas seulement regardée, sa carte !...

— Ah ! montrez-nous-la, mon oncle, montrez-nous-la ! nous saurons au moins le nom de ce monsieur.

— Si vous y tenez ! Attendez... où l'ai-je fourrée, cette vilaine carte ?... Ah ! la voici... tenez, lisez... moi, je ne veux pas même la lire...

Laurette s'empare vivement de la carte que tenait son oncle et lit tout haut :

— Endymion Dapreval...

— Endymion ! ah ! le joli nom ! s'écrie Rosalvina. Endymion ! c'est l'amant de Diane, c'est un berger de la Carie, il est petit-fils de Jupiter... Ayant été surpris... je ne sais comment, avec Junon, il fut condamné à dormir trente ans. Diane, n'osant le voir pendant le jour, quittait le ciel toutes les nuits pour aller le visiter.

— Je ne pense que ce soit le même, dit Laridon ; et ensuite, est-ce qu'il n'y a que cela sur cette carte ?

— Attendez, mon oncle, il y a en bas : rue d'Antin, 48.

— Je l'aurais parié ! reprend Rosalvina, il loge dans le beau quartier ! Quand on s'appelle Endymion, on ne peut habiter que là... Ce doit être un jeune homme très comme il faut !...

— Je m'en fiche pas mal... d'ailleurs, il n'y a pas de profession.

— Raison de plus, mon oncle ; est-ce que les gens du grand monde ont une profession !... Je comprends qu'il ait été fort irrité de s'entendre appeler freluquet !

— C'est cela ; vous allez me donner tort à moi, n'est-ce pas, Rosalvina ? parce qu'avec vos idées romanesques et biscornues vous voyez tout de travers... parce que vous jugez toujours à contre-sens ! Du moment qu'on s'appelle Endymion, on est charmant à vos yeux !

— Je ne dis pas cela positivement, mon oncle ; mais...

— Chut ! on a gratté à notre porte... cet homme m'aura aperçu... il vient me chercher... N'ouvrez pas, mesdemoiselles !

— Oh ! mon oncle, quelle idée ! Est-ce que vous croyez qu'on se bat en duel dans le corridor d'une salle de spectacle !

— Je ne sais pas, mais je vous défends d'ouvrir !...

Malgré la défense de M. Laridon, la porte s'ouvre bientôt, car c'est l'ouvreuse qui est venue. Elle se penche vers le monsieur qui est blotti au fond et lui dit à voix basse :

— Monsieur... c'est pour la chose... vous devez comprendre... il faut arranger cette affaire-là...

— Non, madame, non, je ne veux rien arranger ! Laissez-moi tranquille, dites que vous ne m'avez pas vu ! répond Laridon en se cramponnant à sa banquette.

— Mais, monsieur, je vous répète que cela ne peut

pas se passer comme ça... Sortez un peu, et vous allez voir dans quel état il est !

— Je ne veux pas sortir... je ne sortirai pas ! Dites que je suis parti !

— Mais à qui voulez-vous que je dise cela ?

— A celui qui vous envoie !

— Celui qui m'envoie ! mais c'est une dame qui m'envoie et pas un monsieur.

— Une dame ? comment, il y a une dame qui se mêle de cette affaire, à présent !

— Naturellement, monsieur, c'est elle qui était dans le cabinet quand vous y êtes entré... Moi, je viens d'y aller tout à l'heure, qu'est-ce que je trouve à terre... le meuble indispensable brisé en mille morceaux ! Alors je cours à la loge de cette dame... elle est dans une loge à côté... je lui réclame le prix de mon... chose qu'elle a cassé, mais elle me dit : « Faites-le payer à ce gros monsieur qui vient d'entrer dans la loge où sont trois dames ; c'est lui qui est cause que j'ai cassé le vase parce qu'il a eu l'inconvenance de pénétrer dans le cabinet pendant que je l'utilisais. »

Laurette part d'un éclat de rire à faire retourner toute la galerie. Rosalvina est rouge de colère, et Laridon, qui commence à comprendre que ce n'est pas de son duel qu'il s'agit, devient plus calme et répond à l'ouvreuse :

— Comment, madame, c'est pour un... c'est pour cette méprise que j'ai commise que vous venez... mais il fallait donc m'expliquer cela tout de suite !

— C'est ce que je fais depuis longtemps, monsieur, mais vous ne voulez pas m'écouter. Voulez-vous les voir, les morceaux, monsieur ?

— Non, madame, non, c'est inutile, je n'ai pas envie de les faire recoller ; je vous crois. Combien vous dois-je ?

— Monsieur, c'est trois francs cinquante.

— Cela me semble un peu cher !

— Monsieur, il était très-joli... il avait un œil au fond.

Ici, nouvel éclat de rire de Laurette et nouveau mouvement d'impatience de sa sœur.

— Payez donc, mon frère, et que cela finisse ! dit madame Corbillon.

— Oui, ma sœur, oui, je paye... C'est égal, il faut avouer que j'ai eu bien peu d'agrément à ce théâtre !... Tenez, madame, voilà vos trois francs et dix sous.

L'ouvreuse se retire. Laurette avait beaucoup de peine à ne plus rire tout en murmurant :

— Ah ! mon pauvre oncle ! mais, aussi, quel vertigo vous a pris d'entrer là ?... Cela ne ressemble pas à l'entrée d'une loge !...

— Ma chère amie, quand on est sous le coup d'un duel, on entrerait dans la lune, si elle se présentait à vous.

Mais la toile se lève, le second acte commence. Alors M. Laridon, se levant aussi en tâchant de ne pas faire de bruit, met son chapeau et ouvre la porte de la loge.

— Où donc allez-vous, mon frère? dit madame Corbillon.

— Je m'en vais, ma sœur, bonsoir; j'ai assez de spectacle comme cela.

— Quoi! vous nous quittez, mon oncle?

— Oui, vraiment.

— Mais voyez au moins cet acte qui est commencé?

— Non pas. Je veux au contraire m'en aller pendant qu'on joue, parce que je ne rencontrerai personne dans les couloirs... Adieu... bonsoir...

Laridon se hâte de quitter la loge; il n'est heureux que lorsqu'il n'est plus dans la salle. Il se presse même encore pour arriver chez lui, rue Charlot, au Marais. Enfin il est dans sa demeure et dit en entrant à sa vieille bonne, qui vient de lui ouvrir la porte.

— Madeleine, prépare ma valise, du linge, ce qu'il faut pour voyager.

— Ah! mon Dieu, monsieur, que vous est-il donc arrivé? Est-ce que vous allez vous mettre à voyager cette nuit?

— Non, pas cette nuit, mais demain matin au point du jour; je partirai par le premier train que je trouverai...

— Vous partirez... mais où donc allez-vous?

— Je ne sais pas encore... ça m'est égal, je choisirai.

— Vous ne savez pas où vous voulez aller... et vous êtes si pressé de partir... Est-ce qu'il y a le choléra à Paris, monsieur?

— Je ne crois pas; je n'en ai pas entendu parler.

— Eh bien! alors, pourquoi voulez-vous partir demain au point du jour?

— Pourquoi? Ah! ma pauvre Madeleine! Tu ne sais pas que ton maître sera appelé en duel demain à neuf heures du matin?

— Vous serez appelé en duel, où ça?... Chez le juge de paix?... Est-ce que vous avez cassé des carreaux à une belle boutique?

— Tu n'y es pas! Un duel, c'est un combat singulier à l'arme blanche ou au pistolet. J'ai eu une dispute au spectacle. J'ai été un peu vif dans mes paroles.

— Ah! dame! vous êtes si mauvaise tête!

— Enfin mon adversaire veut se battre; il m'a obligé à lui donner ma carte, et demain, à neuf heures, il enverra deux témoins pour régler l'heure et le lieu du combat; voilà comme ça se fait.

— Ah ben! je les recevrai joliment, ceux qui viendront vous chercher pour vous faire tuer... Soyez tranquille, monsieur, je leur jetterai ma marmite sur la tête!

— Non, Madeleine, non, cela ne vaudrait rien, on reviendrait, on me guetterait; il est beaucoup plus simple que je m'absente pour quelques jours seulement... une huitaine... une quinzaine... Mon Dieu! je sais bien que je pourrais me battre, je suis aussi brave qu'un autre quand je m'y mets; seulement je ne puis pas voir le sang, cela m'est impossible; pour une piqûre, une petite piqûre, si le sang paraît, bonsoir les voisins! je me trouve mal!... Si je tuais mon adversaire, je suis certain que c'est moi qui me trouverais mal.

— Et, si on vient vous chercher, est-ce qu'il faudra que je me batte à votre place, monsieur ?

— Nullement ! tu diras que j'ai été forcé de partir pour un voyage de long cours... qu'un de mes amis m'attend pour être parrain de son enfant...

— Et si on me demande dans quel pays vous êtes allé... que répondrai-je ?

— Tu diras que je suis allé... en Californie... et que je puis être plusieurs années absent.

— Ça suffit... mais quel ennui ! Et votre pâté de foie gras ?

— Mets-le dans mes bagages... Coupes-en auparavant une tranche pour toi, cela t'aidera à supporter mon absence.

— Mon pauvre maître !... Mais vous ne serez pas longtemps absent, au moins ?

— Non, une huitaine... j'irai peut-être voir la mer... je ne l'ai pas encore vue, c'est une occasion. Allons ! va faire ma valise ; moi, je vais dormir quelques heures, mais au petit jour je serai debout.

Madeleine s'éloigne en maugréant contre les duels, et Laridon se met au lit, où il rêve qu'il est tué d'un coup de pistolet, puis qu'il est retué d'un coup d'épée et enfin fendu en deux par un coup de sabre.

Le lendemain, au point du jour, M. Laridon est sur pied ; il emporte sa valise, son sac de nuit et part en disant à sa bonne :

— Surtout, Madeleine, la plus grande discrétion !... Ne dis à personne où je vais.

— Et comment pourrais-je le dire, monsieur, puisque vous n'en savez rien vous-même ?

— C'est juste ; tant mieux, c'est ce qu'il faut.

— Vous m'écrirez, au moins !...

— A quoi bon ? tu ne sais pas lire.

— Une lettre pour votre sœur et vos nièces.

— Peut-être ; ce sont des bavardes, elles me trahiraient. D'ailleurs, se sont elles qui sont cause de ce duel, je ne leur pardonnerai pas cela de longtemps.

M. Laridon est parti, et le premier soin de Madeleine est de se mettre à manger la belle tranche de foie gras qu'elle a coupée dans le pâté de son maître. Sur les neuf heures du matin, elle entend sonner ; elle court ouvrir, et deux jeunes gens de bonne tournure se présentent et demandent M. Laridon.

— Il est en Californie ; répond Madeleine, qui a encore la bouche pleine, parce qu'elle se délectait avec son foie gras.

— En Californie ? C'est une plaisanterie, sans doute ? Nous demandons le monsieur qui était hier au soir au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où il a eu une querelle avec un de nos amis, M. Dapreval, et c'est de la part de M. Dapreval que nous venons pour régler l'heure et le lieu du combat.

— Oui, oui... mon maître m'a conté tout cela ; mais il a reçu une lettre d'un de ses amis qui l'attend pour être parrain...

— En Californie ?

— Oui, monsieur, il est parti au petit jour... il sera plusieurs années absent.

Les deux jeunes gens se regardent ; puis ils éclatent de rire.

— Que penses-tu de cela, Edouard ? dit à l'autre celui qui avait interrogé la bonne.

— Moi? je m'en doutais : est-ce qu'on a des duels quand on s'appelle Laridon !

IV

EN CHEMIN DE FER

M. Laridon, en sortant de chez lui, à six heures du matin, porteur de son sac de nuit et de sa valise, se flattait de trouver sur-le-champ un fiacre sur les boulevards, à la place qui est presque devant la rue Charlot; mais le ci-devant épicier ignorait que les cochers ne sont pas aussi matinals, et sur les places il est rare qu'il y en ait avant huit heures. A la vérité, on peut en rencontrer qui reviennent à vide d'une soirée de bal, ou qui ont été retenus et employés par des voyageurs arrivant à Paris ou le quittant. Mais ce sont de ces hasards qui se présentent toujours quand vous n'en avez pas besoin et jamais quand vous le désirez.

Le pauvre Laridon est donc obligé de se promener assez longtemps sur les boulevards encore déserts; car on n'était qu'aux premiers jours d'avril, le temps était

sombre et brumeux, il faisait froid, et cela ne rendait pas les Parisiens disposés à voir naître l'aurore.

— Prendrai-je à droite, prendrai-je à gauche ? se dit Laridon arrivé devant le restaurant de Bonvalet, où, portes et fenêtres, tout était encore clos, car il est naturel de n'ouvrir que tard dans les restaurants où l'on passe souvent une partie de la nuit.

Après avoir hésité quelques instants, Laridon se décide à prendre à droite, en réfléchissant qu'il était plus près de la Bastille que de la rue d'Amsterdam, et que, par conséquent, il arriverait plus vite à la gare de la Méditerranée qu'à celle de Versailles.

Heureusement il y a sur les boulevards des bancs pour la commodité des promeneurs; notre voyageur impromptu s'y assied. Il place son bagage à côté de lui, mais il ne craint pas d'être surpris par le sommeil car il n'a nulle envie de dormir.

Quand un rare passant se dessine à l'horizon, il l'examine avec attention, prêt à déguerpir s'il lui voyait la moindre ressemblance avec l'individu qui veut se battre en duel avec lui. Puis se disant pour se rassurer :

— Les témoins ne peuvent pas encore être à ma recherche... Il n'est pas neuf heures ! Et d'ailleurs, les témoins ne me connaissent pas. C'est égal, je voudrais bien être en wagon.

Enfin un fiacre passe à vide. Laridon se jette presque à la tête des chevaux, tant il est vrai qu'un sentiment produit quelquefois des effets tout opposés à sa

nature, et que l'excès de la frayeur fait parfois commettre des actes de courage.

Le cocher s'empresse d'arrêter ses chevaux, croyant avoir affaire à un homme ivre. Mais Laridon lui présente une pièce de cinq francs en lui criant :

— Tenez... au plus prochain chemin de fer, mais brûlez le pavé !...

— Quelle gare, bourgeois ?

— Ça m'est égal... mais la plus rapprochée.

— Alors c'est celle de Lyon....

— Va pour celle de Lyon ; mais brûlez le pavé.

Laridon est bientôt en voiture avec son bagage, et le cocher fouette ses chevaux; mais ceux-ci s'obstinent à ne pas vouloir brûler le pavé.

Cependant on arrive au chemin de fer, et notre voyageur s'empresse de demander quel est le train qui partira le premier. On lui répond que ce sera un train express pour Toulon.

— Va pour Toulon! se dit Laridon. Justement je voulais voir la mer, cela tombe à merveille... et en même temps je verrai des forçats. Ah! que ma nièce Rosalvina serait heureuse en ce moment de partir avec moi !... Elle qui aime tant les galériens !... Je ne lui en rapporterai pas un, mais je tâcherai de les étudier, de bien les examiner, et je lui rendrai compte de mes observations... elle ne se lassera pas de m'écouter... Vite, un billet pour le train express de Toulon. On part tout de suite ?

— A huit heures justes, monsieur.

— A huit heures!... Ah! mon Dieu! encore trois quarts d'heure à attendre. Enfin, je vois un café ouvert là-bas .. J'ai le temps d'aller prendre une bavaroise au chocolat?

— Deux même, si vous voulez.

— Deux? jamais!... J'ai bien du pâté de foie gras dans mon sac de nuit... mais il faudrait tout déballer; je me contenterai de la bavaroise.

Laridon se rend au café et se livre aux douceurs de la bavaroise. Il est plus tranquille depuis qu'il sait que bientôt il aura mis plus de deux cents lieues entre lui et le jeune Endymion Dapreval; il en éprouve une joie si vive qu'il est sur le point de s'endormir sur le journal. Mais le garçon l'avertit que le train va partir. Il court, arrive, on le pousse dans un wagon, peu lui importe lequel. Il voit beaucoup de monde assis de chaque côté; cependant il y a encore une place près d'une dame qui occupe un coin; il se hâte de s'y blottir. Il est entre deux dames, qui le reçoivent comme on reçoit un gros voyageur dans un omnibus où il n'y a plus qu'une place, c'est-à-dire en grognant, murmurant, et faisant la grimace... Après cela, on nous dira que nous sommes tous frères ici-bas. Drôles de frères, qui ne cherchent qu'à se nuire, à se tromper, à se pousser de côté pour prendre la place que l'autre occupe!... Mais j'oubliais que *Caïn* et *Abel* étaient frères aussi.

Quand on a pris place dans un wagon ou dans une voiture publique, c'est assez l'usage de passer en revue ses compagnons de route,

La dame qui occupait le coin, près de Laridon, est une brune aux yeux très-vifs, très-agaçants; elle peut avoir trente ans; elle est pourvue de charmes bien ronds et fortement accusés. C'est une jolie femme, dont le voisinage ne peut être que très-agréable. Celle qui est à droite de l'ancien épicier a passé la quarantaine; elle est laide, jaune, maigre, longue, osseuse, vêtue de noir; elle n'a rien d'agréable, et semble s'offenser lorsque, bien que sans le vouloir, son voisin la coudoie, ou si son genou touche le sien. Après cette dame est un vieux monsieur qui a tout l'air d'un précepteur, et plus loin deux jeunes lycéens.

Sur le coin, en face de la jolie brune, est un monsieur d'une quarantaine d'années, dont la figure est presque entièrement cachée par sa barbe, ses moustaches et ses favoris; tout cela se touche, frise, se rejoint; tout cela est d'un noir à faire envie à un marchand de cirage. Il n'y a pas jusqu'aux sourcils qui sont aussi très-longs, très-épais et retombent sur le coin de l'œil comme des moustaches. Naturellement une forêt de cheveux noirs couronne cette tête, qui, pour visage, ne laisse voir que deux petits yeux verts qui affectent une expression farouche et le petit bout d'un nez qui est extrêmement rouge.

Après ce personnage, qui rappelle les matamores de l'ancien opéra-comique, est un monsieur encore jeune, porteur d'un nez retroussé qui laisse trop voir deux trous bourrés de tabac, mais très-soigné dans sa mise, et qui se contente d'avoir toujours l'air étonné; puis un

jeune homme fort bien de figure, l'air gai, aimable, qui semble toujours disposé à rire ; puis un artiste ou un poëte incompris, qui porte ses cheveux longs, flottant sur ses épaules, tient à sa main un livre qu'il regarde toujours, et, de temps à autre, sort de sa poche de côté une longue flûte en pain de gruau dont il grignote un morceau. Le coin suivant est pris par une grosse fermière qui dort presque constamment.

Par le dialogue qui s'établit entre la jolie brune et son vis-à-vis le moustachu, on sut bientôt que c'étaient le mari et la femme ; celle-ci avait un accent qui la faisait sur-le-champ reconnaître pour une Provençale. D'ailleurs, elle mêlait fréquemment à sa conversation des locutions habituelles de son pays.

Le train roulait depuis peu de temps, quand le mari dit à sa femme :

— Comment te trouves-tu, Pétronille ? n'es-tu pas gênée ; il me semble que tu as bien peu de place ?

— Je suis très-bien, mon pitchou, ne te mets pas en peine : si on me gênait, est-ce que tu crois que je ne saurais pas me plaindre !

— J'aime à croire que tu ne le souffrirais pas ; et, d'ailleurs, je suis là, moi, pour veiller sur toi et te protéger contre toute tentative inconvenante. Ah ! charretée du diable ! je suis là... et j'en vaux quatre.

Ces mots sont accompagnés d'un roulement d'yeux qui s'adresse à Laridon, lequel se contente de sourire en murmurant :

— Il ne fait pas chaud ce matin, l'air est vif et piquant.

Un petit moment de silence. Puis le matamore dit à Laridon :

— Monsieur, vous gênez mon épouse, vous vous approchez beaucoup trop d'elle... Je ne sais pas si vous espérez que ma femme vous tiendra chaud... mais cela ne me convient pas... Je vous engage à vous réchauffer autrement ! mon épouse n'est pas un tuyau de poêle, veuillez vous en souvenir.

Laridon regarde ce monsieur d'un air étonné :

— Comment ! de quoi ? Je gêne madame ! mais je ne puis pas me mettre autrement... je suis à ma place... je ne touche pas madame !

— Je l'espère bien.. Ah ! mille tempêtes ! si vous aviez le malheur de la toucher, vous en verriez de cruelles ! Ah ! fichtre ! ah ! tonnerre !

— Eh ! mon bon ! laisse donc ce gros père tranquille... il ne pense pas à la plaisanterie, il est sage comme une image.

— N'est-ce pas, madame, que je ne m'appuie pas sur vous ?

— Eh non ! troun de l'air ! Romuald, tu es insupportable avec ta jalousie ! Eh ! vois-tu, mon petit, si je voulais t'en faire porter, tu n'y verrais que du feu ! je t'en donne mon billet !

M. Romuald fait entendre un long grognement qui imite celui du léopard. Pour tâcher de lui être agréable, Laridon s'éloigne un peu de Pétronille, en se rapprochant de la dame noire; mais celle-ci se met aussitôt à crier :

— Eh bien ! monsieur, qu'est-ce qui vous prend ?... Est-ce que vous voulez vous asseoir sur moi... m'envahir !

— Mais non, madame, je ne veux nullement vous envahir... je m'approche seulement un peu...

— Je vous dis que vous êtes sur moi... reculez-vous...

— Mais, si je me recule, monsieur prétend que je gêne sa femme. .

— Ça ne me regarde pas !... Vous êtes sur ma robe... Otez-vous.

— Ah ! madame, permettez, il me faut ma place... Vous me blessez la jambe avec vos cerceaux de fer... C'est moi qui pourrais me plaindre !...

— C'est ma crinoline, monsieur ; ne voudriez-vous pas m'empêcher d'en porter...

— Je n'en ai pas le droit assurément ! mais c'est bien heureux pour moi que ma voisine de gauche n'en porte pas... car alors je ne saurais où mettre ma jambe !

— Ah ! vous savez que ma femme ne porte point de crinoline !. . s'écrie M. Romuald d'un air furibond. Et comment savez-vous cela, monsieur ? Vous avez donc palpé mon épouse, pour connaître le système de ses jupons ? Je la trouve forte, celle-là !

— Monsieur, je n'ai rien palpé à madame... j'ai constamment mes mains appuyées sur mes genoux, je ne comprends pas que vous puissiez me soupçonner d'autre chose...

— Eh ! mon bon, ne faites donc pas attention à ce que jacasse mon mari ! il est toqué !... Il m'a fait quitter

Paris, parce que j'avais applaudi un jeune chanteur de l'Eldorado... et que celui-ci avait regardé de mon côté en disant : *O toi que j'aime plus que moi-même*! Romuald, je t'ai prévenu que si tu veux jouer *Othello*, tu le joueras tout seul. Pécaille ! laisse ce gros père tranquille... ou je me fâche tout de bon.

M. Romuald se tait et rentre son nez dans sa barbe. Le jeune homme, qui semble disposé à rire, regarde Laridon, en lui disant :

— Vous n'êtes pas positivement en train de plaisir !...

— Oh ! non, monsieur, non... et pourtant j'étais très-content lorsque, en me plaçant dans ce wagon, je me suis vu entre deux dames... je me disais : Je suis bien partagé...

— Drôle ! polisson ! murmure M. Romuald dans sa barbe ; mais tout bas, pour que sa femme seule puisse l'entendre, parce qu'elle est penchée vers lui. Ces mots lui valent deux coups de l'ombrelle que cette dame tient entre ses jambes, suivant l'usage de toutes les dames qui en portent dans les omnibus et ne manquent pas, avec le bout pointu de ce petit meuble, de caresser les tibias des personnes placées en face d'elles ; je vous engage à y faire attention.

— Je crois que nous allons nous arrêter à Dijon? dit le monsieur au nez retroussé ; pensez-vous que j'aurai le temps de me baigner ?

— Vous baigner?... Dans une baignoire? répond le jeune homme, son voisin.

— Mais, naturellement ! Je me suis laissé dire que

c'était la meilleure manière de combattre les fatigues de voyage.

— Vous aurez juste le temps de vous déshabiller et de vous rhabiller, mais sans entrer dans la baignoire.

— Alors, ce ne sera pas la peine que je me déshabille!

— Non, à moins que vous ne restiez à Dijon.

— Non, vraiment!... Diable! il faut que j'aille à Toulon... je poursuis un débiteur...

— Et vous craignez qu'il ne vous échappe?

— Oh! non... Il est au bagne.

— Alors, je ne vois pas ce qui vous presse...

— C'est qu'il a déjà tenté deux fois de se sauver... il est très-adroit.

— Si vous vous faites payer par un débiteur qui est au bagne, vous serez encore plus adroit.

— Ce n'est pas pour qu'il me paye, c'est pour qu'il me dise où est sa femme.

— Ah! il a une femme?

— Oui, c'est elle qui a le sac!

— Le sac à ouvrage?

— Mais non... le sac, cela veut dire les monacos, cela veut dire la braise; la braise, cela veut dire...

— Assez! assez! je connais ce style argot, mais je ne l'emploie que rarement.

— Ce que je crains, c'est que la femme de Margotin ne soit partie pour l'Amérique!

— Et vous iriez l'y chercher?

— C'est selon... il faudra que je me baigne auparavant.

Le jeune homme part d'un éclat de rire, la fermière souffle du côté opposé, et Laridon éternue.

— Pécaille ! s'écrie Pétronille en sortant un flacon de sa poche, on a raison de dire qu'en voyage cela n'est pas tout rose.

On est à Dijon. Un temps d'arrêt. Le jeune homme quitte le wagon en disant :

— Voilà le moment d'aller goûter la moutarde du pays. Le nez au vent se décide à le suivre. Le monsieur aux cheveux longs et flottants reste à sa place et regrignote sa flûte ; la fermière, qui souffle si désagréablement pour ses voisins, ne se réveille pas.

Sur le banc en face, le professeur et ses deux élèves sont les seuls qui quittent le wagon.

La dame noire est restée. Le couple provençal ne bouge pas, et Laridon se dit :

— Si je descends, quand je reviendrai, j'aurai toutes les peines du monde pour retrouver ma place. Restons. D'ailleurs, je n'ai besoin de rien ; la bavaroise au chocolat me suffit.

Cependant M. Romuald regarde Laridon d'un air goguenard en lui disant :

— Monsieur ne descend pas... monsieur se trouve trop bien pour se déranger ?...

— En effet, monsieur ; je craindrais d'ailleurs en allant et venant de froisser ces dames...

— Compris ! compris !...

— Il me paraît que vous faites comme moi, monsieur.

— Moi, je reste quand mon épouse reste... Si elle

descendait, je descendrais avec elle... Je ne la quitte jamais!... Il est possible que cela contrarie certaines personnes!... mais à ceux qui ne sont pas contents, je dis : « Prenez votre épée et marchons!... »

— Bagasse! Romuald, est-ce que tu vas recommencer? Si tu ne finis pas, je te casse mon petit parasoleil sur le nez... Té! et, quand nous retournerons à Marseille, demande-moi de la bouillabaisse, je te ferai manger du crocodile... Aimez-vous la bouillabaisse, mon gros papa?

Ces mots s'adressaient à Laridon, qui répond en baissant les yeux :

— Je ne sais pas ce que c'est, madame; je n'ai jamais goûté de ce ragoût.

— Ce n'est point un ragoût, c'est un potage. Venez me voir à Marseille et je vous en ferai manger, moi, que vous vous en lècherez les deux oreilles.

— Qu'il y vienne! murmure Romuald, il n'en mangera pas deux fois.

Les absents remontent en wagon. On repart.

— Où nous arrêterons-nous maintenant? demande le nez retroussé à son voisin.

— Mais à Lyon, je pense.

— J'aime à croire que je pourrai m'y baigner.

—Pas plus qu'à Dijon; vous n'aurez pas plus de temps.

— Sapristi! cela devient bien désagréable.

— Il paraît que vous tenez beaucoup à vous baigner; il y donc longtemps que cela ne vous est arrivé?

— Moi ? je sortais d'un bain quand je suis monté en wagon.

— Alors, c'est donc par ordonnance du médecin ?

— Pas du tout, c'est par goût : je ne suis heureux que dans l'eau, c'est mon élément. J'ai quelque chose du poisson.

— J'ai connu quelques individus comme vous. Alors, quand vous allez au spectacle, vous ne devez vous mettre que dans une baignoire ?

— Hom, farceur !

— En arrivant à Toulon, vous allez vous régaler d'eau, vous jeter dans la mer...

— Oh ! non, je n'aime pas la mer... je ne me baigne pas dedans, on n'y est pas à son aise.

— Vous trouvez qu'on est plus à son aise dans une baignoire ?

— Oui, infiniment mieux... on est chez soi.

Le train s'arrête à Lyon, où les mêmes personnes descendent et remontent en wagon. Seulement, cette fois, le monsieur aux cheveux flottants est descendu et reparaît armé d'un gros saucisson et d'une nouvelle flûte. Pendant le restant du voyage, il attaque vigoureusement ces deux objets, dont l'un sent l'ail à vous faire pleurer. Mais lorsqu'on voyage vers Toulon ou Marseille, il ne faut pas s'attendre à ne sentir que l'ambre ou le patchouli ; les habitants du Midi aiment la cuisine fortement épicée.

On s'arrête encore plus d'une fois, mais les repos sont plus courts ; les voyageurs restent presque tous

dans le wagon, puis le jour baisse, on craint d'avoir froid ; on se couvre davantage, on s'entortille dans ses vêtements. Enfin, la nuit vient, les conversations cessent; chacun se laisse aller au plaisir de dormir.

Laridon n'a pas été un des derniers à fermer les yeux. Mais vers le milieu de la nuit il s'éveille parce qu'un poids vient de tomber sur son épaule gauche, puis quelque chose comme des cheveux froisse son visage et lui chatouille le nez ; il éprouve d'abord un sentiment de frayeur, mais bientôt une douce chaleur lui arrive sur la figure, et une odeur de vanille flatte agréablement son odorat; alors, il tourne un peu la tête et voit que c'est sa voisine, la piquante Pétronille, qui, en dormant, a laissé tomber sa tête sur l'épaule de son voisin, et continue de sommeiller comme une personne qui se trouve très-bien sur son oreiller.

Laridon demeure tout saisi, il ne peut se défendre d'une sensation agréable en voyant cette jolie tête appuyée contre la sienne de manière à lui faire respirer son haleine, si bien que pour cueillir un baiser sur la bouche de cette dame, il n'aurait qu'un léger mouvement à faire. Un moment il est sur le point de céder à la tentation, de profiter de l'occasion que le hasard lui présente... Mais en levant les yeux il aperçoit le terrible Romuald, qui dormait aussi, à la vérité, mais qui peut se réveiller au plus petit bruit, au moindre mouvement. Et que dirait-il, s'il voyait un homme embrasser sa femme!... C'est déjà bien assez de soutenir sa tête avec son épaule ! C'est beaucoup trop même, et Laridon, qui

sent tout le danger de sa position, voudrait bien en sortir; mais comment faire? S'il repousse la tête de cette dame, celle-ci va se réveiller; cela réveillera également son mari, qui voudra savoir ce qui s'est passé entre son épouse et le voyageur.

Toutes réflexions faites, Laridon se décide à ne pas bouger, en se disant : « Elle changera d'elle-même de position et sans se réveiller. Après tout, si ce n'était la peur que j'ai du mari, je ne serais nullement fâché de servir d'oreiller à cette dame... Ses cheveux embaument! c'est autre chose que le saucisson de ce monsieur là-bas... et puis son haleine a une chaleur qui me pénètre... Ah! mon Dieu ! je crois qu'elle parle en rêvant!.. »

En effet, Pétronille murmure : « O toi que j'aime... plus que moi-même! »

— Est-ce que ce serait à moi qu'elle penserait en dormant! se dit Laridon, ou ferait-elle semblant de dormir pour me glisser cet aveu dans l'oreille !.. Elle m'a engagé à aller chez elle manger de la bouillabaisse... Aurais-je fait sa conquête?... Le ciel m'est témoin que je n'ai pas fait pour cela la moindre tentative; mais les femmes sont si bizarres : quand un homme ne fait pas attention à elles, c'est de celui-là qu'elles veulent... J'ai fait cette remarque quand je vendais du raisiné.

Tout à coup, le monsieur qui aime tant à se baigner s'éveille en s'écriant : «De l'eau chaude!» Ce cri éveille M. Romuald, qui ouvre les yeux et aperçoit la tête de

sa femme posée sur l'épaule de Laridon. Il secoue vivement Pétronille, en jurant comme un possédé.

— Par la mort! par l'enfer! par tous les diables! voilà qui passe la permission! Comment, monsieur! vous avez la tête de mon épouse sur votre cravate... vous l'embrassez pendant qu'elle dort!

— Moi, monsieur, je n'embrasse pas madame; ce n'est pas ma faute si, en dormant, elle s'est appuyée sur mon épaule...

— Vous ne deviez pas le souffrir, mille tonnerres!

— Eh! bagasse! qu'y a-t-il donc? dit Pétronille en se frottant les yeux; est-ce que tu as le cauchemar, mon bon? tu cries comme si on te dépiotait!

— Pétronille, vous aviez votre tête sur l'épaule de monsieur.

— Tu radotes, Pécaille, ma tête est sur mes épaules et non pas sur celles d'un autre...

— En dormant, votre figure était contre celle de monsieur. Votre nez était enfoui dans ses favoris.

— Ah! je sais bien où tu devrais mettre le tien... Troun de l'air!.. Laisse-moi dormir tranquille, Romuald, ou je te claque d'une bonne façon.

— Monsieur, cela ne se terminera pas ainsi. En arrivant à Toulon, nous irons sur le pré.

— Comment? quel pré? chez le traiteur?

— Vous feignez de ne pas me comprendre! Nous nous battrons, monsieur!..

— Ah ! par exemple...Voilà qui est joli !... C'est une plaisanterie sans doute... Le plus souvent que je me battrai parce que votre femme s'appuie sur moi en dormant !

— Je vous y forcerai bien... par la mort !..

Le jeune homme, placé au milieu, et qui jusque-là n'avait rien dit, se penche alors vers Laridon :

— Ne vous effrayez pas, monsieur, des menaces de ce terrible mari ; je crois que les personnes qu'il a tuées en duel se portent à merveille !.. Mais comme il ne vous laisse pas tranquille, changeons de place... prenez la mienne, je vais me mettre à la vôtre ; je serais charmé que madame eût encore la fantaisie de reposer sa tête sur mon épaule... et, si monsieur le trouve mauvais... c'est à moi qu'il aura affaire... Ma proposition vous convient-elle ?

— Ah ! monsieur, j'accepte avec le plus vif plaisir... Vous me rendez un vrai service !

L'échange des places se fait. Laridon se trouve bien plus à son aise entre le nez au vent et le saucisson à l'ail. Quant au jeune homme, il s'assied près de Pétronille en lui disant :

— Appuyez-vous sur moi tant que vous voudrez, madame, cela ne me gênera pas... au contraire, cela me sera très-agréable... Appuyez-vous sur moi !

Pétronille remercie ce monsieur par un sourire fort agréable, puis elle regarde son mari en murmurant :

— Ce jeune voyageur est mieux que l'autre... C'est bien fait, Pécaille, tu as ce que tu mérites.

Mais Romuald semble consterné et il ne souffle plus mot jusqu'à ce que l'on arrive à Toulon.

V

MONSIEUR LARIDON A TOULON

En quittant l'embarcadère, Laridon s'adresse au jeune homme qui a changé de place avec lui dans le wagon.

— Monsieur, permettez-moi de vous adresser de nouveau mes remercîments. Vous m'avez rendu un service signalé !

— Moi, monsieur ! Oh ! je vous assure que la colère de cet individu si barbu n'était pas dangereuse...

— Mais il m'en voulait... oh ! c'est à moi qu'il en voulait, car lorsque vous avez pris ma place, il ne vous a rien dit à vous... et je ne me souciais pas du tout d'avoir un duel ! Entre nous, je vous avouerai franchement que c'est pour en éviter un que j'ai quitté Paris...

— Bah ! en vérité ?

— Oui, une querelle au spectacle... pour une place... vraiment, c'eût été stupide de se faire tuer pour cela !... Mais j'avais affaire à un ferrailleur qui probablement aime les duels autant que ce monsieur du wagon aime les bains.

— Alors vous venez à Toulon seulement pour le plaisir de voyager ?

— C'est cela même. Je ne suis pas fâché de voir la mer, avec qui je n'ai pas encore fait connaissance. Vous, monsieur, vous venez vous fixer dans cette ville ?

— Non pas, vraiment ! Oh ! j'habite Paris, je n'aime que Paris ! Il n'y a que là qu'un jeune homme peut s'amuser. A la vérité, cela coûte ; mais l'argent est fait pour rouler. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur ?

— Hum ! pas tout à fait ! Si je voyais rouler de l'argent, je vous assure que je le ramasserais ! Mais j'ai été dans l'épicerie, voyez-vous, et dans les affaires on sait le prix de l'argent.

— Moi, je commence à en savoir le prix depuis que je n'en ai plus pour mener la vie à grandes guides ! Les femmes !.. le champagne !.. les chevaux !.. Ah ! monsieur, c'est avec cela qu'on est heureux !..

— Je ne l'ai jamais été avec les chevaux... je ne suis monté à cheval que deux fois dans ma vie, et je suis tombé chaque fois assez désagréablement... la première, je me suis cassé le nez ; la seconde, je me suis cassé trois dents ; vous conviendrez que cela n'était pas fait pour me donner un grand amour pour les chevaux... Vous n'êtes pas dans les affaires, monsieur ?

— Non, j'ai étudié pour être médecin... mais je n'ai jamais achevé mes études; mes parents m'ayant laissé de la fortune, ma foi ! j'en ai joui. Mais dernièrement, après avoir payé quelques créanciers, j'ai voulu connaître l'état de ma caisse... je me suis convaincu qu'il ne me restait plus de tout mon avoir que la somme de vingt-deux mille francs, pas plus, pas moins !

— Le champagne, les chevaux et les femmes vous en auront bientôt débarrassé.

— Oh ! j'ai réfléchi, alors; après avoir régalé les autres, je ne veux pas tomber dans cette classe de gens qui vivent aux crochets de leurs connaissances... Fi donc ! j'aimerais mieux me faire soldat !

— Très-bien, très-bien, jeune homme. Voilà des sentiments qui vous honorent. Vous avez raison : le pique-assiette est généralement un être méprisable ; on s'en sert comme d'un bouffon, mais on ne l'estime pas.

— J'étais donc résolu à changer de conduite, à chercher une place dans une maison de commerce, lorsqu'il y a quatre jours, j'ai reçu une lettre d'un notaire de Toulon, qui me dit : « Monsieur Charles Bléry est invité à venir prendre possession de l'héritage de sa tante maternelle, madame Legrand, dont il est l'unique héritier, et qui est morte il y a huit jours, à Toulon, qu'elle habitait depuis trente ans. Il est prié d'apporter tous les papiers qui constatent son identité. »

— Vous êtes M. Charles Bléry ?

— En chair et en os !

« Vous jugez de ma joie ! Ma mère m'avait bien quel-

quefois parlé d'une sœur qu'elle avait dans cette ville, en me disant : « Tu devrais aller voir ta tante Legrand ; elle ne veut pas se marier, elle est très-avare ; je suis sûre qu'elle t'amasse un trésor. » Mais j'avais bien autre chose à faire que d'aller voir une tante... et une tante avare !

— En sorte que vous allez hériter ?

— Je ne suis venu à Toulon que pour cela.

— Et vous recommencerez votre vie de cheval?

— Oh !... nous verrons... si l'héritage était immense !... Mais non, j'ai vingt-huit ans, je veux devenir raisonnable, me ranger, me marier peut-être.

— Vous marier... Tiens ! c'est une très-jolie idée, cela... Ecoutez, monsieur Bléry, vous m'avez fait votre biographie, je vais vous faire la mienne : Joseph Laridon, ex-épicier. J'ai amassé dans mon commerce cinq mille francs de rente ; cela me suffit. Je ne fais plus rien ; je suis veuf et sans enfants... mais j'ai une sœur, madame Corbillon. Elle est veuve aussi ; elle a douze mille francs de revenu et deux filles bonnes à marier... l'une a vingt ans et l'autre dix-huit : elles sont gentilles toutes les deux ; cependant, l'aînée est plus remarquable pour sa beauté; mais, moi, j'aime beaucoup la seconde... chacun a son goût. Maintenant je vais vous dire une chose : vous me plaisez infiniment, jeune homme ; vous m'avez rendu en wagon un service que je serais heureux de reconnaître.

— Ah ! monsieur... ne parlez donc pas de ça !

— Pardonnez-moi, cet homme à poils m'en voulait...

Enfin j'arrive à l'idée que votre récit m'a fait concevoir : Je serais enchanté de vous voir épouser une de mes nièces... Elles auront chacune trois mille francs de rente... c'est modeste, mais c'est gentil ; plus, des espérances... Mais il ne faut jamais calculer sur cela !... Eh bien ! que dites-vous de mon idée ?

— Ma foi, monsieur, elle est très-réalisable, si toutefois on se plaît... si on se convient.

— Cela va sans dire !

— Et puis enfin, il faut voir à combien se montera mon héritage.

— Ah ! c'est juste ! si vous alliez être trop riche !

— Dites plutôt pas assez, monsieur, car je ne crois pas que ma tante m'ait laissé une fortune.

— Un homme qui a déjà vingt-deux mille francs... il n'en faut plus tant.

— En attendant, si vous le voulez bien, nous allons déjeuner ensemble.

— Très-volontiers.

— Nous allons nous rendre dans l'hôtel dont on m'a donné l'adresse à la gare.

— C'est cela, nous y logerons tous deux, à moins que vous n'ayez un domicile chez votre tante.

— Ce n'est pas probable... D'ailleurs, je préfère loger à l'hôtel... Tenez, voilà un homme qui va nous conduire en portant nos bagages... Dépêchons, j'ai une faim de loup !

— J'ai déjà du pâté de foie gras dans mon sac.

— Oh ! bravo ! il ne sera pas de trop.

On se met en marche en suivant le portefaix chargé des bagages. Bientôt Laridon s'écrie :

— Quel est donc ce bruit sourd, mais continu, qui se fait entendre ?

— C'est la mer, monsieur.

— Ah ! c'est la mer qui gémit ainsi... Et cet air frais qui me pénètre ?

— C'est la mer, monsieur.

— Ah ! c'est la mer qui est fraîche... Et ce vent qui s'élève et qui a manqué de m'emporter mon chapeau ?

— C'est la mer, monsieur.

— Ah ! c'est toujours la mer... Et cette odeur toute particulière qui frappe mon odorat ?

— C'est la mer, monsieur.

— Ah ! on respire aussi la mer ! nous n'en sommes donc pas loin ?

— En tournant cette rue, vous allez la voir...

— Vraiment ? Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mon cher monsieur Bléry, mais je vous assure que cela me fait de l'effet... J'étais moins ému quand on m'a présenté pour la première fois à ma prétendue.

— Et, cependant, vous n'allez pas faire comme le doge de Venise, vous n'allez pas épouser la mer ?

— Comment ! le doge de Venise épouse la mer !... Quelle plaisanterie !

— Non, vraiment. C'est une des cérémonies de son installation.

— Il l'épouse ! Et couche-t-il avec elle?

— Il se contente de lui envoyer son anneau... Tenez... avancez... regardez...

Laridon pousse un cri d'admiration qui ressemble un peu à un cri d'effroi ; en apercevant la mer, il fait un mouvement de recul, en balbutiant :

— Est-ce qu'elle va venir sur moi ?

— N'ayez aucune crainte, monsieur ; d'abord elle est encore loin de vous, ensuite vous en seriez tout proche que vous n'auriez rien à redouter, la Méditerranée n'ayant pas de flux et de reflux.

— Bah ! vraiment ? elle ne vous fait pas de ces surprises qui quelquefois, dit-on, ne vous laissent pas le temps de vous sauver ?

— Non, elle ne quitte pas son lit.

— Eh bien ! c'est gentil de sa part. Les autres mers, au lieu de se livrer à des écarts désordonnés, devraient bien prendre exemple sur elle. Allons nous promener sur ses bords.

— Oh ! allons déjeuner d'abord et vous aurez ensuite tout le temps d'aller admirer la mer. Voici notre hôtel, entrons.

Laridon cède au désir de son nouvel ami. Ces messieurs entrent dans un hôtel de très-belle apparence, retiennent deux chambres, et se font avant tout servir à déjeuner. Le jeune homme dévore, Laridon trouve aussi que le voisinage de la mer le met déjà en appétit. Son pâté de foie gras, qui a fait faire la grimace au maître de l'hôtel, qui n'aime pas qu'on apporte chez lui

des comestibles, n'empêche pas ces messieurs de faire honneur aux plats du crû et surtout de faire sauter les bouchons, ce qui rend à l'hôte son air agréable.

Laridon trouve fort à son goût la cuisine du pays, bien qu'elle lui rappelle souvent le saucisson du monsieur qui mangeait dans le wagon. Le ci-devant épicier est très-gai à table; il est là dans son centre; il ne demande jamais à la quitter. Mais, après un déjeuner qui a duré près de deux heures, Charles Bléry se lève en disant :

— Maintenant, je me rends chez mon notaire. Il est midi passé, il doit être visible. Je vais savoir si je suis millionnaire, ce qui m'étonnerait beaucoup. Où vous retrouverai-je, mon cher monsieur Laridon ?

— Mais ici, à cinq heures. Je vais aller côtoyer les bords de cette aimable Méditerranée qui ne se jette pas sur vous à l'improviste... ensuite je ne serai pas fâché de voir les forçats...

— Vous voulez aller au bagne ?

— Non, je ne tiens pas à entrer précisément dans le bagne; mais on doit voir des forçats sur le port.

— Tant que vous en voudrez et de différentes catégories.

— Il n'est pas défendu de causer avec eux ?

— Non, sans doute.

— Je veux jaser un peu avec ces messieurs. J'ai une de mes nièces qui est très-curieuse de tout ce qui a rapport à ces gens-là. Je lui conterai ce qu'ils me diront. Ainsi donc, mon cher monsieur Bléry, à cinq heures

ici, c'est convenu; et nous irons dîner ensemble chez un des meilleurs traiteurs de la ville, parce qu'il faut tout voir. Pardieu! je suis enchanté d'être venu à Toulon!

Charles Bléry va à ses affaires. Laridon donne quelques soins à sa toilette, puis il sort et se rend sur le port, qui est presque sous ses yeux. Là il aperçoit de ces misérables, à bonnets rouges ou verts, dont les uns traînent un boulet à leurs pieds, tandis que d'autres sont enchaînés à un de leurs camarades ; mais Laridon veut d'abord se promener sur les bords de la mer; depuis qu'il ne craint plus que les vagues viennent tout à coup se ruer sur lui, il se sent pris d'une vive admiration pour cet élément perfide; il se promène longtemps sur ses bords, il ne trouve pas que ses eaux soient bleues, comme quelques poëtes se sont plu à le dire, mais il ne peut se lasser d'admirer le mouvement des flots, le balancement des légères embarcations qui passent et repassent sous ses yeux ; puis la beauté, l'air imposant et fier de ces bâtiments rassemblés dans le port.

Dans son enthousiasme pour la mer, il est un moment sur le point d'ôter son pantalon, afin de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture... mais des dames qu'il aperçoit de loin, et qui se dirigent de son côté, l'arrêtent au moment de se livrer à cette baignade impromptu. Il se dit que, de même qu'il n'est pas permis à Paris de se baigner en public sur les bords de la Seine, il ne doit pas non plus être toléré à Toulon de se déshabiller à la vue de tout le monde, et il quitte les bords de l'eau

pour se rendre vers l'endroit du port où il a vu travailler des galériens.

Laridon se trouve bientôt au milieu de plusieurs de ces messieurs à bonnets rouges ; il les examine avec curiosité, et ceux-ci le regardent d'un air tant soit peu narquois.

Enfin il s'approche de l'un d'eux fort poliment : le forçat s'arrête, attend qu'on lui parle. Le ci-devant épicier, après avoir cherché longtemps ce qu'il va demander à cet homme, lui dit :

— Et... vous amusez-vous beaucoup ici ?

— Et vous ? répond le forçat d'un air ironique.

— Moi ?... Oh ! mais, moi !... ce n'est pas du tout la même chose... je ne suis ici... que pour mon plaisir. .

— En effet, ce n'est pas la même chose.

— Et vous, qu'aviez-vous donc fait pour qu'on vous envoyât ici ?

— Moi ? rien du tout ! Je suis victime d'une erreur de mes juges... je suis entièrement innocent !...

— Ah ! diable !... ah ! alors, c'est fâcheux...

Laridon s'adresse à un autre.

— Et vous, mon brave... non, je veux dire : mon pauvre garçon, de quel crime étiez-vous coupable ?

— Moi, coupable d'un crime ! répond le galérien ; fi donc !... jamais !... je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître !... On a trouvé sur moi de faux billets de banque ; on a prétendu que je les avais fabriqués ; mais je ne les avais pas faits... Je les avais trouvés dans le passage du Saumon.

— Ah ! bigre !... c'est désagréable, alors. Et vous... là-bas... qui avez l'air si chagrin... ce sont sans doute les remords qui vous poursuivent ?

— Les remords... du flan !... Je n'ai pas de tabac, donnez-moi de quoi avoir du tabac.

— Oh ! volontiers; mais vous me direz pour quel forfait vous avez été condamné.

— Un forfait... mais il n'y en a pas plus que dans mon œil .. je suis innocent !... On a dit que j'avais tué ma femme d'un coup de couteau, c'est pas vrai ! Je mangeais du pain et du fromage de géromé, ma femme est venue en riant se jeter sur moi et sur mon couteau, elle s'est blessée... Est-ce ma faute ? Elle a profité de l'occasion pour m'accuser... comme si un homme pouvait penser à tuer sa femme quand il mange du géromé !

— Ah ! sapristi, mais si vous êtes tous innocents, cela me fait bien de la peine de vous voir ici.. traités comme des coupables.

— Achetez-nous quelque chose, bourgeois, des petits objets que nous fabriquons.

— Je veux bien... ce sera pour mes nièces... dont l'une ne parle jamais de vous qu'avec des larmes dans la voix.

Laridon est bientôt entouré de forçats qui lui présentent des petits objets qu'ils font avec de la paille ou de légers morceaux de bois. Il achète deux petites boîtes et parvient non sans peine à se débarrasser de ces hommes qui veulent tous lui vendre quelque chose. De retour à son hôtel, notre voyageur demande ce qu'il

faut pour écrire ; il veut sur-le-champ rassurer sa famille, qui peut être inquiète de lui, et il écrit à sa sœur la lettre suivante :

« Ma chère Primerose,

« Je commence par te rassurer sur mon sort : sois tranquille et tranquillise mes nièces Rose et Laurette ; je me porte fort bien, j'ai parfaitement déjeuné ce matin et je compte dîner tout aussi bien tout à l'heure ; c'est l'air de la mer qui produit sur moi cet effet *appétissant* ; car il faut que vous sachiez, mes enfants, que je suis à Toulon, à plus de deux cents lieues de Paris, rien que ça !... Quand je m'y mets, je ne voyage pas pour peu. J'ai fait un voyage très-agréable ; en wagon, il y avait un mari jaloux qui voulait se battre en duel avec moi, parce que sa femme appuyait, en dormant, sa tête sur mon épaule... C'était une très-jolie femme, du reste ! Moi qui fuyais un duel à Paris, je n'avais nulle envie d'en avoir un en chemin de fer. Mais le hasard m'a fait rencontrer un jeune homme, un Parisien, fort joli garçon, qui a bien voulu changer de place avec moi. Alors le mari s'est tu, et le voyage s'est très-bien terminé, au milieu d'une odeur d'ail, causée par un énorme saucisson, dans lequel un voyageur mordait sans cesse... mais c'est un détail. Je me suis lié avec mon aimable jeune homme, qui m'avait donné sa place ; il se nomme Charles Bléry, il vient à Toulon toucher un héritage, je compte revenir à Paris avec lui. Je vous présenterai ce

monsieur... Ce serait un excellent parti pour Rosalvina; il a mangé toute sa fortune, mais je pense qu'il va en avoir une autre. A propos, je viens de voir les forçats, j'étais tout à l'heure au milieu d'eux. Ce sont tous de très-braves gens qui ont été condamnés injustement. C'est à qui sera le plus innocent. Il faudra que je parle en leur faveur à l'un de mes amis, qui a un de ses oncles dont le neveu a des chances pour être député. J'ai acheté à ces infortunés deux petites boîtes en paille que je compte offrir à mes nièces. Ma sœur, dis à Madeleine de me marquer les chaussettes neuves que j'avais achetées la veille de mon départ. J'aime à croire qu'il n'est plus question de mon duel et que je n'entendrai plus parler de ce monsieur Endymion Dapreval. S'il en était autrement, fais-le-moi savoir par le télégraphe; je m'arrangerais en conséquence.

« Je joins ici-bas mon adresse. Portez-vous bien. Ah! que j'aime cette mer Méditerranée, qui n'a point de flux et de reflux! J'ai déjà manqué de me baigner dedans, mais certainement je ne quitterai point cette ville sans m'être promené dessus... sur la mer, bien entendu. Au revoir, je vous embrasse toutes sur les deux joues; cela fait six joues que je me figure embrasser.

« Je suis pour la vie votre frère et oncle,

JOSEPH LARIDON. »

Comme le ci-devant épicier cachetait sa lettre, son nouvel ami, Charles Bléry, entrait dans sa chambre.

VI

UN GALÉRIEN

— Eh bien! s'écrie Laridon, en voyant entrer sa nouvelle connaissance, êtes-vous millionnaire? Oui, je vois cela dans vos yeux, vous avez l'air de bonne humeur.

— Oh! moi, je suis toujours de bonne humeur! et pourtant je suis loin du million sur lequel, du reste, je ne comptais pas; trente mille francs et le mobilier de la tante que je vais faire vendre le plus tôt possible, et sur lequel je serai très-heureux s'il me revient mille écus... Voilà mon héritage.

— Eh bien! mais... trente mille et vingt-deux qui vous restaient, ne nous occupons pas du mobilier, cela vous fait cinquante-deux mille francs; avec cela, un garçon est encore très-présentable!

— Vous trouvez? Eh bien! allons dîner, je meurs de faim.

— Moi aussi. Quelle charmante ville que Toulon, où l'on a toujours faim... Tenez, je viens d'écrire à ma sœur... je lui fais part du plaisir que je goûte ici... je vous annonce aussi à mes nièces... Oh! vous serez attendu!

— Trop aimable! mais allons dîner.

Les deux Parisiens se rendent au restaurant qu'on leur a indiqué comme le meilleur de la ville, commandent un excellent dîner, puis, tout en buvant du madère, causent de leurs affaires.

— D'après les arrangements que j'ai pris avec le notaire, dit Bléry, il m'a fait espérer que dans cinq ou six jours j'en aurais fini avec la vente du mobilier. Voulez-vous rester tout ce temps-là à Toulon avec moi? Nous partirons ensuite ensemble pour Paris?

— Si je le veux! mais avec le plus grand plaisir, mon cher ami; je resterai ici tant que vous le voudrez; je m'y plais beaucoup... Dieu! que la mer est belle!

— Il y a une romance qui commence ainsi.

— Je ne la sais pas. J'ai été voir les forçats sur le port, j'ai causé avec plusieurs d'entre eux... ce sont de très-braves gens... innocents, mon cher, ils ont été accusés injustement... Mais pas un n'est coupable!... Pourquoi riez-vous?

— Monsieur Laridon, c'est vous qui êtes innocent dans ce moment. Vous croyez aux histoires de ces hommes! mais rappelez-vous donc le mot de *Vincent de Paule.*

— Je ne peux pas me le rappeler: je ne l'ai jamais su.

— Vincent de Paule visitait un bagne; il questionnait les galériens, et, ainsi qu'à vous, ceux-ci disaient tous au digne prêtre qu'ils étaient innocents et victimes d'une erreur de la justice. Un seul, cependant, triste et confus, avoua qu'il était coupable et puni justement. Aussitôt Vincent de Paule, prenant le malheureux par le bras, appelle les gardiens et leur dit : « Mettez-moi bien vite cet homme hors du bagne... renvoyez-le... il n'y a que lui de coupable : il gâterait tous les honnêtes gens qui sont ici. »

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que Vincent de Paule ne croyait nullement à l'innocence des forçats, mais qu'il voulait récompenser le seul qui n'avait pas cherché à le tromper.

— Alors, vous croyez que ces messieurs de ce matin m'ont dit des mensonges?...

— Parfaitement.

— Eh bien ! pas moi !... Mais on ne nous sert pas le dîner... il doit être près de six heures... voyons...

Et Laridon porte la main à son gousset. Il cherche sa montre; il ne trouve rien. Il se tâte partout, du haut en bas, en s'écriant :

— C'est singulier... je l'avais... je suis bien sûr que je l'avais en sortant de déjeuner !...

— Quoi donc?

— Et, parbleu ! ma montre d'or et ma belle chaîne avec une clef Bréguet !

— Vous ne la trouvez plus?

— Non, comment ai-je pu la perdre... la chaîne était

passée dans mon gilet... Eh bien ! cela vous fait encore rire ?

— Mon cher monsieur Laridon, je suis désolé que vous ayez été volé... mais voilà le danger que l'on court dans la société de tous ces honnêtes gens que vous défendiez si bien tout à l'heure.

— Quoi ! vous penseriez que ce sont eux qui...

— Oh ! je ne l'affirme pas, mais cela pourrait être...

— Moi, je ne le crois pas... Je me suis longtemps promené sur le bord de la mer... je cherchais des coquillages. J'ai même été sur le point de me baigner... J'ai fait un mouvement pour défaire mon pantalon, c'est peut-être bien alors que j'aurai fait tomber ma montre...

— Je le veux bien; si cela vous fait plaisir de l'avoir perdue ainsi, je ne m'y oppose pas !... Mais voilà notre dîner, oubliez votre montre et mangeons.

— Que j'oublie ma montre ! cela vous est bien aisé à dire... J'y tenais ! d'abord, elle m'avait coûté trois cent cinquante francs, sans compter la chaîne ! ensuite, elle était excellente... Enfin, il faut bien prendre son parti.

Le dîner calme le chagrin de Laridon; son convive lui verse force rasades pour achever de lui faire oublier cet incident. Après le repas, ces messieurs se rendent au spectacle. Là, ils retrouvent le jaloux Romuald et la piquante Pétronille, qui leur adresse des sourires très-engageants; puis M. Ravinet (c'est le particulier qui

aime tant à se baigner); celui-ci s'empresse de venir se placer près d'eux.

—Bonsoir, messieurs, enchanté de vous rencontrer... Vous amusez-vous beaucoup à Toulon ?

— Nous n'avons pas encore eu le temps de nous y ennuyer, dit Bléry.

— La cuisine y est fort bonne, dit Laridon ; un peu épicée, mais on s'y fait, et cela augmente l'appétit. Et, vous, monsieur, avez-vous vu le forçat qui vous doit de l'argent?

— Pas encore, j'ai dû d'abord me baigner. Mais je me suis informé de Margotin, on m'a dit à quel endroit du port il travaillait, j'irai le trouver demain. Voulez-vous m'accompagner, messieurs ? Vous verrez un gaillard très-curieux, qui s'exprime fort bien, qui a de l'éducation... Vous jureriez un parfait notaire.

— Merci, monsieur ; moi, j'ai un mobilier à mettre en vente, et puis je ne suis pas très-amateur de forçats !

— Eh bien ! moi, j'accepte, s'écrie Laridon ; je ne suis pas fâché de faire des études sur ces gens-là. Ma nièce en est très-friande... l'aînée, Rosalvina. J'irai demain avec vous, monsieur ?...

— Ravinet, pour vous servir. Alors demain, à midi, j'irai vous prendre à votre hôtel... je sais où vous logez.

— Je vous attendrai.

— Mon cher monsieur Laridon, tournez donc la tête de ce côté, madame Romuald nous fait signe d'aller nous asseoir près d'elle.

— Merci ! je m'en garderai bien ! pour que son mari

me provoque de nouveau en duel!... J'adore le beau sexe, je l'ai cultivé avec assez d'agrément; mais, à ce prix-là, c'est trop dangereux. Allez-y, vous, jeune homme, qui ne redoutez rien!

— Pardonnez-moi, je redoute les *crampons!*

— Qu'est-ce que c'est qu'un crampon?

— Eh! parbleu! c'est une femme qui s'attache à vous au point qu'on ne peut plus s'en débarrasser.

— Ah! bah! Et vous croyez que cette Marseillaise doit être un crampon?

— C'est mon opinion.

— Ah! on appelle ces dames-là des crampons... Le mot est joli... je le retiendrai... je m'en servirai à Paris.

— Pas devant vos nièces, j'espère?

— Pourquoi? cela ferait beaucoup rire Laurette.

— Mais ce serait un très-mauvais moyen de me recommander à ces demoiselles.

— Vous croyez? Mes nièces ne ressemblent pas à toutes les jeunes filles... Leur mère, qui les gâte pas mal, leur a laissé de bonne heure la bride sur le cou! elles n'en ont pas abusé du côté de la sagesse... Oh! pour cela, j'en réponds! Mais les idées! les goûts! le caractère! c'est autre chose! elles ont un esprit d'indépendance très-prononcé... et chacune dans un genre différent : l'aînée, Rosalvina, est excessivement romanesque et portée à la mélancolie, tandis que sa sœur, Laurette, rit toujours et voit tout en rose!

M. Ravinet, qui écoutait attentivement cette conversation, dit à Laridon :

— Vous avez deux nièces?

— Oui, monsieur.

— De quel âge?

— Dix-huit et vingt ans.

— Parfait! Elles ne sont pas mariées?

— Non, elles sont encore demoiselles.

— Elles sont jolies?

— Très-bien toutes les deux. Cependant, je dois avouer que l'aînée est infiniment mieux que sa sœur...

— Et quelle taille?

— Ma foi, je ne les ai pas mesurées! mais ce ne sont point des nabottes, elles ont chacune une taille bien prise.

— Et leur dot?

— Ah ça! mais, mon cher monsieur, est-ce que votre intention est de vous mettre sur les rangs pour en épouser une.

— Pourquoi pas?... Leur dot, s'il vous plaît.

— Chacune d'elle aura une soixantaine de mille francs en se mariant.

— Bravo... ce chiffre me va!... Monsieur, je me nomme Oculi Ravinet, j'ai trente-sept ans... je ne les parais pas... mais je les ai ..

— Si, si, vous les paraissez bien! s'écrie Bléry en riant.

— Ça ne fait rien, je suis courtier en marchandises...

Voici ma carte... Ma famille est honorable... Elle habite Tours.

— Beau pays, Tours !

— Patrie des pruneaux ! dit Bléry.

— Nous sommes cinq frères, dont une sœur ; je veux dire cinq enfants. Nos parents ne nous donnent que leur bénédiction, mais j'ai fait mon chemin moi-même. Je n'ai pas encore amassé beaucoup, cela ne peut qu'augmenter ; et si je puis trouver la femme de Margotin, j'espère rentrer dans une vingtaine de mille francs que son mari m'a escroqués. Maintenant que vous me connaissez, monsieur Laridon, me permettez-vous de me mettre sur les rangs pour épouser une de vos nièces ?...

— Eh ! mais, c'est assez drôle, voilà déjà M. Bléry que je compte présenter à ces demoiselles dans le même but...

— Cela ne fait rien, mon cher Laridon, dit Bléry ; présentez aussi monsieur... abondance de prétendus... de soupirants ne nuit pas. D'ailleurs, puisque vous avez deux nièces !...

— C'est trop juste. Au reste, demain nous verrons Margotin et vous pourrez écouter ce qu'il dira de moi.

— Si ce sont là ses répondants, murmure Bléry, ils ont un bien vilain domicile !

Le spectacle a fini, et ces messieurs retournent à leur hôtel sans avoir répondu aux œillades provoquantes de la brune Pétronille, qui, en passant près d'eux à la sortie du théâtre, trouve cependant le moyen d'appli-

quer un bon coup d'éventail sur le dos de Laridon, tout en regardant Bléry et en murmurant :

— Pécailles ! vous êtes des monstres !

Le lendemain, à midi précis, M. Ravinet, toujours le nez au vent, et le teint frais comme quelqu'un qui sort du bain, se présente chez Laridon.

— Me voilà, cher oncle, vous voyez que je suis exact.

— Oui, c'est une qualité peu commune. Mais pourquoi m'appelez-vous déjà votre oncle ?

— C'est par anticipation, et parce que tout me fait espérer que je deviendrai votre neveu.

— Vous allez bien vite en affaires ! Il y a d'abord et avant vous M. Bléry...

— Il n'épousera pas vos deux nièces !

— Non, mais je veux qu'il choisisse ; j'ai de l'affection pour ce jeune homme, qui m'a déjà rendu un service et dont le caractère enjoué me plaît.

— M. Bléry choisira. Je prendrai celle de vos nièces qui ne lui plaira pas.

— Et si celle-là ne vous plaisait pas non plus ? Si tous deux vous deveniez amoureux de la même ?

— Ah ! ceci n'est point à craindre. Moi, je regarde le mariage comme une affaire où l'amour n'est qu'un supplément.

— Ah ! très-bien ! Alors vous vous marieriez volontiers sans supplément ?

— Certainement ! Mais l'heure passe, allons voir Margotin...

Ces messieurs se rendent au port. M. Ravinet a déjà obtenu assez de renseignements sur l'homme auquel il a affaire pour pouvoir le désigner à l'un des gardiens du port. On lui indique l'endroit où travaille celui qu'il cherche ; il s'y rend avec Laridon et, en apercevant un galérien qui vient de déposer à terre une pièce de bois, il s'écrie aussitôt :

— Le voilà !

— Comment, sous ce costume et à plus de quinze pas de distance, vous le reconnaissez ? Il n'est donc pas changé du tout ?

— Pardonnez-moi, mais ce n'est pas à ses traits que je l'ai reconnu, c'est à un certain tic, à une habitude assez singulière que j'ai remarquée en lui : il n'est pas une minute sans se frotter le côté avec le coude de son bras gauche... probablement il ne s'en aperçoit pas lui-même. Tenez... regardez.

— En effet, ah ! c'est original.

— Avançons.

Le galérien qui se nomme Margotin, bien qu'au bagne on ne l'appelle que par son numéro, est un homme de cinquante ans, de taille moyenne; sa figure est assez distinguée ; ses traits sont fins et sa bouche, aux lèvres minces, a une expression qui frise la raillerie, bien que cet individu fasse tout son possible pour se donner un air de bonhomie. Ses yeux roux sont très-vifs et ombragés par d'épais sourcils grisonnants, mais il les tient le plus souvent baissés et ne vous regarde jamais en vous parlant; son nez aquilin a

quelque chose du type juif; enfin sa voix est assez douce, et il a toujours le parler extrêmement mielleux. Bref, c'est un homme auquel vous donneriez le bon Dieu sans confession, si vous le rencontriez autre part et sous un autre costume.

En apercevant le petit Ravinet qui vient à lui, Margotin s'est arrêté; sa figure prend soudain une expression aimable et il s'écrie, tout en frottant son coude gauche contre son côté :

— Je ne me trompe pas !... c'est monsieur Ravinet ! Ah ! que c'est gentil à vous de venir me voir !...

— Gentil ! vous êtes bon là, Margotin; ce n'est pas pour être gentil que je viens... c'est pour vous faire d'amers reproches sur votre conduite, c'est pour tâcher de faire entrer le remords dans votre âme...

— Le remords ! et pourquoi voulez-vous que j'aie des remords, puisque je ne suis pas coupable?... Je suis une victime des apparences et des circonstances... je suis un infortuné puni pour une faute qu'il n'a pas commise... Voilà ce que je suis, mon cher monsieur Ravinet.

— Laissez-moi donc tranquille ! l'évidence est là. Vous étiez caissier dans la maison Grassouillot et Cᵉ... excellente maison, à ce qu'on disait, et dans laquelle je venais de placer vingt mille francs, mes économies.

— C'est vingt mille francs que vous aviez placés chez les Grassouillot ? Il me semblait que ce n'était que huit mille francs.

— C'est vingt mille, ni plus, ni moins... J'avais

même l'intention d'en mettre trente mille; mais heureusement je me suis retenu !...

— Ah ! que vous avez bien fait de vous retenir !

— Et, un beau matin, vous filez en emportant la caisse... C'est donc innocent, cela ?

— Permettez, monsieur Ravinet, vous faites erreur !... Je n'ai point emporté la caisse.

— Non, mais vous avez pris ce qui était dedans; ça revient au même.

— Ce n'est pas moi qui ai pris ce qui était dans la caisse; voilà où est l'erreur.

— Si ce n'est pas vous, pourquoi filiez-vous par le chemin de fer du Havre quand on vous a rattrapé ?

— Je ne me sauvais pas... J'ai au Havre un parent dont je dois hériter... je venais d'apprendre qu'il avait l'intention de passer en Amérique... je voulais qu'avant de partir il fît son testament.

— On n'a jamais pu le trouver, au Havre, votre parent.

— C'est que probablement on l'y a cherché trop tard et qu'il était déjà parti... Enfin, monsieur Ravinet, a-t-on trouvé sur moi les deux cent mille francs qu'on prétend que j'ai volés ?

— Non, c'est vrai; on n'a trouvé sur vous qu'une trentaine de louis, mais on a su ensuite qu'avant de quitter Paris, vous aviez fait partir votre femme par le chemin de fer d'Orléans... Et, malheureusement, on n'a pas pu la retrouver. C'est elle assurément qui a les monacos !...

— Ma pauvre femme !... Ah ! la pauvre bichette ! Elle est loin de se douter de ce dont on l'accuse !... Elle est pure comme le cristal...

— Mais alors, dites-nous où elle est, votre femme ?... Voilà ce que vous n'avez jamais voulu dire à la justice.

— Pardonnez-moi : j'ai dit que ma femme était allée à Orléans voir une amie d'enfance... madame Brochet.

— On n'a trouvé à Orléans ni votre femme, ni aucune dame Brochet.

— Est-ce ma faute si cette dame est morte, si mon épouse s'est égarée, s'il lui est arrivé malheur !... Ah ! ma pauvre Aldegonde !... je suis bien en peine de toi !... Depuis six mois déjà !... et je n'ai pas eu de ses nouvelles... Ah ! cela me rend bien triste !

En disant cela, Margotin cligne des yeux, y porte la main, pousse un énorme soupir, et frotte son coude sur son côté. Laridon se sent attendri et dit à Ravinet :

— Il paraît que ce pauvre diable aimait bien sa femme !...

— Laissez-moi donc ! répond Ravinet en haussant les épaules. Vous donnez là-dedans, vous ? Eh bien ! moi pas. Voyons, Margotin, une fois, deux fois, vous ne voulez pas me dire où est votre femme ?... Je ne lui prendrai que mes vingt-cinq mille francs, le reste ne me regarde pas.

— Mais, mon bon monsieur Ravinet, comment voulez-vous que je vous dise où est Aldegonde, lorsque moi-même j'implore en vain le ciel pour qu'elle me donne de ses nouvelles !...

— Ah! c'est comme cela!... Eh bien! je la chercherai, moi, Aldegonde, je la chercherai par terre et par mer, et si je la rencontre, ah! je vous préviens que je ne la ménagerai pas!... Je serai terrible!... Mais il me faut mon argent. Je ne vous dis que ça!..

Le petit monsieur est furieux; il s'éloigne après avoir dit ces mots, et, dans sa colère, oublie son compagnon, qui reste alors seul avec Margotin.

Celui-ci s'essuie les yeux, regarde le ciel, pousse un profond gémissement et dit à Laridon :

— Voilà, pourtant, monsieur, comment on juge les hommes! M. Ravinet se laisse emporter par sa colère et ne veut pas comprendre que si je savais où est ma femme, je ne le lui cacherais pas; car, enfin, admettons qu'Aldegonde ait eu en mains les deux cent mille francs volés aux Grassouillot, à coup sûr, elle ne serait pas assez bête pour les garder sur elle!

— Cela me semble assez vraisemblable. Et la maison Grassouillot et Ce continue-t-elle ses affaires?

— Non, monsieur; à la suite de cet événement, elle a fait faillite... Ah! cela m'a fait bien de la peine! M. Ravinet prétend qu'il y perd vingt... il a dit ensuite vingt-cinq mille francs... il ment, il n'a jamais mis cette somme chez le banquier.

— En avez-vous pour longtemps ici, monsieur Margotin?

— Six ans, monsieur. Mais, Dieu aidant, je n'y resterai pas ce temps-là.

— Ah! vous espérez... vous avez des protections?

— J'ai la Providence, monsieur ; elle n'abandonnera pas un infortuné.

— Vous avez toujours raison d'espérer, monsieur Margotin.

— Enchanté, monsieur, d'avoir eu l'avantage de faire votre connaissance.

Laridon quitte le port et va se promener dans la ville, en se disant :

— Je n'ai jamais été juré... maintenant, je frémirais si le sort me désignait pour l'être, car je tremblerais de condamner des innocents. Ah! parbleu, il y a un moyen : j'acquitterais toujours. Comme ça, je dormirais bien tranquille.

En revenant à son hôtel, l'épicier pense y trouver Ravinet, ou du moins s'attend à recevoir sa visite ; mais la journée se passe et le petit monsieur ne paraît pas. Lorsque Bléry revient trouver son nouvel ami à l'heure du dîner, celui-ci lui marque son étonnement de la conduite de ce monsieur, si pressé d'épouser une de ses nièces, qui l'a laissé dans la compagnie d'un forçat et n'est pas venu lui faire des excuses.

— Il sera resté dans le fond d'une baignoire, dit Bléry ; au reste, si je n'ai que ce monsieur pour rival près de vos nièces, je vous avoue que je n'ai point la moindre inquiétude.

Le lendemain, Ravinet ne reparaît pas davantage. Ce soir-là, Laridon va se promener sur les bords de la mer, et, dans son enthousiasme pour cette mer soi-disant bleue, ne résiste pas à l'envie d'entrer dans une espèce

de petite barque qui est fixée au rivage par un cordage roulé autour d'un pieu. Il y a des rames dans la barque, et Laridon, qui s'est promené plusieurs fois en bateau entre Asnières et Neuilly, se dit : « Je sais très-bien ramer, faisons une petite promenade en mer, en côtoyant le rivage; je conterai cela à mes nièces, et Laurette ne se moquera plus de moi. »

Au moyen d'une planche qu'il trouve, notre homme peut entrer dans la barque; il déroule la corde qui la retient au rivage, et aussitôt le frêle esquif file comme le vent et gagne la pleine mer, avant que Laridon, étourdi de se sentir emporté si vite, ait eu le temps de prendre les rames; il se sent tout bouleversé par la rapidité avec laquelle sa barque l'emporte; puis il cherche les avirons qu'il avait vus dans la barque, en trouve un, veut l'attacher en dehors, s'y prend mal, met l'anneau à côté du crochet, et voilà la rame qui disparaît au fond de l'eau.

Laridon est fort inquiet en s'apercevant de sa maladresse. Il parvient à attacher l'autre aviron, et se met à ramer.

Mais on sait ce qui arrive lorsque, sur un bateau, on ne se sert que d'une seule rame : on tourne toujours à la même place, et on ramerait ainsi pendant deux heures qu'on ne serait pas plus avancé et que l'on resterait au même point. Le pauvre Laridon, las de valser sur la mer, regarde si personne ne viendra à son secours. Heureusement pour lui, un pêcheur qui rentrait au port avait remarqué de loin ce canot qui tournait toujours

sur lui-même, et dans lequel un homme agitait en l'air son mouchoir. Le pêcheur s'approche de la barque et se met à crier à Laridon :

— Que faites-vous donc là-dedans avec votre rame, mon camarade?

— Ah! cher marin, venez à mon secours, je vous en prie? j'ai perdu un aviron, et avec un seul je ne puis pas me tirer d'affaire.

— Il fallait aller au lof.

— Au lof. . pardon, connais pas... c'est à Toulon que je veux rentrer... Venez à mon aide... je vous couvrirai d'or.

— Je vais vous remorquer.

Le pêcheur est bientôt assez près du canot pour lui jeter un cordage. Laridon s'en saisit; il respire enfin, il se sent entraîné vers le rivage; quand il s'en voit tout proche, dans son ardeur à regagner la terre ferme, il s'élance d'un côté de son canot, le fait chavirer et tombe à la mer. Mais le pêcheur, qui n'a pu s'empêcher de rire en voyant ce monsieur faire le plongeon, lui jette un grand filet et ramène enfin au rivage le pauvre Laridon, qui est déjà violet et déclare que c'est très-désagréable d'avoir la mer à boire.

Cette aventure nautique calme beaucoup le goût que l'ancien épicier avait pris pour la mer. Puis, au bout de quelques jours, la cuisine épicée qu'il avait d'abord trouvée délicieuse lui semble moins agréable et le dérange dans son économie, si bien qu'il est obligé d'avoir recours à cet instrument qui mettait en fuite

M. de Pourcaugnac. Alors Laridon commence à trouver moins agréable le séjour de Toulon, et c'est avec une joie bien vive qu'il entend son nouvel ami, Charles Bléry, lui dire :

— J'ai terminé mes affaires ici, et, quand vous le voudrez, nous partirons.

VII

CHEZ MADAME CORBILLON

Madame Corbillon était assise devant une jolie table en mosaïque, sur laquelle sa servante venait de servir le thé. Il était neuf heures du soir. La belle Rosalvina lisait un nouveau roman, bourré d'assassinats, de prisons et de bandits. Cette lecture l'intéressait tellement, qu'elle n'avait pas encore répondu à sa mère qui lui demandait si elle voulait du thé. Laurette tenait à la main un petit journal sur lequel était la caricature d'une des célébrités du jour, et, de temps à autre, elle éclatait de rire en lisant un article du journal.

Tous les soirs, lorsqu'on ne sortait pas, entre neuf et dix heures, on prenait le thé chez madame Corbillon. Cette dame n'aimait pas beaucoup cette boisson ; mais sa fille aînée lui avait dit que c'était bon genre de prendre le thé, que cela se faisait toujours dans les

maisons distinguées, et, pour avoir bon genre, madame Corbillon avait dit :

— Nous prendrons du thé tous les soirs ; je tiens à être distinguée.

Seulement, pour corriger le peu de goût qu'elle trouvait à ce breuvage, cette dame y joignait pas mal de rhum et un peu de citron, ce qui le transformait en punch. De cette façon, madame Corbillon trouvait le thé assez agréable.

— Enfin, Rosalvina, voilà deux fois que je te demande si tu veux du thé, et tu ne m'as pas encore répondu ! Ce livre que tu lis est donc bien intéressant, pour t'empêcher d'entendre et de répondre ?

— Ah ! pardon, ma mère, pardon... Oui, en effet, ce roman m'absorbe... il me captive... Figurez-vous que le héros... l'amant au masque de verre, qui était mort au premier volume, est vivant dans celui-ci...

— Il avait été mal tué, dit Laurette en riant.

— Ma sœur, lis donc les facéties de ton journal et ne t'occupe pas de mon roman...

— Tu nous dis que quelqu'un qui était mort au premier volume est vivant au second... Est-ce que tu crois qu'il était bien mort la première fois?...

— Ma chère, cela se voit tous les jours dans les romans de M. tel et tel !... et on ne se donne pas la peine de les expliquer. L'auteur se dit sans doute : le lecteur aura assez d'esprit pour trouver le mot de cette énigme.

— Ah ! elle est bonne, celle-là !... C'est une manière commode de se tirer d'affaire.

— Enfin, Rosalvina, réponds-moi : veux-tu du thé?

— Oui, ma mère, oui, une tasse. Figure-toi que l'héroïne de ce roman est une femme charmante, ravissante... elle empoisonne son mari à petites doses.

— Avec du lait?

— Par exemple!... Le lait qui est un contre-poison! avec de l'arsenic!

— Je te demande si tu veux du lait dans ton thé?

— Ah! dans mon thé!... Oui... peu, rien qu'un nuage.

— Et toi, Laurette?

— Oh! moi, maman, mettez-moi un gros nuage, une tempête, j'adore le lait!

— Le poison n'agissant pas assez vite au gré de cette femme héroïque, elle s'imagina de râper le phosphore d'une botte d'allumettes et de mêler cela à du café.

— Avec beaucoup de sucre?

— Sans doute; il devait aussi y avoir du sucre pour dissimuler l'amertume du toxique.

— Comment, tu trouves ton thé amer?

— Mais je ne vous parle pas de mon thé! je vous raconte le roman que je lis...

— Ah! ma chère amie, laisse-moi un peu tranquille avec ton roman; quand tu me le racontes, je ne dors pas de la nuit, je fais des rêves affreux!... Je me figure avoir épousé un squelette en secondes noces... Parlons de votre oncle, cela vaudra mieux. Sa lettre de Toulon était bien intéressante!

— Oui, très-amusante, dit Laurette. Mon oncle qui adore la mer! je n'aurais jamais cru cela!...

— Ah! qu'il est heureux! dit Rosalvina en soupirant; il a vu les forçats... ces malheureux déshérités des jouissances de la vie!...

— Oui, pour s'être passé la fantaisie de nous voler ou de nous assassiner! Ce sont vraiment des mortels bien agréables à connaître!

— Ma sœur, tu ne veux voir que des criminels parmi les galériens; mais sais-tu s'ils le sont tous? Et, d'ailleurs, n'y a-t-il pas de ces crimes, commis par un excès d'amour ou de jalousie, qui rendent le coupable excusable aux yeux des âmes qui comprennent tout le délire des passions?

— Mon Dieu, Rosalvina, ne revenons pas là-dessus, car nous ne serions jamais d'accord. Mon oncle nous annonce qu'il nous présentera un jeune homme fort joli garçon... c'est plus gentil, cela, et que ce monsieur, qui s'appelle Charles Bléry, serait un excellent parti pour toi.

— Ce n'est pas mon oncle que je chargerai jamais de me trouver un mari! Est-ce qu'il s'y connaît? Il nous en a déjà présenté plusieurs... Ah! quelle horreur!

— Comment, quelle horreur? dit madame Corbillon en se refaisant une tasse de punch; mais, dans les messieurs que Joseph nous avait amenés, il y en avait de très-bien posés!...

— Oh! trop bien posés, chère maman; c'étaient des hommes à mettre dans des comptoirs. Je vous le répète, je saurai bien moi-même me choisir un mari.

Je prierai même mon oncle de cesser de s'occuper de moi à ce sujet...

— Moi, je ne dis pas cela! s'écrie Laurette; mon oncle peut par hasard bien rencontrer.

— Eh bien! si ce monsieur Bléry te plaît, épouse-le!

— Ma chère sœur, je me rends justice; je ne suis pas belle comme toi, tant s'en faut! C'est donc de toi que l'on doit être amoureux; et cela se trouve bien, puisque maman veut que tu te maries avant moi!

— Il me semble, mesdemoiselles, que ce serait plus convenable... Je n'ai pas mis assez de rhum dans mon thé... passe-moi le flacon, Laurette...

— Vous n'avez pas répondu à mon oncle, maman?

— A quoi bon? il ne me marquait de lui écrire que si nous avions entendu parler de ce M. Endymion... Je n'ai pas mis assez de sucre.

— Endymion! Ah! le joli nom!... soupire Rosalvina. J'aurais été bien curieuse de connaître celui qui le porte.

— Il est peut-être fort laid! dit Laurette.

— Moi, je gagerais le contraire; quand on s'appelle Endymion, il est impossible que l'on n'ait pas de la fascination dans le regard.

— Je crois que je ferais bien d'ajouter encore un peu de citron... Enfin, il y a sept jours que nous avons reçu la lettre de votre oncle, et, depuis, pas de nouvelles... Cela m'inquiète; je crains que Joseph n'ait fait des imprudences sur la mer.

— N'ayez donc pas cette peur, maman; on oncle

n'a pas l'habitude d'être imprudent. Il arrivera au moment où nous y penserons le moins. Tenez... on a sonné ; c'est peut-être lui.

La domestique apporte une lettre que le concierge vient de monter.

— C'est de lui ! c'est de Joseph ! s'écrie madame Corbillon.

— De notre oncle !

— Ah ! maman, lisez-nous-la bien vite...

— Oui, mes enfants, oui... Laissez-moi d'abord boire mon thé... Il manquait de rhum !... M'y voilà... Voyons ce que m'écrit ce cher frère :

« Ma sœur, mes belles nièces... je commence par m'informer de votre santé ; la mienne n'est pas excellente en ce moment : cette cuisine provençale me met le feu dans le corps, et depuis trois jours je ne suis occupé qu'à me rafraîchir de tous les côtés. Quant à la mer, je ne veux plus en entendre parler... j'ai manqué y périr... je me suis trouvé mal en pleine mer, exposé à la fureur des flots et tournant toujours dans un canot qui ressemblait à un tonton !... »

— Ah ! mon Dieu, mon pauvre oncle ! comment se trouvait-il donc là ?

— Joseph aura fait des imprudences, j'en étais sûre !... Je poursuis :

« ... Je suis tombé dans la mer, on m'a repêché ; mais depuis ce temps j'ai toujours mal au cœur, ce qui me fait craindre d'avoir avalé quelque poisson tout vivant... »

— Pauvre frère !

— Vous lui ferez prendre de votre thé, maman, cela cuira son poisson.

— Mon Dieu, ma sœur, vous plaisantez sur les choses les plus intéressantes ! Notre oncle est tombé dans la mer, et cela vous fait rire !...

— Puisqu'on l'a repêché !... Continuez donc, maman.

« ... A propos, j'oubliais de vous dire qu'en revenant de voir les galériens, je me suis trouvé n'avoir plus ni ma montre, ni ma belle chaîne en or... »

— Ah ! ah ! ah ! Ah ! ah ! ah !...

— Comment ! Laurette, cela te fait rire, que ton oncle ait perdu sa montre et sa chaîne ?

— Pardon, maman, mais je ris en voyant ce que l'on gagne à fréquenter ces malheureux déshérités des jouissances de la vie.

— Mais, ma sœur, mon oncle ne dit pas que ce sont les forçats qui l'ont volé !

— Il me semble qu'il n'a pas besoin de le dire.

— Je poursuis, mes enfants :

« ... J'en ai maintenant bien assez, du séjour de Toulon, et je vais partir pour Paris avec mon jeune ami Bléry, qui a enfin terminé ses affaires... Je comptais aussi ramener un épouseur pour Laurette, mais il m'a glissé dans la main ; cependant, il est probable que je le retrouverai à Paris... »

— Ah ! qu'est-ce que cela veut dire ! Un épouseur qui

lui a glissé dans la main ! C'est donc une anguille que ce monsieur-là ?

« ... Je finis, mes enfants, en vous annonçant que j'arriverai peut-être à Paris avant ma lettre, si nous trouvons un train express.

« Votre frère et oncle,

« JOSEPH LARIDON. »

— Il n'est pas arrivé avant sa lettre.

— Il n'aura pas trouvé de train express.

— Mais quel peut donc être ce monsieur qui a glissé dans la main de mon oncle ?

— Il nous expliquera cela à son retour. Pauvre frère, il est tombé dans la mer ! il était donc disposé à naviguer ?

— Il n'a plus ni sa montre, ni sa chaîne ; voilà le résultat le plus positif de son séjour à Toulon...

— Il les aura laissées dans la mer.

— Mais on sonne encore...

— Ah ! cette fois, c'est lui... c'est Joseph ! Je reconnais sa manière de sonner ; c'est comme le cri du paon !

VIII

UNE PRÉSENTATION

C'est en effet l'oncle Joseph qui arrive tout frais de Toulon ; il s'est à peine donné le temps de monter chez lui, de dire à Madeleine de lui préparer un potage qu'il prendra avant de se coucher, et il vient passer le reste de la soirée près de sa sœur et de ses nièces.

On l'embrasse. C'est toujours la première chose que l'on fait quand on revoit des parents après un voyage, et ce n'est pas toujours la plus agréable ; mais, ici du moins, on s'embrassait de bon cœur.

— Bonsoir, ma sœur ! bonsoir, mes nièces ! ..

— Ce cher Joseph !

— Et vous allez bien, mon oncle ?

— Pas mal, comme ça... un peu fatigué ; cependant, je n'ai pas voulu aller me coucher sans vous avoir vues.

— Ah ! que c'est aimable, cela !

— Veux-tu prendre quelque chose, mon frère ?

— Oui, une tasse de thé... comme tu le fais pour toi... seulement n'y mets que du rhum, du citron et du sucre... je ne tiens pas au thé... Ah! mes enfants, que de choses j'ai vues depuis onze jours!...car il y a juste onze jours que je suis parti. Et vous n'avez pas entendu parler de ce M. Endymion?

— Pas le moins du monde... c'était une plaisanterie que ce duel!

— Une plaisanterie! Laurette, mais tu ne sais donc pas que ce jeune homme a envoyé ses témoins peu de temps après mon départ... deux témoins qui venaient me demander à quelle heure je voulais être tué!... Madeleine vient de me conter cela ..

— Enfin, mon frère, tout cela est fini; certainement ce M. Endymion ne songe plus à vous, et je pense que vous n'allez pas vous remettre en voyage de peur de le rencontrer.

— Non, cela me serait désagréable; car, les voyages, c'est bien gentil au commencement, mais on en a bien vite assez!... Tenez, mes nièces, voici deux petites boîtes en paille... c'est l'ouvrage des forçats... Je les ai achetées pour vous... chacune la vôtre.

— Ah! merci, mon oncle; c'est l'ouvrage de ces infortunés travailleurs de la mer... Comme c'est bien fait!... avec quel art les pailles sont tressées!

— Mais absolument comme on tresse toutes les pailles, dit Laurette; c'est égal, merci, mon oncle, je mettrai mes pelotes de fil dans cette boîte.

— Oh! moi, je garderai la mienne précieusement...

je ne pourrais jamais jeter les yeux dessus sans penser à ces malheureux qui sont là-bas... courbés sous le poids de leurs fers! Ils doivent avoir l'air bien souffrant, bien désolé, n'est-ce pas, mon oncle?

— Mais non, je les ai souvent entendus chanter, et ce n'était pas des romances!

— Vous êtes donc tombé dans la mer, mon frère?

— Est-ce que vous êtes allé pêcher, mon oncle?

— Non, une idée, une fantaisie!... Je me promenais sur le rivage; une petite barque était là, sans pilote; j'entre dedans, je la détache : aussitôt elle file comme une flèche! Je veux ramer, je perds un des avirons... je rame avec l'autre... Je tournais toujours à la même place! J'y suis resté ainsi près d'une heure!...

— Ah! que ça devait être drôle!

— Pas pour moi, Laurette. Enfin un pêcheur vint à mon aide; mais, en voulant quitter mon canot, je l'ai fait chavirer et je suis tombé dans l'eau, une eau bien salée, bien âcre, bien désagréable!... Je lui préfère cette tasse de thé.

— Ce pauvre Joseph!... Enfin, vous voilà... Et à Paris vous oublierez les dangers que vous avez courus!...

— Mais, mon oncle, il me semble que dans votre lettre vous nous annoncez autre chose que ces deux petites boîtes en paille que vous avez apportées?

— Ah! je te devine, Laurette : tu veux parler de M. Charles Bléry, un prétendu pour ta sœur.

— Et puis un autre pour moi, sans doute, qui vous a glissé dans la main!

— Mon Dieu, ma sœur, que vous êtes inconvenante ! Est-ce que j'ai chargé mon oncle de me trouver un mari !...

— Non, ma nièce; non, je sais très-bien que vous ne m'en avez pas chargé... et que vous ne manquez pas d'aspirants au titre de votre époux; mais j'ai rencontré un jeune homme qui m'a paru très-convenable. Je vous le présenterai ; cela ne vous obligera nullement à le prendre s'il ne vous convient pas. M. Charles Bléry est arrivé à Paris avec moi; mais vous pensez bien que je ne vous l'aurais pas amené ce soir ; ce jeune homme veut soigner sa toilette pour paraître devant vous, c'est tout simple. Demain, dans la journée, il doit venir me voir et je vous l'amènerai.

— Et celui qui a glissé, mon oncle ?

— Oh ! ma chère amie, pour celui-là, je ne sais trop qu'en penser... C'est un original qui ne songe qu'à se baigner.

— Il doit avoir le teint bien frais.

— Il m'avait témoigné le désir de se marier à l'une de vous, puis il a disparu subitement pour courir, je crois, après une personne qui lui emporte de l'argent. Sa position m'a paru beaucoup moins claire que celle de M. Bléry, qui m'a mis au fait de toutes ses affaires et se trouve maintenant posséder cinquante et quelques mille francs.

— Mon frère, ce n'est pas un parti bien brillant pour Rosalvina.

— C'est possible, ma sœur, mais ce qui est brillant n'est pas toujours solide.

— Oh ! mon cher oncle, ce n'est pas à la fortune que je tiens ! c'est aux sentiments, à l'esprit, à l'âme, à l'élévation du caractère, à la tournure.

— Et à la manière dont il arrange ses cheveux !

— Mon Dieu, Laurette, que vous êtes insupportable !

— Dame ! je t'ai entendue dire cent fois : Je n'épouserai jamais un homme qui aurait ses cheveux taillés en brosse.

— Eh bien ! après ? si c'est mon idée... que vous importe ?

— Ma chère nièce, calmez-vous ; je n'ai pas remarqué si M. Bléry avait les cheveux en brosse ; mais, au reste, vous pourrez vous en assurer demain. En attendant, je rentre manger le potage gras que Madeleine doit m'avoir préparé et me coucher ; je l'ai bien gagné. Bonsoir, ma sœur ! bonsoir, mes enfants.

Malgré tout ce que Rosalvina avait dit à son oncle, elle n'en fait pas moins une fort jolie toilette le lendemain, car une femme est toujours bien aise de plaire, même lorsqu'elle n'a pas l'intention d'aimer ; et puis, après tout, ce jeune homme qu'on allait lui présenter pouvait réunir les mérites qu'elle cherchait dans un mari, il fallait voir.

Laurette éprouvait seulement de la curiosité ; d'ailleurs, elle aimait le monde, la société, et un jeune homme de plus dans leur intérieur, cela ne pouvait rien

gâter; d'autant plus que son oncle avait annoncé celui-ci comme très-aimable et très-gai.

De son côté, madame Corbillon eût été charmée de marier sa fille aînée, qui se montrait fort difficile à pourvoir et avait déjà refusé des partis que sa maman aurait acceptés avec joie. On attendait donc avec impatience que l'oncle Joseph amenât son protégé.

Sur les deux heures de l'après midi, un coup de sonnette se fait entendre; la bonne annonce : M. Laridon et M. Bléry. Ces dames sont sous les armes; Rosalvina est vraiment belle et se donne une pose gracieuse; madame Corbillon tâche de prendre un air noble; Laurette seule reste ce qu'elle est ordinairement, souriante et prête à rire tout à fait.

M. Laridon présente son nouvel ami. Bléry a soigné sa toilette; mais il n'est ni fat, ni prétentieux; il se borne donc à être bien mis sans chercher à se faire remarquer par son élégance; comme il est d'une jolie taille, bien bâti, et que sa figure est agréable, l'impression qu'il produit doit toujours lui être favorable; il y a surtout dans son regard quelque chose qui annonce la franchise de son caractère, qualité devenue si rare de nos jours qu'elle devrait à elle seule compter pour toutes les autres.

Charles Bléry, qui n'est ni sot, ni timide, se présente très-bien, trouve quelque chose d'aimable à dire à la maman et à ses filles, et pense que Laridon ne l'a pas trompé en lui vantant les attraits de l'aînée de ses nièces. Il était, en effet, difficile de ne point être séduit

par la beauté de Rosalvina : ses traits étaient réguliers, son air rempli de distinction, et, quand elle voulait bien sourire, l'expression de sa bouche était pleine de charme.

Le jeune homme a bien vite vu tout cela ; il en a été ébloui ; c'est donc particulièrement sur Rosalvina que ses regards aiment à se porter. Celle-ci s'en aperçoit bien vite, elle est fière de son triomphe, qui, du reste, ne l'étonne nullement ; aussi ne fait-elle aucuns frais pour l'augmenter ; elle se borne à se laisser admirer, puis cherche dans la conversation de ce jeune homme à deviner s'il a ses goûts, ses idées, s'il partage son penchant pour tout ce qui est romanesque ; enfin, s'il est partisan de cette littérature, qui doit donner le cauchemar ou tout au moins le frisson.

Il n'a fallu aussi qu'un moment à Laurette pour s'apercevoir que la beauté de sa sœur avait captivé le nouveau venu ; aussi ne cherche-t-elle pas à faire sa conquête. Elle reste ce qu'elle est habituellement : aimable, enjouée, ne demandant qu'à rire et en trouvant l'occasion au moindre mot.

La maman Corbillon croit de son devoir de garder une tenue imposante, pour que la personne que son frère lui amène prenne une haute idée de sa distinction.

Au milieu de ce trio féminin, Charles Bléry conserve sa gaieté, son enjouement, et, tout en jetant sur Rosalvina des regards où brille l'impression que lui cause sa beauté, il trouve le moyen de répondre à ma-

dame Corbillon et de faire rire Laurette par le récit de quelques anecdotes qui lui sont arrivées dans ses voyages.

M. Laridon écoute parler son protégé, et sa satisfaction éclate sur son visage; il regarde sa sœur et ses nièces d'un air qui veut dire :

— Eh bien! je ne vous avais pas trompées! vous voyez que je vous amène un charmant cavalier.

Mais une première visite n'est jamais qu'une escarmouche, où chacun se tâte, s'examine et cherche à se deviner; c'est presque de la diplomatie; on y cache ses défauts, on tâche de tirer parti de ses avantages. Souvent, c'est de cette manière qu'on passe toute sa vie, sans avoir voulu une seule fois se montrer tel que l'on est; et s'il est vrai, comme l'a dit... je crois que c'est *Montaigne*... que bien des gens quittent le monde sans y avoir déballé toutes leurs marchandises, je pense qu'il en est aussi beaucoup qui partent sans avoir laissé connaître leurs défauts ou leurs vices..

Après une visite qui, pour une première, a été passablement longue, Bléry prend congé de la famille Corbillon, qui l'engage à se regarder désormais comme l'ami de la maison.

Laridon a laissé partir le jeune homme, il est resté pour avoir sur lui l'opinion de ses nièces et de sa sœur; il s'empresse de questionner ces dames aussitôt que son protégé n'est plus là.

— Moi, dit madame Corbillon, je trouve ce M. Bléry très-convenable. Il parle facilement... On voit qu'il a

l'usage du monde... Il est peut-être quelquefois un peu léger dans ses paroles... mais il est fort gai...

— Un peu trop gai même, dit Rosalvina; ce monsieur semble toujours prêt à rire... je le crois un peu moqueur... enfin il faudra voir... ce n'est pas sur une première visite que l'on peut bien juger quelqu'un. Je n'ai pas senti à son aspect ce tressaillement... cette émotion que l'on doit éprouver en voyant le mortel que la Providence nous destine pour descendre de compagnie le fleuve de la vie!

— Moi, je ne suis pas si difficile que ma sœur, dit Laurette; je trouve M. Bléry fort aimable, et puis c'est un charmant cavalier, bien fait, joli garçon... il a des yeux dont l'expression est à la fois douce et spirituelle... une bouche franche...

— Oh! mon Dieu, Laurette, comme tu as détaillé ce monsieur! on croirait qu'il t'a déjà tourné la tête!...

— Non, ma sœur; d'ailleurs, j'aurais grand tort de penser à lui, car il est bien certain que c'est toi qui as fait sa conquête!

— Tu crois?... C'est peut-être tant pis pour lui.

— Ma foi, mesdemoiselles, dit Laridon, arrangez-vous comme vous voudrez; mais je jure bien que c'est la dernière fois que je vous amène un épouseur.

— Ah! mon bon oncle, et le petit qui a glissé?

— Ma chère amie, je crois qu'il aura glissé au fond d'une baignoire.

IX

ON SE CONNAIT MIEUX

Quelques semaines se sont écoulées sans amener aucun évènement important dans la famille Corbillon. Charles Bléry va souvent voir ces dames; il jette toujours sur Rosalvina des regards pleins de feu, mais quelquefois il semble peiné de la trouver constamment froide, réservée avec lui, de n'obtenir d'elle aucun de ces moments d'abandon dans lesquels l'âme se fait connaître et ne craint pas d'épancher ses plus secrets sentiments. Au lieu de cela, il lui faut quelquefois entendre de ces phrases ampoulées qui n'ont ni queue, ni tête ; de ce pathos que les imbéciles appellent du style, mais qui fait hausser les épaules aux esprits justes, aux personnes qui recherchent dans tous les arts le vrai et le naturel. Alors le front de ce jeune homme s'obscurcit, et il regarde plus attentivement la belle

Rosalvina pour tâcher de lire dans ses yeux si elle parle sérieusement ou si elle se moque de lui.

Cependant, depuis que M. Bléry vient chez sa mère, un changement singulier s'est opéré dans l'humeur, dans le caractère de Laurette ; elle semble avoir perdu cette gaieté qui ne l'abandonnait jamais ; elle ne rit plus pour la moindre chose, ou si, en écoutant une plaisanterie de leur nouvelle connaissance, elle laisse encore échapper un éclat de rire, on dirait qu'il est contraint, forcé ; mais ce n'est plus cette franche gaieté qui l'animait autrefois. D'où pouvait naître ce changement qui aurait dû frapper ceux qui l'entouraient ? mais que personne ne remarquait, auquel personne ne faisait attention ; madame Corbillon n'étant occupée qu'à se donner de belles manières, qu'à étudier les poses, la tenue, la tournure des dames du beau monde ; Rosalvina ne pensant qu'à ces héros de romans, à ces hommes extraordinaires que l'on tue plusieurs fois dans l'année et qui reparaissent toujours aussi jeunes, aussi beaux, aussi fascinateurs qu'avant d'avoir reçu une innombrable quantité de coups d'épée et de coups de pistolet ; puis enfin l'oncle Laridon, dont la préoccupation était de savoir ce qu'il mangerait à son dîner, et le plus grand plaisir d'aller se promener et de s'arrêter devant les magasins de *Potel et Chabot.*

Un jour, Rosalvina se trouvait seule dans le salon. Madame Corbillon était sortie pour faire des emplettes, et Laurette était occupée dans sa chambre ; Charles Bléry arrive en ce moment, et il est enchanté de trouver

l'occasion d'être seul avec Rosalvina. Depuis qu'il vient chez madame Corbillon, cette occasion ne s'était pas encore présentée; et cependant il voudrait savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments de cette demoiselle, car jusqu'alors il n'a obtenu aucun de ces doux regards, de ces légères faveurs, qui, sans être précisément un aveu, donnent au moins des espérances; cette fois, il veut savoir enfin s'il peut se flatter d'être aimé.

La belle jeune fille était à son piano; elle jouait une mélodie de Schubert; elle ne s'est point aperçue de l'arrivée de Bléry, et celui-ci, ne voulant point interrompre le plaisir qu'elle semble prendre à la musique, se place doucement derrière elle et attend qu'elle ait fini le morceau qu'elle exécute pour lui adresser la parole. Mais un léger mouvement le trahit, et Rosalvina se retourne en s'écriant :

— Tiens ! vous étiez là, monsieur !

— Oui, mademoiselle.

— Et vous ne disiez rien ?

— Je vous écoutais.

— Ah ! cette musique est ravissante, n'est-ce pas ?

— Oui... elle est fort belle... seulement un peu triste...

— Triste ! comment, monsieur, vous n'aimez pas la musique de Schubert ?

— Je ne vous ai pas dit que je ne l'aimais pas ! Je l'apprécie, je trouve que c'est de la bonne musique... mais je ne voudrais pas en entendre longtemps, parce que c'est toujours triste, mélancolique.

— Eh bien ! mais c'est ce qu'il faut. De la musique qui vous fait rêver, qui vous plonge dans le vague ; c'est adorable, cela !

— Pardon, mademoiselle, mais qu'est-ce que vous entendez par le vague, s'il vous plaît ?

— Comment ! ce que j'entends par le vague. Ah ! monsieur, quelle question ! Mais le vague... c'est l'idéal ; c'est un je ne sais quoi ; c'est une rêverie... un songe... un tendre soupir... c'est le vague enfin !

Le jeune homme fronce le sourcil et ne dit rien.

Rosalvina reprend :

— Est-ce que vous ne comprenez pas, monsieur ?

— Pas trop, mademoiselle ; car, moi, je ne comprends que le positif.

— Ah ! je m'en doutais !

La belle demoiselle a dit cela d'un ton qui n'était pas flatteur. Pour changer la conversation, Bléry prend un volume qui était sur le piano, en disant :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Cela ?... mais c'est le dernier roman d'un de nos plus illustres auteurs... voyez le titre... Au reste, vous l'avez lu, je pense ?

— Ce roman-là ? Oh ! non, mademoiselle, et je m'en garderais bien !

— Vous vous en garderiez bien !... Et pourquoi donc cela, monsieur ? Est-ce que vous ne rendez pas justice au mérite de ce grand écrivain ?...

— Si fait, mademoiselle, je lui rends justice quand il fait des choses qui ont le sens commun ; quand il ne

se lance pas dans du pathos... dans ces phrases incompréhensibles qui sont probablement ce vague dont vous me parliez tout à l'heure ; enfin, quand il veut bien ne pas me distiller de l'ennui depuis la première page jusqu'à la dernière. On m'a dit que le roman que voilà était un véritable somnifère, voilà pourquoi je me garderais bien de le lire.

Rosalvina se lève avec colère, en s'écriant :

— Oh ! pour le coup, c'est trop fort ! oser critiquer un si grand écrivain !... ne pas se plaire à la lecture de ses ouvrages !... Monsieur, quand on a si mauvais goût, on devrait au moins ne pas l'avouer... mais si... si... vous avez très-bien fait, car je suis à même de vous juger maintenant !... et comme mon oncle s'était ingéré de former des projets... de dire des choses... qui n'avaient pas le sens commun, moi, monsieur, je suis bien aise de savoir qu'il y a entre nous incompatibilité d'humeur, bien prononcée... et, quand je prendrai un mari, je tâcherai qu'il partage mes goûts et qu'il ait pour les poëtes que j'aime la même vénération que moi !...

Comme l'irritable demoiselle achevait ces mots, Laurette entrait dans le salon. Rosalvina profite de l'arrivée de sa sœur pour quitter la place, en adressant à Bléry un salut fort sec. Celui-ci est resté tout abasourdi par la sortie de la superbe fille, puis il murmure entre ses dents :

— Allons, j'ai mon compte ! A la tabagie, on dirait : Je suis *netioyé !*

— Qu'y a-t-il donc? dit Laurette. Ma sœur, en quittant le salon, avait l'air presque courroucé. Quoi, monsieur Bléry, vous fâchez la personne que vous aimez!... De quelle manière lui faites-vous donc votre cour?

— D'abord, mademoiselle, je ne faisais point la cour à mademoiselle votre sœur; je ne crois même pas la lui avoir jamais faite.

— Ah! monsieur, allez-vous nier maintenant que ma sœur vous avait charmé?... C'était bien visible, cependant.

— Non, mademoiselle, je ne nierai point l'impression que la première vue de votre sœur avait produite en moi... Elle est fort jolie... elle est belle, même, et quand elle veut bien sourire, être aimable, il est difficile de ne pas être séduit... de ne point rendre hommage à ses charmes...

— Mon Dieu, monsieur, je ne vous fais pas un crime de cela, bien au contraire! Ma sœur vous a charmé, cela devait être; c'était tout naturel... vous l'aimez... vous avez bien raison.

— Ah! mademoiselle, de ce sentiment que fait naître en nous la vue d'une jolie femme au véritable amour, il y a bien loin! et j'en rends grâce au ciel, car, si j'avais été sérieusement amoureux de mademoiselle Rosalvina, je serais bien malheureux en ce moment.

— Pourquoi donc cela?

— Mais parce qu'elle vient de détruire, de briser toutes les espérances que j'aurais pu concevoir... En

un mot, elle m'a donné mon congé... comme prétendu !

— Il se pourrait! ce n'est pas possible... C'est un mouvement d'humeur. Vous vous êtes querellés, vous vous raccommoderez; n'est-ce pas l'usage entre amoureux?

— Entre amoureux, c'est possible, mais nous ne l'avons jamais été, mademoiselle votre sœur et moi. Elle m'étudiait; moi, je cherchais à la comprendre et cela n'était pas toujours facile. Son langage faux, ampoulé, me semblait tout à fait déplacé dans la bouche d'une jeune personne; j'ai cru plusieurs fois que c'était pour s'amuser, pour se moquer de moi qu'elle parlait ainsi, car franchement je n'épouserai jamais une femme qui, pour savoir le temps qu'il fait, me dira : « Le char du soleil roule-t-il dans la voûte éthérée ? La fleur est-elle humectée par le souffle du zéphir ? » C'est peut-être très-joli, mais, hors du théâtre, cela me semble ridicule.

— Ma sœur est très-romanesque, c'est vrai; c'est la lecture de romans bourrés d'invraisemblances qui lui a donné ce défaut, mais avec le temps cela se passera!

— Oh! je n'attendrai pas que cela se passe! Tout à l'heure il y avait là sur ce piano un volume... qu'elle vient d'emporter avec elle. J'ai eu le malheur de regarder le titre de ce roman et de lui dire que je n'aurais jamais le courage de le lire, parce que je n'aimais pas la manière d'écrire et les idées de cet auteur. Oh! alors elle s'est emportée, m'a dit qu'il y avait entre

nous une incompatibilité d'humeur qui ne nous permettrait jamais de nous entendre ! Enfin, vous l'avez vue... elle m'a quitté en me lançant un regard foudroyant; je vous le répète, tout est bien fini. Je ne suis pas le mari qu'il faut à la belle Rosalvina. Ma foi ! après tout, je ne me désolerai pas pour cela. Je me consolerai, on se console de tout.

Laurette ne répond rien, elle semble pensive. Bléry reprend au bout d'un moment :

— Désormais, vous me verrez beaucoup moins, car ma présence pourrait être désagréable à mademoiselle votre sœur ; je pense que...

Laurette interrompt le jeune nomme, en s'écriant :

— Eh bien ! monsieur, pourquoi viendriez-vous moins nous voir pour cela ? Il n'y a pas ici que ma sœur ; ma mère... moi... nous ne sommes donc rien, monsieur ? Pourquoi nous priver du plaisir de vous recevoir ?... Ah ! ce serait très mal, cela !

— Mademoiselle, vous êtes bien bonne ; je vous le répète, c'est que je craignais...

— Que cela ne contrarie ma sœur ? vous vous trompez ; ne venant plus ici dans l'intention de la demander en mariage, elle sera beaucoup plus aimable avec vous ; elle ne perdra plus son temps à vous étudier et trouvera au contraire du plaisir à combattre votre opinion sur ses auteurs favoris... Ainsi, vous le voyez, monsieur, votre présence ne sera désagréable à personne ; tandis que si vous cessiez de venir... ah ! ce serait bien vilain.. et

cela ferait bien de la peine à maman... qui vous aime beaucoup.

Laurette a dit cela avec un accent si vrai, si touchant ; ses yeux, dans lesquels perlent quelques larmes, ont une expression si douce, si tendre, que Bléry en est très-ému ; pour la première fois, il remarque ces yeux-là et ne peut s'empêcher de trouver qu'ils ont un charme tout particulier, un attrait qui vous captive et qu'il n'avait jamais éprouvé en regardant les yeux de Rosalvina. Il prend la main de la jeune fille, la lui presse avec affection en lui disant :

— Eh bien ! je viendrai comme d'habitude, car vous me témoignez tant d'amitié que je serais un ingrat de ne point y répondre.

Laurette rougit et pâlit tour à tour, puis elle retire lentement sa main, en balbutiant :

— Alors, c'est entendu, c'est convenu... je compte sur votre parole.

Et Bléry s'éloigne en se disant :

— C'est singulier ! il me semble à présent que j'aurais bien mieux fait de m'adresser tout de suite à la sœur cadette. Comme sa voix est douce, comme elle a insisté pour que je ne cessasse pas d'aller les voir souvent !... Et puis, un caractère charmant !... Elle n'est pas pour le vague, celle-là ! Après tout, nous verrons, le mal pourra peut-être se réparer ; mais il faut y mettre du temps, de la délicatesse ; car cette bonne Laurette ne me croirait pas si je lui disais : « J'aimais votre sœur hier, mais c'est vous que j'aime aujourd'hui. »

X

LES JEUX DE LA FORTUNE

Rosalvina s'est empressée de dire à sa mère que M. Bléry ne lui convenait pas; qu'elle n'épouserait jamais un homme qui critiquait ses auteurs adorés. Madame Corbillon a fait un peu la moue, et n'a pu s'empêcher de répondre à sa fille :

— Ma chère amie, tu deviens cruellement difficile à marier. Que t'importe l'opinion de ton mari sur tes auteurs ? Est-ce que les opinions ne sont pas libres?

— Par exemple !... ce sont les républicains qui disent cela ! moi, je veux un mari qui me comprenne... M. Bléry est trop positif pour moi.

— Alors, tu ne veux pas d'un mari positif?

— Non, ma mère, j'en veux un idéaliste.

— Oh ! alors, c'est différent... je comprends... un écrivain !

Et madame Corbillon ne dit plus rien, parce qu'elle ne sait pas bien ce que veut dire : idéaliste, et se figure que cela signifie : journaliste.

M. Laridon, en apprenant la résolution de Rosalvina, s'est écrié de nouveau :

— Ma nièce est toquée ! elle n'a pas un grain de bon sens dans la tête ! elle refuse un charmant garçon ! *Qui refuse muse !...* je ne lui dis que cela. Ce pauvre Bléry doit être désolé !

Mais, à la grande surprise de M. Laridon, Charles Bléry ne semblait nullement désolé de l'échec qu'il avait éprouvé près de Rosalvina ; il continuait ses visites chez madame Corbillon, y venait tout aussi souvent, se montrait aussi gai et peut-être même plus aimable encore que lorsqu'il adressait ses hommages à l'aînée des deux demoiselles. De son côté, Laurette reprenait son enjouement, ses belles couleurs d'autrefois. C'était avec elle que maintenant le jeune homme aimait à causer, à rire ; plus il apprenait à la connaître, et plus il sentait que c'était bien la femme qui devait faire son bonheur ; mais il n'osait pas encore lui dire ce qui se passait dans son âme ; avant de se déclarer, il voulait être sûr d'être aimé. Il eût été trop malheureux, cette fois, s'il lui avait fallu essuyer encore un refus.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin Joseph Laridon arrive chez sa sœur, tout effaré, tout bouleversé, pouvant à peine parler, tant il est ému, et balbutiant :

— Ma sœur... Primerose... votre maman .. est-elle là, mesdemoiselles ?

— Oui, mon oncle. Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc?... Comme vous êtes ému !

— Vous serait-il arrivé un malheur ?

— Non ! Oh ! ce n'est pas un malheur, bien au contraire !... D'ailleurs, ça ne me regarde pas... C'est votre mère que cela touche... Mais appelez-la donc !...

— La voilà, mon oncle, la voilà !

Madame Corbillon arrivait dans le salon ; elle pousse un cri en apercevant son frère :

— Ah ! comme tu es rouge, Joseph !...

— Il n'est pas question de ma couleur... Dis-moi, ma sœur, tu as toujours tes actions sur la ville de Paris... celles du dernier emprunt ?

— Oui, certainement... pourquoi ?

— Pourquoi ! elle me demande pourquoi... ça en vaut la peine !... J'avais pris en note tes numéros... Tu as le 95,662 ?

— Dame !... je crois que oui...

— Tu crois !... mais il ne s'agit pas de croire, il faut être sûre !... Va chercher tes actions... apporte-les toutes ici...

— Mon Dieu, Joseph, comme tu me presses !...

— Cela en vaut la peine ! Va donc chercher tes actions...

— J'y vais, j'y vais.

— Mon oncle, dit Laurette, est-ce que maman a gagné un lot ?

— Mais assurément, si, comme je le crois, elle a le numéro 95,662 !

— Eh bien! est-ce qu'il faut ainsi se mettre en révolution pour quelques billets de mille francs! dit Rosalvina.

— Quelques billets, ma nièce! mais vous ne savez pas que c'est un gros lot, un lot superbe, que ce numéro a gagné!...

— En vérité, mon oncle? Ah! voilà maman.

Madame Corbillon apporte ses actions.

— Les voilà, je n'en ai que dix... je voudrais en avoir davantage.

— Ma sœur, une seule suffit quelquefois pour nous enrichir... Voyons... voyons!... oui, la voilà!... Je ne m'étais pas trompé!... voilà le numéro qui a gagné le gros lot!...

— Le gros lot!... il serait possible!... Ah! je suis toute saisie!... Et de combien est-il, ce gros lot, mon frère?

— Tu ne te trouveras pas mal... tu sais supporter une grande joie... tu es un homme, enfin... non... je veux dire une femme solide?

— Oui, mon frère. Mais parle donc!

— Eh bien! tu as gagné le lot de cent cinquante mille francs!

— Cent cinquante mille! Ah! mes enfants, je me sens mal au cœur...

— Il faut lui faire respirer un peu de vinaigre.

— Un peu de rhum plutôt, elle l'aime. Mais, tenez, la voilà déjà qui revient à elle.

— Ce n'est rien, mes enfants, c'est passé... Mais,

dans le premier moment, vous concevez, une si grosse somme, ça éblouit !...

— Oui, oui, c'est pardonnable.

— Ah ! mes chères petites, nous voilà bien riches... vos dots vont se doubler !... Vous devenez des partis superbes... vous pouvez prétendre à tout !

— A tout ! dit Laurette en riant ; oh ! moi je ne suis pas ambitieuse, je n'élève pas mes vues si haut !

— Ce à quoi nous pouvons prétendre à présent, dit Rosalvina, c'est à acheter un château dont nous porterons le nom.

— Un château ! dit M. Laridon, en haussant les épaules, mais vous êtes folle, ma nièce ! Si vous achetiez un château, cela vous ruinerait au lieu de vous enrichir ! Et l'entretien, et les frais...

— Enfin, mon oncle, si nous n'achetons pas un château, vous nous permettrez bien au moins d'avoir une terre... et on peut aussi porter le nom de sa terre...

— Oui, certainement, dit madame Corbillon, nous achèterons une terre, une propriété, une villa, où nous irons passer l'été ; c'est bon genre... D'ailleurs, il faut bien faire quelque chose de cet argent !

— On le place, ma sœur.

— On n'est pas obligé de placer tout, et je suis de l'avis de Rosa... de Rosalvina, dis-je, je ne veux plus être appelée Madame Corbillon.

— Vous ferez ce que vous voudrez, ma sœur ; après tout, c'est votre bien, et je m'en lave les mains.

— Joseph, quand toucherons-nous cette somme ?

— Je n'en sais rien, je vais aller aux renseignements; mais vous pouvez être tranquille, c'est bon, c'est de l'or en barres ! vous serez bien payée. Je m'informerai de l'époque fixée pour le payement des lots. Au revoir, ma sœur ! mes compliments... Embrassez-moi, mes nièces...

— Joseph, vous viendrez dîner avec nous, j'espère?

— Avec plaisir ; au fait, un tel événement vaut bien que l'on fasse sauter un bouchon de champagne !

— Vous en boirez, mon frère.

— J'y compte, au revoir !

L'oncle est parti. La maman et la fille aînée font déjà de grands projets pour l'avenir.

— Ma mère, dit Rosalvina, il faut dès demain lire toutes les annonces de terres, de propriétés à vendre... il faut t'abonner aux *Petites-Affiches*.

— Ma fille, les grands journaux en mettent aussi long que les *Petites-Affiches*. Nous lirons toute la quatrième page, que je ne regardais jamais... mais si on ne paye pas tout de suite ?...

— Ça ne fait rien, il faut bien le temps d'aller voir les propriétés, de les visiter... de s'arranger pour le prix... de savoir si le pays nous plaît... si l'on est entouré de voisins comme il faut pour avoir ensuite une société agréable.

— C'est juste ! Oh ! tu as raison, ma fille, il faut surtout être entouré de gens distingués, car je ne veux recevoir que du beau monde. Eh bien ! Laurette, tu ne dis rien ; est-ce que tu n'es pas de notre avis ?...

— Oh ! maman, vous savez bien que j'approuve tout ce que vous faites !... Seulement, je vous plains, s'il vous faut tous les jours lire la quatrième page des journaux.

— Ceci nous regarde, ma sœur.

— A présent, ma fille, je suis enchantée que tu aies rejeté les hommages de M. Bléry. Un mari de cinquante mille francs, ce n'est plus là ce qu'il te faut : tu peux prétendre à beaucoup mieux.

— Oui, ma mère, soyez tranquille ! Je saurai bien trouver l'être digne de mon affection.

Laurette se retourne pour sourire et rentre dans sa chambre, laissant sa mère et sa sœur se demander de quel côté elles doivent acheter une propriété.

L'oncle vient dîner, la cuisinière a reçu ses instructions ; on fête la fortune qui arrive, on boit des vins généreux et M. Laridon s'écrie :

— C'est dommage que Bléry ne soit pas des nôtres ; je suis certain qu'il prendrait une vive part à ce qui vous arrive.

— Je n'en doute pas, dit madame Corbillon ; mais, franchement, je suis bien contente à présent qu'il ne soit pas mon gendre...

— Pourquoi donc cela, ma sœur ?

— Parce que Rosalvina peut prétendre à beaucoup mieux qu'à un parti si mesquin.

— Vous voulez qu'elle épouse un prince ?

— On ne sait pas, mon frère, on ne sait pas !... Ah ! Joseph, vous qui lisez beaucoup de journaux, quand

vous verrez quelque belle terre à vendre, prenez-en note.

— Parbleu ! ma sœur, vous m'y faites penser ; tout à l'heure, un monsieur avec qui je causais me disait justement qu'il était décidé à vendre sa propriété et pas trop cher.

— Et dans quel endroit est située cette propriété ?

— Dans les environs de Poissy... Joli pays... pas bien loin...

— Et le nom de cette terre ?... car elle doit avoir un nom, pour peu qu'elle ait de l'importance.

— Oui, on la nomme la Terre des Amandiers.

— Ah ! fi ! l'horreur ! s'écrie Rosalvina, quel vilain nom !... Ma mère, vous ne voudriez pas vous appeler : Madame des Amandiers... on vous croirait une épicière retirée.

— Oh ! non, point d'amandiers !... Et puis, Poissy, le pays aux bestiaux... cela sent trop son bœuf !... Ce n'est pas là la société dont je désire m'entourer.

— Tant pis, ma sœur, car je crois que c'était une bonne affaire.

— Soyez tranquille, mon oncle, nous en trouverons d'autres... Tous les jours, dans les journaux, on annonce quelque propriété à vendre... nous choisirons.

— Oui, ma fille, tu as raison, nous choisirons... nous avons le temps !... Ce que je veux, avant tout, c'est un domaine qui porte un joli nom.

Ce soir-là, Bléry ne vient pas voir la famille Corbillon ; Laurette le regrette, car elle pense que le bonheur

qui leur arrive ne peut lui causer que du plaisir, et elle est impatiente de lui apprendre cette nouvelle.

Le lendemain, madame Corbillon était sortie pour aller s'abonner à plusieurs journaux; elle revient au bout d'une heure, et c'est elle, cette fois, qui est émue, effarée, rouge comme son frère l'était la veille, au point que ses filles en sont effrayées et lui disent :

— Qu'avez-vous, maman, vous voilà toute bouleversée!... Que vous est-il arrivé?

— Ah! mes enfants, mes belles filles... si vous saviez... C'est à ne pas le croire!...

— Mon oncle se sera trompé hier... nous n'avons pas gagné le gros lot?...

— Ce n'est pas cela, bien au contraire! La fortune nous accable de ses faveurs!... Elle nous en assomme!... j'en suis tout abasourdie!

— Nous avons gagné deux lots au lieu d'un?

— Laissez-moi me remettre, mes enfants... Laurette, donne-moi un peu d'eau sucrée.

— Avec de la fleur d'oranger?

— Non, avec du kirsch, c'est moins fade. Ecoutez-moi, maintenant : Vous savez que, outre mes actions sur la ville de Paris, j'ai aussi des obligations du Crédit foncier, qui donnent tous les trois mois lieu à des tirages où il y a des lots à gagner?... bon placement, excellent placement!...

— Eh bien! maman?

— Eh bien! il y avait eu un tirage il y a huit jours... je n'y avais pas pensé... je ne m'en étais pas occupee.

Tout à l'heure, j'y songe... je passais justement rue des Capucines, devant les bureaux du Crédit foncier; j'entre chez le concierge, qui a toujours des listes imprimées du dernier tirage; j'en prends une, je regarde... je pousse un cri de surprise, je vois que j'ai gagné le lot de cinquante mille francs. Oh! j'en suis certaine : je sais mes numéros par cœur...

— Il se pourrait! encore cinquante mille francs...

— Ah! cependant, comme je n'ai que des actions de cinq cents francs, je n'ai droit qu'à la moitié du lot... c'est donc vingt-cinq mille francs qui nous arrivent encore... Est-ce que ce n'est pas gentil?...

— Très-gentil, dit Laurette. J'ai peur maintenant que nous ne devenions trop riches!...

— Non, ma sœur ; mais ce surcroît de fortune nous permettra d'acheter une propriété plus importante ; n'est-ce pas, maman?

— Oui, ma belle, je crois que nous friserons le château ; et si nous en trouvons un petit, pas trop cher, quoi qu'en dise ton oncle, nous pourrons nous le permettre!... Joseph a des vues trop bornées, il ne comprend pas la grandeur. Au revoir, mes enfants... Je retourne m'abonner, car j'avais tout quitté pour venir vous apprendre ce nouveau bienfait de la Providence.

— Maman, vous n'avez pas, par hasard, encore des billets ou des actions qui peuvent gagner des lots?

— Non, mesdemoiselles, mais il me semble que nous pouvons bien nous en tenir là. Je vais passer chez mon frère pour lui faire part de cette nouvelle

fortune... Je l'inviterai encore à dîner... Laurette, dis à la cuisinière de nous faire un plum-pudding, Joseph l'aime, et moi aussi.

L'oncle Laridon est venu dîner ; il est dans l'enchantement, car ce n'est point un envieux, et le bonheur qui arrive à sa sœur et à ses nièces n'est pas mêlé de ces regrets qui font dans de telles circonstances dire à des parents et même à des amis : « Il ne m'en arriverait pas autant, à moi ! »

Ce soir-là, Bléry vient voir la famille Corbillon. Il est frappé de cette joie, de cette animation qui brille sur tous les visages. On se hâte de le mettre au fait. Ce qu'il apprend ne lui cause pas un grand plaisir, tout au contraire ; mais il se contraint ; il fait son possible pour avoir l'air enchanté. Il complimente la maman sur cette nouvelle fortune qui lui arrive. Mais, malgré lui, ses paroles, le son de sa voix, se ressentent de ce qu'il éprouve et sa gaîté n'est pas franche. Madame Corbillon en fait la remarque et dit tout bas à son frère :

— Ce pauvre jeune homme fait une drôle de mine ! Il est bien vexé maintenant de ce que Rosalvina n'ait pas voulu de lui pour mari.

— Je ne suis pas de votre avis, ma sœur, répond Laridon. Je ne crois pas que mon ami Bléry soit intéressé, et, si vous lui trouvez un air drôle, c'est que ce qu'il apprend ce soir est bien fait pour étonner.

Le bon oncle avait raison : loin d'être intéressé, Charles Bléry aurait voulu que Laurette fût pauvre, afin de demander sur-le champ sa main. Mais cette

fortune qui est arrivée à celle qu'il aime, met maintenant un obstacle à son bonheur et détruit ses espérances. S'il avait demandé la main de Laurette avant cet événement, avant qu'elle ne devînt un riche parti, on aurait pu croire que l'amour le faisait agir; mais à présent qu'il a caché son penchant pour la sœur cadette, que, par délicatesse, il n'a pas voulu passer subitement d'une sœur à l'autre, s'il demandait la main de Laurette, on croirait que c'est pour sa fortune qu'il pense maintenant à l'épouser.

Le jeune homme a compris tout cela en un instant; aussi est-il silencieux près de Laurette, qui lui dit à demi-voix :

— Eh bien! monsieur, vous avez l'air tout rêveur, ce soir! Est-ce que vous êtes fâché que nous soyons devenues riches?

— Fâché! oh! non, mademoiselle; je ne puis que bénir ce qui peut contribuer à votre bonheur... j'en suis heureux!

— Vous n'en avez par l'air, cependant!

— C'est que je pense... seulement... que votre position n'est plus la même...

— Eh bien! après? est-ce que vous croyez que cela va me rendre fière, prétentieuse; que cela changera mon caractère enfin!

— Non, mademoiselle, non; je suis persuadé que vous serez toujours aussi aimable, aussi bonne. . et je vous fais bien mes compliments.

Bléry est parti, laissant Laurette tout étonnée de sa

tristesse ; et Rosalvina ne répondant à son salut que par un de ces mouvements de tête protecteurs dont les grands seigneurs daignent quelquefois honorer leurs subalternes.

XI

LA TERRE DES GRIVES

Maintenant que la famille Corbillon se sent plus riche de cent soixante-quinze mille francs, on passe son temps à lire les annonces des journaux; on s'est même décidé à prendre les *Petites-Affiches*, dans lesquelles il y a beaucoup plus de choix. Lorsque, dans les environs de Paris, on annonce une propriété qui semble convenir, madame Corbillon prend le chemin de fer avec Rosalvina, et toutes deux vont visiter cette propriété. Quand le voyage est un peu long, elles se font accompagner par l'oncle Joseph. Quant à Laurette, elle est rarement du voyage; elle a déclaré qu'on n'avait pas besoin d'elle, que tout ce qu'on ferait serait bien fait, et qu'elle trouverait toujours à son goût la villa ou le château qui plairait à sa mère.

Les excursions de ces dames ne duraient pourtant

jamais plus d'une journée, parce qu'on veut bien aller vivre l'été à la campagne, mais on veut rester assez près de Paris pour pouvoir s'y rendre en deux ou trois heures au plus. Mais, pendant ces fréquentes absences, Bléry pourrait venir, et Laurette veut être là pour le recevoir.

Cependant, depuis leur changement de fortune, les visites de ce jeune homme sont plus rares et plus courtes. Avec Laurette il est moins causeur, moins expansif ; il se tient sur la réserve, bien décidé à ne pas lui laisser connaître son amour, qu'elle pourrait croire à présent n'être qu'un prétexte dont l'intérêt serait le véritable mobile.

De son côté, l'aimable fille ne comprend rien à la conduite de Bléry, en le voyant maintenant froid et contraint avec elle ; elle se figure que son cœur lui avait donné de fausses espérances et qu'elle avait eu tort de croire qu'elle avait réussi à lui faire oublier sa sœur.

Voilà donc deux personnes qui souffraient, qui se faisaient de la peine, et tout cela faute de s'entendre ! mais c'est presque toujours ainsi que les choses se passent dans le monde, où tout irait bien mieux et bien plus vite si l'on se disait franchement le fond de sa pensée.

Trois semaines se sont écoulées et l'on n'a fait encore aucune acquisition. Il y avait près de Versailles un petit château qui plaisait beaucoup à Rosalvina, mais on en voulait deux cent vingt mille francs, et madame Corbillon avait dit :

— Nous n'avons pas encore gagné assez de gros lots ! C'est bien désagréable !

Dans les environs de Corbeil, on avait trouvé une très-jolie propriété, bien plantée, très-avantageuse, bâtie solidement et ne coûtant que cinquante-cinq mille francs.

— Il faut acheter cela, avait dit Joseph. Mais on s'était informé du nom de ce petit domaine, et les paysans avait répondu :

— C'est la terre de la Pie... v'là le nom qu'on lui donne.

Là-dessus les deux dames étaient bien vite retournées prendre le chemin de fer en s'écriant :

— Il n'y faut plus penser !

— Vois-tu, ma mère, on nous appellerait les dames de la Pie !

— Ah ! fi ! quelle horreur ! je crois que j'aime encore mieux être appelée Corbillon ! C'est dommage, c'était gentil ; mais la pie... un oiseau de portier !... Il n'y a pas moyen de prendre ce titre-là.

Mais, un matin, en parcourant les journaux, on trouve cette nouvelle annonce :

« A vendre sur une seule enchère la *terre des Grives,* située à sept lieues de Paris, tout près de Lagny et à cinq minutes du chemin de fer ; mise à prix, soixante-dix mille francs. Ce charmant domaine se compose d'un beau bâtiment, bâti à l'italienne, entre cour et jardin. Il y a huit appartements de maître, salle de bil-

lard, remise, écurie, pavillon séparé pour loger un concierge et un régisseur, sans compter les écuries et les communs. Beau jardin en plein rapport. Parc et clos planté en vignes, le tout formant sept arpents. Le pays est charmant, très-habité, et la Marne passe à deux cents pas de la propriété. On peut entrer en jouissance tout de suite, en achetant la propriété toute meublée. On s'arrangerait pour cela à l'amiable. »

— Tiens ! tiens ! dit madame Corbillon, après avoir lu cette annonce ; que penses-tu de ceci, Rosalvina ? cela me séduit beaucoup, moi !

La belle Rosalvina lit tout l'article, puis le commente :

— La terre des Grives... Le nom n'est pas désagréable... La grive est un oiseau très-estimé des chasseurs, et la chasse est un délassement ou plutôt un exercice extrêmement distingué. On nous appellerait les dames des Grives, cela ne sonne pas mal à l'oreille.

— C'est-à-dire que cela sonne très-bien... et huit appartements de maître... remise... écurie... Nous achèterons un char-à-bancs... Sept arpents de terrain !... c'est immense !...

— Et le pays est très-habité ! Voilà, ma mère, ce qui me plaît beaucoup.

— A sept lieues de Paris, ce n'est pas loin, on fait cela en moins d'une heure... et le prix n'est pas trop élevé.

— Maman, il n'est encore que dix heures, nous pouvons aller voir cette terre dès aujourd'hui...

— Certainement... Je vais m'habiller... Je voudrais cependant que Joseph vînt avec nous... car je ne sais pas quel chemin de fer il faut prendre pour aller là...

— Maman, dit Laurette, mon oncle a justement dit hier au soir qu'il viendrait ce matin pour te parler au sujet d'un placement de fonds.

— Il est ennuyeux avec ses placements... mais nous emmènerons mon frère avec nous. Laurette, habille-toi ; je veux que tu viennes aussi.

— Pourquoi cela... puisque ?...

— Je veux que tu viennes. Le temps est superbe, ce sera une promenade charmante... et j'ai bien dans l'idée que nous avons enfin trouvé ce qu'il nous faut.

L'oncle Joseph arrive. On lui annonce qu'on va l'emmener voir une nouvelle propriété tout près de Lagny.

— Alors, dit Laridon, il faut prendre le chemin de fer de Mulhouse qui passe à *Chelles*, puis à Lagny... C'est boulevard de Strasbourg qu'il faut aller... Mais y a-t-il un convoi, ce matin ? voilà ce que j'ignore.

— Nous saurons cela quand nous y serons. Laurette, dis qu'on aille nous chercher une voiture à quatre places...

— Mais, ma sœur, j'avais recommandé mon dîner à Madeleine... elle va m'attendre... Serai-je de retour ?

— Eh ! mon Dieu, mon frère, si vous n'êtes pas revenu à temps, votre bonne ne mourra pas de faim pour cela, soyez tranquille. Moi, je vous mènerai dîner aux

Frères-Provençaux... C'est votre traiteur favori, je le sais.

— Ma sœur, vous avez des arguments auxquels on ne peut pas résister.

La voiture est venue. On part ; on arrive à la gare du chemin de fer. Le train qui passait tout près de Lagny partait à midi et quart, on n'avait que vingt-cinq minutes à attendre. M Laridon profite de ce temps d'arrêt pour demander quelle est cette propriété dont on a tant envie.

— Mon oncle, dit Rosalvina, c'est la terre des Grives... une maison ravissante...

— On nous appellera : les dames des Grives, mon frère.

— Ah ! vous voulez nous en faire voir des grises !

— Pas de mauvaises plaisanteries, mon frère ; d'abord, on ne vous dit pas des grises, mais grives !... Comprenez-vous ?

— Ah ! des grives ! un petit oiseau qui est très-bon rôti... très-gras... On le trouve dans les vignes.

— Justement, il y a des vignes... Sept arpents de terrain !... c'est joli.

— Ce n'est pas immense ; et le prix ?

— Soixante-dix mille francs.

— Hum ! c'est cher...

— Comment, cher ! il y a huit chambres de maître et des communs.

— Enfin, il faudra voir. Le pays est assez agréable.

C'est au-dessus de Chelles, où je suis allé plusieurs fois.

— La Marne passe à deux cents pas de la propriété.

— Ceci est une considération, on peut pêcher.

L'heure du départ a sonné. On monte en wagon. Tout le long du chemin de fer, on fait des projets; on se voit déjà établi dans la terre des Grives. Laurette seule ne prend pas part à ce qu'on dit. Mais, comme les autres sont très-bavards, on ne remarque pas qu'elle ne dit rien. Pour les gens qui parlent peu, c'est un grand avantage de se trouver avec des bavards : on leur laisse tout à faire.

On arrive à la station de Lagny, qui est à cinq minutes de cette ville. On se trouve donc en pleine campagne en descendant de wagon.

— Comment nous diriger maintenant, dit Laridon, est-ce en avant, est-ce en arrière? Avez-vous d'autres renseignements?

— Non, mon frère!

— Attendez! dit Laurette, voilà là-bas une maisonnette assez gentille, je vais aller aux informations.

— Elle a raison, dit madame Corbillon, un domaine aussi *conséquent*...

— Important, ma mère, il ne faut pas dire conséquent!

— Oui, je le sais, c'est ma langue qui a tourné; je veux dire qu'un domaine de cette prépondérance doit être connu dans les environs.

Laurette revient en disant :

— Je vais vous conduire; on m'a bien renseignée. Suivons cette route à droite, puis la première à gauche, et nous verrons devant nous la propriété qui est à vendre... Il n'y a que pour six ou sept minutes de chemin...

— A la campagne, ça veut dire un quart d'heure, dit Laridon; c'est égal, en route!

La société se met en marche. On admire le pays; la campagne est belle, enrichie de fabriques et de maisons bourgeoises. Lorsqu'on passe devant une jolie villa, Rosalvina s'écrie :

— Ceci doit être fort bien habité; regardez donc, ma mère, la belle grille dorée dans le haut...

— Oui, c'est bien bon genre, et des géraniums sur tous les pilastres qui soutiennent la grille.

— On ne voit que cela partout, dit Laridon.

— Partout, partout... Où donc en avez-vous vu à Paris, mon frère?

— Ma sœur, Paris n'est pas à la campagne. Tenez, j'aimerais mieux cette maison là-bas à gauche... c'est bâti plus solidement!

— Ah! mon oncle, vous ne vous y connaissez pas... Cette maison n'a pas de style... c'est lourd... c'est carré... pas la moindre sculpture... Ah! tenez, là-bas... voilà quelque chose de charmant... cette maison flanquée de deux tourelles. Laurette, est-ce la nôtre?

— Mais non, nous ne sommes pas encore arrivés.

— C'est dommage, dit madame Corbillon, ces deux

tourelles me plairaient bien. Nous nous serions appelées : les dames des Tourelles !

— Et on aurait pu chanter : « Madame monte à sa tour ! » comme dans la complainte de Malbrough !

— Mon frère, vous aimez bien à plaisanter.

— Il me semble, Primerose, que cela n'est pas défendu.

— Ce qu'il y a de certain, dit Rosalvina, c'est que ce pays est très-bien habité, et que celui qui demeure dans cette villa, flanquée de deux tourelles, ne peut être qu'un personnage extrêmement distingué !

— Nous ferons sa connaissance, ma fille, nous recevrons tout le beau voisinage... Nous donnerons des dîners, des thés ; car il faut bien se faire honneur de sa fortune.

— Si vous donnez à manger, vous aurez toujours de la compagnie, murmure Laridon.

— Mais, par exemple, je n'inviterai pas nos connaissances de Paris à venir nous voir... les Dupont, les Chaumillet... Tous ces gens-là ne manqueraient pas de m'appeler encore : Madame Corbillon... et je ne veux pas de cela.

— Vous avez raison, maman, d'autant plus qu'ils le feraient exprès... Ils ont crevé de dépit quand ils ont su que tu avais gagné le gros lot. Il faut faire table rase de tout ce monde-là !

— J'espère bien que tu ne comprends pas là-dedans M. Bléry, dit Laurette ; il vous donnera tous les noms

que vous voudrez, et c'est du moins quelqu'un d'aimable et de gai.

— Ah ! je voudrais bien voir que vous n'invitassiez pas Bléry ! dit M. Laridon. Comme dit Laurette, c'est la seule personne aimable de votre société. D'ailleurs, je l'aime beaucoup, moi, ce jeune homme, et lui faire une impolitesse, ce serait me fâcher.

En ce moment, Laurette aurait volontiers sauté au cou de son oncle; il faut qu'elle se contente d'aller lui prendre le bras.

— Oui, dit madame Corbillon, nous pouvons inviter M. Bléry, il se met très-bien; et puis aussi le petit Roquinot, n'est-ce pas, Rosalvina ?

— Roquinot ? Oui, c'est un petit garçon inoffensif; mais il comprend mes auteurs !

— Il ne dit presque rien, murmure Laridon.

— Je crois qu'il n'en pense pas plus ! dit Laurette.

— Ma sœur, ce jeune homme n'a que vingt ans... il ne développe pas encore ses pensées.

— C'est dommage qu'il soit si laid, dit madame Corbillon.

— C'est vrai ! répond Laurette, il a été bien mal vacciné !...

Enfin, après avoir tourné à gauche, on aperçoit une belle route et, derrière, une élégante maison bâtie à l'italienne.

— Voilà qui doit être la propriété que vous désirez acheter, dit Laurette. Ces arbres nous la cachent encore un peu... mais nous y serons bientôt.

— Oh! mes enfants, cela me semble superbe!... Qu'en dis-tu, Rosalvina?

— Oui, ma mère, l'aspect est très-confortable... pressons un peu le pas... Deux étages et un rez-de-chaussée... six fenêtres de face... c'est important!...

— Une belle grille qui ferme l'entrée de la cour... Oh! ma fille, un perron, vois-tu, pour monter au rez-de-chaussée... un double perron en pierre... voilà qui est distingué!

— Ma sœur, vous pourrez vous appeler aussi madame du Perron!

— Joseph! vous êtes insupportable... Et les sculptures à chaque étage... c'est ravissant!... des amours sur toutes les corniches!...

— Pardon, ma sœur, ce sont des têtes de cerfs et de sangliers que vous prenez pour des amours.

— Vous croyez?

— Enfin, mon oncle, cela prouve que le propriétaire de cette maison adorait la chasse, et c'est toujours fort distingué.

— Je le veux bien, ma chère amie.

— Mais nous y voici... un écriteau : Maison à vendre. Oh! c'est bien cela... Il faut sonner à la grille.

— Inutile, ma sœur, elle est ouverte... il n'y a qu'à pousser... et probablement le concierge loge dans ce petit pavillon qui est contre la grille. Entrons.

On entre dans la cour; une espèce de jardinier-concierge sort du pavillon et dit aux étrangers :

— Quoi que vous voulez?

— Voir cette maison qui est à vendre, comme l'indique l'écriteau... Est-elle habitée en ce moment?

— Oui, oui, madame Palmyre y est.

— Et cela ne dérangera pas cette dame que nous entrions pour visiter la maison ?

— Si vous voulez acheter, faut ben voir... On n'achète pas une maison comme une bouteille de vin... rien que sur son cachet! eh! eh!...

— Vous avez raison, dit Laridon en souriant. Vous êtes le concierge?

— Oh! dame! je suis concierge... jardinier... palefrenier... je fais un peu de tout.

— Alors c'est vous qui allez nous conduire?

— Moi... Ah! c'est que pour le moment je mange ma soupe, qui est bien chaude, et j'aime pas la soupe froide; mais je vais appeler Fanchon, ma fille, elle vous conduira.

— Ce jardinier comprend l'existence, dit Laridon à sa sœur, il tient à manger sa soupe chaude. Il a raison!

— Et moi, mon frère, il me semble qu'un domestique peut bien quitter sa soupe un moment pour faire son service!

Mademoiselle Fanchon arrive. C'est une grosse fille, bien fraîche, bien rouge, bien robuste, et qui a l'air de bonne humeur. Son père lui crie du plus loin qu'il l'aperçoit : « C'est pour la maison... montre-la!... » Puis il se hâte de retourner à sa soupe.

Fanchon fait force révérences et dit :

— Ces dames veulent-elles commencer par le bas ou par le haut?

— Il me semble qu'il est plus naturel de commencer par le bas, dit madame Corbillon. Conduisez-nous, la fille.

On monte le perron, dont les deux escaliers tournants sont ornés de vases renfermant des fleurs exotiques que madame Corbillon admire et auxquelles elle se pique le nez en voulant les sentir. On entre dans un beau vestibule tout en mosaïque, puis on trouve au rez-de-chaussée, d'un côté, un superbe salon, puis une bibliothèque où il ne manque que des livres, mais les rayons sont tout disposés et les attendent; de l'autre côté, une belle salle à manger qui fait l'admiration de M. Laridon, puis une salle de billard, puis un cabinet de travail.

— Ce rez-de-chaussée est parfaitement distribué, dit madame Corbillon, rien n'y manque.

— Permettez, ma sœur, je trouve, moi, qu'il y manque quelque chose de fort important...

— Quoi donc, mon frère?

— Eh! parbleu, la cuisine! Je n'ai pas aperçu de cuisine!...

— Oh! monsieur, il y en a une fameuse! dit Fanchon. En sortant par l'autre côté du vestibule, vous descendez *queuques* marches, et vous trouvez un *sous-le-sol*, comme disent les cuisiniers; la cuisine est là... et vous avez des fourneaux de quoi faire à dîner à un régiment.

— Oh ! très-bien, alors... Nous irons visiter cela...

— Plus tard, mon oncle, plus tard, dit Rosalvina; on croirait que vous n'existez que pour manger !

— Ma foi ! ma chère amie, j'ai bien dans l'idée que c'est indispensable pour exister.

— Voyons le premier étage, mademoiselle; mais on nous a dit que la maîtresse de céans était ici... et si cela la dérange, nous ne pénétrerons pas dans son sanctuaire.

— Oh ! vous pouvez pénétrer partout, mademoiselle; à présent que M. Berloque ne vient plus, madame est toujours visible. Ah ! quand M. Berloque venait, c'était différent ! Dès qu'il venait chez madame, madame nous disait : « Je ne suis visible pour personne, et vous n'entrerez que quand je sonnerai. » Alors...

—C'est bien, mon enfant, c'est bien, en voilà assez... ceci ne nous regarde pas ! dit madame Corbillon, qui craint que la grosse paysanne n'aille trop loin avec M. Berloque, tandis que Rosalvina prend un air pincé et que Laurette s'est retournée pour rire.

On monte au premier, où l'on trouve quatre chambres de maître, avec petite antichambre, cabinet de toilette et boudoirs, tout cela meublé élégamment dans le style Pompadour. Mais on n'aperçoit pas encore madame Palmyre.

— Madame a son appartement au second, dit Fanchon, parce que la vue est plus belle. Il y a encore là-haut quatre chambres à coucher.

— A quoi bon tant de chambres à coucher, dit

Laridon, puisque cette dame ne recevait que M. Berloque?

— Ah! je ne vous ai pas dit que madame ne recevait que lui! Je vous ai dit que, quand il y était, on ne laissait plus entrer personne. Mais, quand il n'y était pas, c'était tout différent; madame ne se gênait pas pour en recevoir d'autres, et puis on faisait des festins, des bombances, on dansait dans le parc, et on gobichonnait... comme dit papa, et puis le soir...

— Assez, mademoiselle Fanchon, assez, vous causez trop de votre maîtresse.

— Dame! je dis ça parce que c'était pas un mystère... tout le monde le sait dans le pays!... Mais quand M. Berloque est arrivé un jour qu'on ne l'attendait pas... il s'est fâché, et...

— Nous ne vous demandons pas tout cela... montons au second.

Au second étage, dans une chambre bien coquette, bien fleurie, on trouve la maîtresse du logis. C'est une dame qui peut avoir une trentaine d'années, qui est fort jolie, quoique déjà un peu fanée, un peu fatiguée, qui porte, avec une nonchalance pleine de grâce, une espèce de robe de chambre en velours, nouée à la taille par une torsade en or, et dont les beaux cheveux blonds, tressés avec soin, forment sur la tête une coiffure ravissante, si bien que Joseph, en apercevant cette dame, ne peut s'empêcher de penser que M. Berloque était un heureux mortel.

Madame Palmyre reçoit fort bien la famille Corbil-

lon, et, apprenant le motif qui amène ces dames, leur dit :

— Voyez, visitez partout, du haut en bas, ne vous gênez pas; Fanchon vous fera voir ensuite le jardin, le parc, enfin tout ce qui tient à cette propriété. Il y a dans le jardin un petit pavillon pour prendre le café, puis un kiosque, un labyrinthe, une vieille ruine.

— Il y a des ruines ! s'écrie Rosalvina, ah ! j'adore cela !

— Oui, des ruines que j'ai fait faire, car j'ai dépensé un argent fou dans cette propriété ; je n'exagère pas en disant que, pour l'embellir, j'ai bien dépensé soixante mille francs ! le double de ce qu'elle m'avait coûté.

— Et vous voulez la vendre !

— Oui, je ne m'y plais plus... et, moi, dès qu'une chose m'ennuie, je m'en défais. J'y perdrai beaucoup, tant pis ! J'ai envie d'aller en Italie... J'achèterai une villa au pied du Vésuve.

— Ah ! madame ! quelle idée poétique ! au pied du Vésuve.

— Et les éruptions ? dit Laridon.

— Eh ! monsieur, ailleurs, on a des inondations ! Moi, j'aime mieux le feu que l'eau.

— Et vous voulez vendre ce domaine ?

— Soixante-dix mille francs, c'est à peu près la moitié de ce qu'il me coûte... Si vous vous accommodiez du mobilier, qui est encore assez frais, vous pouvez voir...

— Oui, il est très-convenable,

— Il est Louis XV.

— Ah ! je croyais qu'il était Pompadour.

Rosalvina s'écrie :

— Mais, maman , c'est la même chose ; madame de Pompadour était sous Louis XV.

— Tu crois qu'elle était dessous ? C'est possible... Enfin, madame, combien désirez-vous du mobilier ?

— Mon Dieu, une bagatelle... Il y a un billard ; il y a, je crois, encore du vin dans la cave... mais je ne le compte pas... Nous mettrons dix mille francs de plus pour tout cela.

Laridon fait la grimace. Mais madame Corbillon ne trouve pas que ce soit trop cher. On descend pour visiter les jardins, le parc et le clos. Madame Palmyre s'excuse de ne point accompagner ces dames, mais elle a un peu de migraine, elle attendra le retour de la compagnie.

— Je crois bien que nous nous arrangerons, madame, dit la maman en quittant la propriétaire.

— Et pourrions-nous entrer bientôt en jouissance de cette terre, madame ? demande Rosalvina.

— Tout de suite, mademoiselle. Nous allons signer chez le notaire à Lagny, qui peut vous répondre qu'il n'y a aucune hypothèque prise sur cette terre ; puis vous me comptez l'argent et je m'en vais : je ne demande qu'à partir... Si cela vous gêne de me donner le somme entière tout de suite, ne m'en donnez que la moitié, et...

— Je puis payer le tout en signant, madame ; cela ne me gêne en rien, répond madame Corbillon en se rengorgeant.

— Tant mieux, madame, ce sera plus vite terminé.

— Cette dame est très-aimable, dit Rosalvina, en descendant du second étage.

— Je suis de ton avis, ma fille ; et bien coulante en affaires.

— Coulante ! murmure Laridon, c'est toi, ma sœur, qui trouves tout bien. Dix mille francs pour un mobilier d'occasion !... Elle ne donne pas ses coquilles, madame Berloque, je veux dire madame Palmyre... Entre nous, cette maison me paraît être plus brillante que solide.

On visite le jardin, qui est fort grand, et dans lequel il y a surtout beaucoup de fleurs. Laurette trouve le pavillon très-joli, mais Rosalvina préfère le labyrinthe. On entre dans le parc : c'est un joli bois de trois arpents, assez touffu, assez bien dessiné, et dans lequel est une petite tour où l'on monte par un escalier qui a l'air d'être en ruines, ce qui fait pâmer d'aise Rosalvina, qui s'écrie :

— Ah ! que c'est palpitant... cette tour... ces ruines... ces vieux saules dont le feuillage retombe sur les murailles délabrées !... Il me semble que je vais voir *Melmoth*... l'homme errant ! apparaître sur ces créneaux... Ces ruines doivent dater des croisades !...

— Cette dame nous a dit qu'elle les avait fait faire elle-même.

— Ah ! mon oncle, ne me désillusionnez pas ! Maman, voulez-vous monter à cette tour ?

— Non, ma fille, je craindrais que l'escalier ne tombât sur moi. Allons visiter le clos, les vignes.

— Ah ! ma mère, voyez donc là-bas... une pièce d'eau... un petit lac !

— C'est-à-dire un bassin, dit Laridon ; si tu appelles cela un lac !

— Enfin, mon oncle, on peut se promener dessus, il y a un bateau.

— Ça m'est égal, ce n'est pas moi qui irai désormais en bateau... Je me souviens de ma valse à Toulon.

On arrive au clos, qui est planté de vignes, mais fort mal entretenu.

— Il y a beaucoup de raisin, dit Laurette ; c'est dommage qu'il ne soit pas encore mûr.

— Il y a certainement ici de quoi faire du vin, dit madame Corbillon. Eh bien ! Joseph, voyons... que pensez-vous de cette propriété ?... N'est-elle pas charmante ?

— La maison est très-jolie, j'en conviens ; il ne manque pas de logement ! Mais le jardin est plus en agrément qu'en rapport... On vous dit que c'est clos de murs partout ; mais en beaucoup d'endroits les murs sont dégradés et en bien mauvais état. Les vignes sont mal entretenues et traînent à terre ; vous pourrez peut-être y faire six ou huit pièces de vin, mais qui ne sera pas

fameux... Enfin, ma sœur, comme, avec le prix du mobilier et les frais de l'acte d'acquisition, cela vous reviendra bien à quatre-vingt-cinq mille francs, c'est trop cher... infiniment trop cher!... Au lieu de vous rapporter, cela vous coûtera beaucoup d'entretien. Mon avis est donc que ce serait une mauvaise affaire.

Rosalvina fait un mouvement d'épaules que sa mère a compris, et cette dame répond à son frère :

— Joseph, vous ne voyez les choses que du côté de l'argent! nous ne pensons pas de même. Après tout, nous avons gagné un gros lot, deux même, et nous ne comptions guère là-dessus; c'est donc le cas de nous donner ce qui fera notre bonheur. Cette terre me plaît... à vous aussi, mes filles, n'est-il pas vrai?

— Oui, ma mère.

— Oui, maman.

— La pays est fort agréable, on a de beaux entourages... Cette propriété renferme tout ce qu'on peut désirer; on est à Paris en moins d'une heure, elle réunit donc ce que nous voulions trouver.

— Ah! ma mère, vous avez oublié de demander à cette dame pourquoi elle s'appelait : la Terre des Grives?

— C'est juste, je lui demanderai cela tout à l'heure. Enfin, mon frère, c'est une chose décidée, j'achète cette propriété toute meublée.

— Vous en avez parfaitement le droit, ma sœur; seulement ce n'était pas la peine de me demander mon avis.

On examine encore le parc, le jardin, on admire de superbes cerisiers couverts de fruits. Madame Corbillon s'écrie :

— Voyez donc, Joseph : des cerises de tous côtés! Et vous dites que ce n'est pas en rapport.

— Mon oncle n'avait pas bien vu, dit Laurette.

— Ma chère amie, ce serait bien malheureux si dans une propriété qui coûte plus de quatre-vingt mille francs on n'avait pas de fruits pour son dessert!

On retourne à la maison et l'on trouve madame Palmyre, qui attendait la compagnie dans le salon, au rez-de-chaussée.

— Madame, c'est une chose arrangée, convenue, dit la maman Corbillon ; je prends votre maison toute meublée pour quatre-vingt mille francs.

— J'en suis enchantée, madame, et je suis certaine que vous ne vous en repentirez pas. J'irai tantôt chez le notaire de Lagny, c'est lui qui m'a vendu cette terre, il y a quatre ans ; il préparera les actes, et, si vous le voulez bien, après-demain, vers une heure, nous nous trouverons à son étude pour terminer.

— Très-volontiers.

— Ah! pardon, madame, dit Rosalvina, mais voudriez-vous nous dire pourquoi on appelle cette propriété : la Terre des Grives?

— Ma foi! mademoiselle, je n'en sais pas plus que vous... Elle avait ce nom quand je l'ai achetée. Probablement celui qui a fait bâtir cette maison était un grand chasseur, car vous avez pu voir : il a fait mettre des

têtes de cerf partout; je voulais d'abord les faire ôter, puis cela m'a semblé drôle, je les ai gardées.

— C'est fort distingué. Et ce nom, reprend madame Corbillon, on a droit de le porter... de le prendre?

— Assurément, madame, on peut le porter du moment où la terre vous appartient, cela vous donne sur-le-champ un titre de noblesse...

— En vérité! Merci, chère madame... Après-demain, à Lagny, chez le notaire... Ah! lequel?

— Il n'y en a qu'un.

— Alors nous choisirons celui-là... Ah! voilà mes nom et prénoms sur cette carte. Je suis veuve et rentière.

— D'ailleurs, vous payez comptant, madame, et cela suffit.

On quitte madame Palmyre. On retourne au chemin de fer, on revient à Paris, et tout le long du chemin on s'entretient de la délicieuse habitation que l'on vient d'acheter. M. Laridon, qui ne veut pas se mettre mal avec sa sœur, finit par dire, comme elle, que la Terre des Grives est une habitation princière, et que, du moment qu'on en porte le nom, on doit être reçu partout. La grosse dame est enchantée, et l'on fait aux Frères-Provençaux un repas de diplomate.

Le lendemain de cette journée, Bléry vient faire visite aux dames Corbillon. On se hâte de lui apprendre la grande nouvelle, l'achat de la Terre des Grives...

— Dont dorénavant nous porterons le nom, dit Rosalvina.

— Oui, ajoute madame Corbillon, le nôtre prêtait trop à la plaisanterie... et quand on a des demoiselles... s'entendre souvent dire : Qu'y met-on ?... vous comprenez... c'était mauvais genre...

— Vous avez parfaitement le droit, madame, de porter le nom de votre nouvelle propriété, dit Bléry en s'inclinant; et pour mon compte, moi, je suis heureux d'être le premier à saluer mesdames des Grives !...

Madame Corbillon est enchantée; elle embrasserait volontiers le jeune homme, et Rosalvina daigne lui adresser un gracieux sourire. Quant à Laurette, elle se hâte de dire :

— Vous viendrez nous voir à notre maison de campagne, n'est-ce pas, monsieur? D'abord c'est tout près, à côté de Lagny, on n'est pas une heure en route...

— Oui, certainement, reprend la maman, il faudra venir nous voir très-souvent... D'abord, je veux recevoir tout le beau monde des environs, et il paraît que le pays est très-bien habité... Je donnerai des fêtes, des dîners, des bals même... ensuite j'ai beaucoup de chambres d'amis, je garderai les personnes qui ne seront pas pressées de retourner à Paris. Du reste, excepté vous et le petit Roquinot... je ne compte pas recevoir beaucoup de Parisiens...

— Madame, je vous remercie de cette exception que vous faites en ma faveur... J'aurai l'avantage d'en profiter. Allez-vous bientôt vous établir à votre terre?

— Nous signons demain le contrat; la propriétaire quitte sur-le-champ... nous irons tout de suite la rem-

placer. Le mois de juillet commence, nous jouirons de la belle saison... Oh ! je voudrais déjà être sur ma terre !...

— Il faut dire sur mes terres, maman.

— C'est juste, puisque j'ai sept arpents.

— Et vous viendrez bientôt nous voir, n'est-ce pas, monsieur ? reprend Laurette.

— Oui, mademoiselle, oui, bientôt. Mais vous êtes bien occupées de vos apprêts de départ, je vous laisse à vos préparatifs.

— Au revoir, donc ! nous vous attendons aux Grives.

Bléry s'éloigne en se disant :

— Travaillons, tâchons maintenant de gagner de l'argent ; disons adieu à notre ancienne existence de bambocheur et de paresseux. Quand j'en aurai à peu près autant qu'elle, alors je pourrai demander la main de Laurette.

XII

LES VOISINS DE CAMPAGNE

La famille Corbillon n'existe plus, ou du moins elle ne veut plus être reconnue pour telle. Depuis trois jours, elle est établie dans sa nouvelle propriété. Le concierge est averti qu'il a l'honneur d'avoir pour maîtresse madame des Grives, que par conséquent ses filles sont mesdemoiselles des Grives, et le paysan, en apprenant cela, s'est écrié :

— Tiens ! c'est drôle, madame s'appelle comme sa terre !

On aurait bien voulu que l'oncle Laridon prît aussi un autre nom ; déjà Rosalvina lui avait proposé de s'appeler *Rinaldini* ou *Cléofas*, en lui jurant que ces noms-là étaient très-doux à l'oreille ; mais Joseph n'y a

pas consenti : il veut rester Laridon comme devant. Ces dames se promettent de ne l'appeler que Joseph.

On n'a emmené de Paris que la femme de chambre et la cuisinière qui servaient déjà ces dames, et l'on a gardé aux Grives le père Fouilloux, celui qui tient à manger sa soupe chaude, et sa fille, la robuste Fanchon, qui est pour faire les gros ouvrages. Quant à Fouilloux, il est concierge et jardinier. Il sera palefrenier quand on aura un cheval.

Pendant les trois premiers jours qui ont suivi leur installation, la maman et ses filles n'ont pas eu le temps de s'ennuyer. Il y avait tant de choses à voir dans le nouveau séjour que l'on habitait ! puis il avait fallu choisir chacune sa chambre et s'y établir. La maman, qui n'aime pas à monter, s'est logée au premier; Laurette, près d'elle; mais Rosalvina a pris l'appartement qu'occupait madame Palmyre, et qui embaume encore des parfums qu'on y a employés avec profusion. L'oncle a aussi sa chambre au second étage, où il séjournera tant que cela lui fera plaisir.

Madame Primerose passe son temps à visiter ses chambres, à examiner ses meubles, à changer les uns de place, à faire nettoyer, frotter les autres, car madame Palmyre ne prenait sans doute pas la peine de s'occuper de cela. Laurette aide sa mère à tout mettre en ordre. Mademoiselle Rosalvina va se promener dans le parc, lire un roman ou rêver dans la tour en ruines; c'est là le but ordinaire de sa promenade. Enfin l'oncle a été inspecter la cave, où il trouve encore quelques

bouteilles de champagne et de vins fins, mais qui manque de vin ordinaire. Ce qui fait dire à Laridon :

— C'est bien cela... on avait le superflu et l'on manquait du nécessaire ! cela ne m'étonne pas de madame Berloque.

Et il s'empresse d'aller dire à sa sœur :

— Ma chère amie, vous manquez ici d'une chose de première nécessité... du vin ordinaire...

— Eh bien ! mon frère, chargez-vous de m'en faire venir... Les caves sont-elles grandes ici ?

— Superbes ! presque aussi vastes que la maison, seulement elles ne sont pas meublées.

— Il faut les meubler, Joseph ; je veux du bourgogne, du bordeaux, du vin d'entremets, de dessert... du champagne ; enfin, je veux une cave digne de ma maison.

— Fichtre ! ma sœur, comme vous y allez ! Mais vous avez raison, point de beaux repas sans bons vins... Je vais m'occuper de cela.

Cependant, quand vient le soir, on est las de ranger et l'on ne peut plus se promener. Ces dames n'ont encore reçu que la visite du petit Roquinot. Ce jeune enthousiaste du romantisme, et qui semble en admiration lorsqu'il entend parler Rosalvina, a eu la maladresse de dire, en arrivant à la belle villa :

— Bonjour, mesdames *les* Grives !

Laurette est partie d'un éclat de rire, Rosalvina a fait un mouvement d'impatience et la ci-devant madame Corbillon n'a pu s'empêcher de s'écrier :

— Mon Dieu! Roquinot, que vous êtes bête! Nous ne sommes pas des grives... Vous avez l'air de nous prendre pour ces petites volailles!... Nous sommes les dames des Grives.

Le petit Roquinot s'est excusé, en jurant qu'il n'a jamais pris ces dames pour des volailles; mais l'effet désagréable était produit, et l'on a traité Roquinot très-froidement.

Enfin, le quatrième jour de leur prise de possession, la dame dit à ses filles :

— Personne ne vient nous voir! C'est bien singulier... cette propriété est ravissante, mais quand on possède quelque chose de ravissant, on est bien aise de le montrer... et de s'en faire honneur. Il y a dans les environs de charmantes villas qui doivent être habitées par du beau monde, mais si on ne vient pas nous voir...

— Mais, maman, tu ne connais donc pas les règles de l'étiquette? dit Rosalvina.

— Lesquelles, ma fille? Il peut y en avoir que j'aie oubliées.

— Quand on arrive dans un pays et que l'on désire se lier avec ses voisins, on doit aller les voir; on doit commencer au lieu de les attendre.

— Que ne me disais-tu cela plus tôt, ma fille? Alors nous commencerons demain nos visites : nous irons d'abord dans cette propriété aux Tourelles, qui doit être habitée par des personnes très-huppées.

— Il ne faut pas dire huppées, maman, c'est un mot

commun et qu'on n'emploie que dans le petit monde; il faut dire des personnes splendides.

— Ah! très-bien... splendide! En effet, ce mot-là est bien plus éloquent... Qu'est-ce que cela signifie, splendide?

— Mon Dieu! mais cela signifie tout!... Splendide, c'est ce qui est beau, riche, noble, élégant... enfin, ce qui est splendide.

Le bruit de la sonnette de la grille interrompt cette conversation.

— Voilà du monde, dit Rosalvina.

— C'est peut-être M. Bléry, dit Laurette en courant à une croisée. Non, ce n'est pas lui... c'est un monsieur que je ne connais pas.

— Quelle espèce d'homme, ma fille?

— Mais c'est un monsieur fort bien mis, très à la mode... une tournure d'homme du monde.

— C'est quelque voisin qui a eu la politesse de venir le premier... c'est fort gentil de sa part.

— Il parle à Fanchon pour se faire annoncer, sans doute.

— Descendons au salon, mes filles, ce sera plus convenable que de recevoir ce monsieur dans ma chambre à coucher.

On descend au rez de-chaussée, et la grosse Fanchon vient dire :

— C'est M. la Saucière qui vient pour voir ses nouvelles voisines, qu'il a dit...

— La Saucière! quel singulier nom!

— Maman, il est probable que cette fille se trompe... elle estropie le nom de ce monsieur!

— Oh! que non, mam'selle; je n'estropie personne! d'ailleurs, je connais bien ce monsieur... on ne voit que lui aller et venir de chez l'un chez l'autre!... Tout le monde par ici connaît M. de la Saucière!

— Ah! il y a un *de!* c'est bien différent... le *de* corrige tout!... Que ne le disiez vous tout de suite, Fanchon! Allez annoncer à ce monsieur que nous sommes prêtes à le recevoir.

Ces dames donnent un coup d'œil à leur toilette. Mais Laurette n'a pas le moindre désir de faire la conquête du voisin, ni Rosalvina, car elle a vu par la fenêtre que ce n'est pas un jeune homme.

M. de la Saucière entre dans le salon, en faisant des saluts moitié Louis XV et moitié Chicard. Il se présente avec une aisance qui bannit sur-le champ la cérémonie. C'est un homme de cinquante ans qui a encore la tournure d'un jeune homme; il n'est pas beau, mais sa figure est spirutuelle, gaie et assez souvent moqueuse. Il y a dans ses petits yeux quelque chose du renard et de la souris. Son nez un peu long et très-fin par le bout semble avoir le privilége de flairer d'avance ce qu'on va lui dire; il n'a plus que fort peu de cheveux, mais, en revanche, il a de très-gros favoris.

— Mesdames, voulez vous permettre à un de vos voisins de campagne de venir vous présenter ses hommages et vous témoigner le plaisir qu'il éprouve d'avoir d'aussi charmantes voisines?

A ce compliment, débité très-gracieusement par ce monsieur, les dames répondent d'abord par des révérences, puis la maman prend la parole :

— Monsieur... c'est nous qui sommes flattées... car enfin, vous avez bien voulu venir le premier, et c'était à nous de commencer...

— Oh! madame, que dites-vous là!... Mais vous ignorez que je suis garçon... et un garçon doit toujours prévenir les dames. Permettez-moi d'abord de me faire connaître : Hector de la Saucière, ci-devant quart d'agent de change, retiré des affaires de bonne heure, avec vingt mille francs de rente, mais trouvant cela suffisant pour un célibataire qui veut l'être toujours. J'ai la plus profonde antipathie pour le mariage, et je le dis franchement, parce que je ne veux tromper personne. Du reste, ayant mes entrées dans le meilleur monde et à tous les grands théâtres de Paris, fort lié avec les plus grands personnages et par mes connaissances étant à même de rendre de grands services à mes amis, aimant les beaux-arts, un peu poëte, un peu peintre, un peu musicien... jouant à tous les jeux, polkant encore assez bien, sachant mieux que personne conduire un cotillon et ordonner une fête ; voilà, mesdames, quel est celui qui sera fort heureux si vous lui permettez de cultiver votre connaissance.

Ces dames s'inclinent, et la maman répond, en prenant un air digne :

— Monsieur, votre connaissance nous sera très-agréable... vous avez raison de dire tout de suite que vous ne voulez pas vous marier, parce qu'on sait à quoi s'en tenir... ça vaut mieux.

Rosalvina tousse très-fort pour tâcher de faire comprendre à sa mère qu'elle dit des bêtises. Mais celle-ci continue :

— D'autant plus que j'ai deux filles encore demoiselles, les voilà... voici l'aînée, Rosalvina des Grives, et sa sœur cadette, Laurette des Grives... moi, je suis madame veuve des Grives.

M. de la Saucière laisse échapper un sourire passablement ironique, tout en répondant :

— Charmante famille que la famille des Grives !...

— J'ai aussi mon frère Joseph, qui vient souvent nous voir... J'ai quitté... les affaires... avec une fortune splendide!... J'ai gagné un lot...

Ici, Rosalvina tousse si fort que madame Corbillon ne s'entend plus parler et dit à sa fille :

— Tu as donc un chat dans la gorge?

— Non, maman, mais vraiment tu dis à monsieur des choses qui ne sauraient l'intéresser ; il me semble que nous ferions bien mieux de lui demander quelques détails sur le pays, sur les personnes qui demeurent dans le voisinage... Est-ce à vous, monsieur, cette belle

maison flanquée de deux tourelles qui est là-bas... à gauche ?

— Non, mademoiselle, non ; ma villa à moi n'est flanquée que de deux chiens de faïence, fort bien faits, du reste, car ils font aboyer tous les chiens qui passent !...

— Et connaissez-vous les personnes qui demeurent dans cette propriété, aux Tourelles?... Il y a une grille magnifique et toute dorée... C'est probablement la campagne de quelque grand personnage?

La Saucière sourit avec malice en disant :

— Oui, oui, je connais ceux qui habitent là... D'abord, je connais tout le monde, moi; je vais partout, j'aime la société... je dîne chez l'un, chez l'autre .. je traite chez moi... Il faut s'amuser, et à la campagne on mange souvent et beaucoup ! La propriété des Tourelles appartient à la famille Patoche...

— Patoche ! murmure Rosalvina, ce sont des étrangers ?

— Non, c'est un ancien charcutier de Paris, qui a fait fortune avec ses pieds de cochon truffés... Il paraît qu'il les faisait exquis !

La maman regarde sa fille aînée d'un air stupéfait en s'écriant :

— Un ancien charcutier ! est-ce possible?... Alors, vous ne voyez pas ces gens-là ?

— Pardonnez-moi, madame... Et pourquoi donc ne les

verrais-je pas? M. Patoche a soixante mille francs de rente, il donne des fêtes, de très-beaux dîners!... Que m'importe à moi qu'il ait vendu des jambonneaux!... L'argent n'a pas d'odeur! D'ailleurs, sa fille est fort aimable et chante l'italien à ravir, son gendre est très-fort au billard; et puis à la campagne il ne faut pas être si difficile! le principal est de passer le temps agréablement.

— Mais, enfin, pourquoi cet ancien charcutier a-t-il fait faire ces deux tourelles, qui donnent à sa propriété un air de seigneur châtelain?

— Ma foi! je ne vous dirais pas... à moins que ce ne soit pour se rappeler les saucissons qu'il confectionnait jadis; car, de loin, je trouve que les tourelles y ressemblent un peu!

— Ah! monsieur de la Saucière, que vous êtes mordant!

— Il y a encore une jolie villa imitant un chalet, dit Laurette; qui habite là?

— Le chalet? C'est la famille Doublemont; un avocat... une femme assez gentille, deux petits garçons... mais des gens peu aimables... ils reçoivent rarement, ne donnent jamais à dîner. Parlez-moi des Moufinot, à la porte de Lagny... voilà de bons vivants! Madame Moufinot est bossue, mais ses confitures sont très-bien faites, et Moufinot se connaît en vins. Vous avez encore monsieur et madame Platiné... négociants en soieries... Je crois qu'ils ont fait faillite deux fois, mais c'était pour faire

connaître leur maison; maintenant ils sont très-bien posés... Tout à côté de moi, il y a la villa de madame Mirabelle... une vieille coquette qui a encore des prétentions. Elle est méchante en diable et dit du mal de tout le monde; mais il faut bien médire un peu... c'est le fond de toutes les conversations. Ensuite, à Lagny, vous avez le notaire, le maire, le médecin... Je ne vous conseille pas d'être malade, par exemple!... Ah! le gaillard, comme il vous expédie son monde!... Ma foi! mesdames, voilà à peu près de quoi se compose votre voisinage; mais ajoutez-y les allants et venants, les Parisiens qui viennent passer ici un jour ou deux, et vous aurez encore une assez nombreuse compagnie.

Laurette se dit que M. de la Saucière ne traite pas fort bien ses voisins. Mais sa mère et sa sœur trouvent ce monsieur fort aimable, d'autant plus qu'il met tout de suite son monde à son aise. Madame Corbillon lui offre de lui faire voir sa propriété, mais la Saucière s'écrie :

— Oh! je connais votre maison... votre jardin... votre parc... Je connais tout cela mieux que vous peut-être. Je venais souvent ici voir la belle Palmyre... Je venais quand Berloque n'y était pas. Ce pauvre Berloque!... ah! ah! ah! elle lui en a fait voir de cruelles!

Madame Corbillon fronce le sourcil; le voisin s'arrête et reprend :

— Après cela, on dit tant de choses... surtout à la campagne! Il y a des gens qui trouvent qu'on est mé-

chant à Paris; mais que diraient-ils donc s'ils habitaient les environs! Mesdames, je vous quitte; pour une première visite... je ne veux pas être indiscret...

— Nous vous reverrons bientôt, monsieur?

— Certainement; demain, si vous le permettez, je viendrai passer la journée avec vous.

— Vous nous ferez grand plaisir.

— Ah! pardon... j'ai encore quelque chose à vous demander : Dans ce moment j'ai chez moi, à ma villa, un commensal, un de mes amis, jeune homme fort bien, très-distingué, vivant de ses rentes; il est d'une santé délicate, et comme il a pensé que l'air de la campagne lui ferait du bien, je lui ai dit : « Eh bien! venez chez moi passer quelque temps, j'ai de quoi vous loger, vous serez comme chez vous. » Il a accepté. Depuis huit jours il est chez moi. Mais, vous comprenez, quand je viendrai chez vous... il s'ennuiera tout seul, et si vous permettiez que je vous l'amène...

— Comment donc! mais avec grand plaisir. Amenez-nous votre ami... il sera le bienvenu.

— Oh! vous en serez satisfaite... il a un ton parfait... un peu d'originalité dans les idées... quelquefois même dans la conduite. Il est très-aimable; puis, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, il devient silencieux... rêveur... Dans le monde, quelques dames l'ont surnommé le mystérieux!...

— Le mystérieux! s'écrie Rosalvina. Oh! mais, c'est très-intéressant, cela... Je suis bien curieuse de voir ce jeune homme.

— Eh bien ! mesdames, puisque vous le permettez, dès demain j'aurai l'honneur de vous présenter mon ami Endymion Dapreval...

— Comment avez-vous dit, monsieur ?

— Endymion Dapreval ; oh ! c'est un jeune homme trés bien né. Bonjour, mesdames, à demain, je suis bien votre serviteur... Ah ! si vous vous dérangez, je ne reviens plus.

M. de la Saucière s'éloigne en sautillant. Les deux sœurs se regardent ; Rosalvina est dans tous ses états ; elle s'écrie :

— Endymion !... c'est lui... Avez-vous entendu, ma mère ? Ce jeune homme mystérieux, c'est Endymion Dapreval !

— Eh bien ! ma fille, après ? Qu'est-ce que ce nom a d'extraordinaire ?

— Mais, maman, dit Laurette, vous ne vous souvenez donc pas de l'aventure arrivée à mon oncle, au théâtre de la Porte-Saint-Martin ? Celui avec qui il devait se battre en duel, le monsieur Endymion Dapreval, nous avons vu sa carte.

— Ah ! tu as raison, ma fille ; c'est vrai, je m'en souviens, à présent. Ah ! mon Dieu !... comment faire ? Si Joseph est ici quand ce jeune homme viendra, il va croire que c'est lui qu'il poursuit !... et puisque ce monsieur est original... il voudra peut-être encore tuer mon frère. Vous concevez, mes enfants, qu'alors il vaudrait mieux ne pas le recevoir.

— Ne craignez donc rien, maman, dit Rosalvina ;

comment pouvez-vous croire que ce monsieur Endymion... Ah! le joli nom!... comment voulez-vous croire qu'il pense encore à une aventure arrivée il y a près de trois mois? Cela n'est pas supposable...

— Je gage, dit Laurette, qu'il ne reconnaîtra même pas mon oncle!

— Mais quand on le nommera, mesdemoiselles, car il sait son nom aussi, puisqu'il lui a envoyé ses témoins... et, Laridon!... ça se retient.

— Lors même que ce jeune homme reconnaîtrait mon oncle, il ne voudra pas jeter le deuil dans notre famille; ce serait peu poli, dit Laurette.

— Moi, maman, je me charge d'arranger l'affaire...

—Allons, soit! mais nous devons peut-être prévenir Joseph quand il viendra?

— Gardez-vous-en bien... mon oncle est si poltron! il se sauverait tout de suite. Nous ne le reverrions jamais.

— Eh bien! nous ne lui dirons rien... D'ailleurs, mon frère est venu nous voir hier, il n'est pas probable qu'il revienne avant dimanche; nous aurons vu ce monsieur demain soir, et nous l'aurons tâté... je veux dire nous saurons s'il en veut encore à Joseph. C'est égal, je suis curieuse de voir ce jeune homme.

— Moi, se dit Laurette, j'aimerais bien mieux voir arriver M. Bléry... il ne pense donc plus à moi!... Ah! je m'étais trop flattée.

Et Rosalvina va rêver dans les ruines du parc en murmurant:

— Endymion !... Endymion ! Ah ! pourquoi mon cœur bat-il plus fort en prononçant ce nom ?... N'est-ce pas un avertissement de la Providence !... N'est-ce pas une sympathie secrète qui m'avertit que je vais voir l'homme que je rêvais !

XIII

LE JEUNE HOMME MYSTÉRIEUX

Le lendemain, Rosalvina est d'une pâleur mate. Sa mère lui demande si elle est indisposée ; mais la belle demoiselle, qui est enchantée d'être pâle, parce que cela donne un air intéressant, distingué, répond qu'elle a passé une partie de la nuit à lire, puis à rêver à ce hasard singulier qui va amener dans leur propriété le jeune inconnu qui a manqué de se battre avec son oncle.

— Moi, cela ne m'a point empêchée de dormir, dit madame Corbillon, bien que cela m'inquiète un peu.

— Ah! si M. Bléry était ici, dit Laurette, il aurait bien vite arrangé cette affaire... mais il nous oublie, il ne vient pas nous voir!

— En attendant, mes filles, il nous faudra aller faire

visite à tous ces voisins dont M. de la Saucière nous a parlé.

— Oui, ma mère, dit Rosalvina, mais pas aujourd'hui. Ce soir, nous recevons M. de la Saucière et son ami, M. Endymion Dapreval ; il me semble que c'est bien suffisant pour un jour. Le principal, c'est de penser aux toilettes que nous mettrons ce soir.

Ces dames étaient fort occupées du choix de leurs robes, lorsque, sur les deux heures de l'après-midi, Joseph Laridon paraît à la grille tenant sous son bras son sac de nuit.

— Mon oncle ! s'écrie Laurette.

— Mon oncle ! répète Rosalvina.

— Mon frère ! dit madame Corbillon. Ah ! mon Dieu ! lui, aujourd'hui, et ce jeune homme ce soir... ! Comment faire ?

— Il ne restera peut-être pas à dîner.

— Je crois, au contraire, qu'il vient s'établir ici pour quelques jours, il a son sac de nuit...

— Le voilà, dit Rosalvina, dissimulons !

M. Laridon entre en s'essuyant le visage.

— Bonjour, mes enfants... bonjour, ma sœur... Ouf ! qu'il fait chaud !... vous ne m'attendiez pas sitôt ?

— Non, mon frère, non... vous aviez annoncé : à la semaine prochaine...

— Oui, mais il fait si beau temps, que je me suis dit : « Il faut en profiter, on respire mieux à la campagne qu'à Paris, et, par la même raison, on y a plus d'appétit. » Ensuite, les vins que j'ai achetés pour vous,

ma sœur, vont arriver aujourd'hui, et il est bon que je sois là pour les recevoir, les faire ranger... car je m'entends à cela mieux que vous.

— Oh! assurément, Joseph; alors... ce sera long?

— Long... dame! cela prendra du temps... mais qu'importe!...

— C'est que... vous ne repartez donc pas ce soir, mon frère?

— Non, vraiment! J'ai prévenu Madeleine. Vous ne voyez donc pas mon sac de nuit?... Je viens m'établir ici pour plusieurs jours... cela ne vous contrarie pas, j'espère?

— Ah! bien au contraire!...

— Ça nous fait grand plaisir, mon oncle.

—Et avez-vous fait connaissance avec quelque voisin?

— Il en est venu un hier... M. de la Saucière... il est très-aimable, très-gai...

— Il dit du mal de tout le monde, par exemple! ajoute Laurette.

— Ma sœur, il nous a dit que c'était l'usage dans la bonne société.

— Est-ce un jeune homme?

— Non, c'est un homme entre deux âges, qui veut rester garçon.

— Alors, il doit savoir jouer aux dominos... il fera ma partie...

— Mon frère, le domino est un jeu de café, mais cela ne se joue guère dans un salon!

— Ma sœur, à la campagne on joue tout ce qu'on veut.

— Au reste, vous verrez ce monsieur ce soir... il nous a promis de venir... et doit nous amener un jeune homme... qui loge chez lui...

— Et qui veut aussi rester garçon?

— Ah! il ne nous a pas dit cela ; mais il paraît que c'est un jeune homme très-distingué... très-bon genre...

— S'il joue le bézy, il fera ma partie.

— Mon Dieu, Joseph, vous ne pensez qu'à jouer!... Encore si vous saviez le whist, voilà un jeu comme il faut!

— On s'y querelle toujours!

— C'est ce qui en fait le charme!

La grosse Fanchon accourt annoncer qu'il arrive un haquet chargé de vin pour madame des Grives.

— Parbleu! je suis arrivé à temps! dit Laridon; c'est bien, la grosse fille, j'y vais ; préparez des lumières. Je monte un instant à ma chambre, puis je descends m'installer à la cave recevoir les vins en pièces et en bouteilles. Ma sœur, nous goûterons les vins fins au dîner.

— Tout ce que vous voudrez, mon frère.

L'oncle s'est éloigné.

— Le voilà averti qu'il viendra ce soir un jeune homme, dit la maman.

— Oui, mais cela ne nous avance guère...

— Bah! dit Laurette, quand mon oncle aura bu beaucoup de vins fins, il ne se souviendra plus de son duel.

— Je crois que Laurette a raison... nous verserons souvent à Joseph.

— Mais, ma mère, nous ne pouvons cependant pas griser mon oncle! s'écrie Rosalvina. De quoi aurions-nous l'air si chez nous on trouvait un homme ivre!... Ah! quelle horreur!... mieux vaut cent fois que mon oncle se batte!...

— Non! non! verser le sang de mon frère... je n'entends pas cela!

— Encore une fois, dit Laurette, n'ayez aucune crainte, maman. Je me charge, moi, d'arranger cette affaire, et je vous réponds que tout se passera fort bien.

Laridon passe sa journée dans les caves; il n'en remonte qu'au moment du dîner, apportant trois bouteilles de vin de différents crus, qu'il pose sur la table en disant :

— Ma sœur, vous avez maintenant une cave digne d'un millionnaire... Par exemple, cela coûte. J'ai payé pour vous quatre mille deux cents francs.

— C'est bien cher, Joseph!

— Ce n'est jamais trop cher quand le vin est bon. Vous avez pour ordinaire un beaune délicieux, dont beaucoup de gens feraient leur extraordinaire. Vous

vez une pièce de bordeaux-léoville... puis du bordeaux-larose... puis un fût de madère... puis du chambertin.. En voilà un échantillon... goûtez-moi cela.

Madame Corbillon boit un verre de chambertin et s'écrie :

— C'est splendide!...

— Et vous, mesdemoiselles... comment le trouvez-vous?

— Très-bon, dit Laurette.

— Moi, dit Rosalvina, je n'aime pas le vin, excepté le chypre et le lacryma-christi.

— Vous en aurez, belle nièce... En attendant, voici de l'alicante qui les vaut bien. Goûtez cela, ma sœur!

— Ah! parfait... splendide!... Donnez-m'en encore, mon frère.

— Enfin, nous terminerons avec ce champagne, véritable *Moët*: c'est le vin des dames!

— Retournerez-vous à la cave après dîner, mon oncle?

— Y retourner! Non pas, vraiment! J'y ai passé la journée, c'est bien assez. D'ailleurs, tout est rangé... le père Fouilloux m'a aidé; mais je ne vous conseille pas de confier les clefs de votre cave à ce paysan, car, s'il aime la soupe chaude, je crois qu'il aime encore plus le vin frais.

Le dîner menaçant de se prolonger, les deux demoiselles quittent la table pour aller donner des soins à leur toilette. Madame Corbillon, qui voulait que son frère eût une pointe de gaîté, ne s'aperçoit pas que

c'est elle qui, en lui tenant tête, s'est donné un petit coup de soleil. Quant à Laridon, il boit très-bien, sans qu'il y paraisse. Heureusement, les deux jeunes filles reviennent, et Rosalvina s'écrie :

— Quoi, maman, encore à table, quand nous attendons du monde... y pensez-vous ? Venez vite au salon, vous y prendrez le café. Si mon oncle préfère rester à table, qu'il ne se gêne pas...

— Non, ma nièce... je vais au salon avec vous, je serai bien aise de faire aussi connaissance avec vos voisins.

On se rend au salon. On prend le café. Madame Corbillon en prend beaucoup, pour se donner de l'aplomb. Laridon se fait du gloria et va le savourer dans un coin du salon, en s'étalant dans une bergère.

— S'il pouvait s'y endormir ! dit Rosalvina à sa sœur.

— J'ai bien peur que ce ne soit plutôt ma mère qui s'endorme, répond Laurette, elle ne fait que fermer les yeux...

— Ah ! mon Dieu ! mais ce serait affreux.

La cloche de la grille annonce du monde. Rosalvina court pincer sa mère, en lui criant :

— Maman, voilà ces messieurs ; attention, soyez bien aimable...

— Oui, ma fille, je serai splendide.

— N'appelez mon oncle que Joseph !

— Sois tranquille. Je suis madame des Grives... c'est convenu.

La porte s'ouvre et la domestique annonce :

— M. de la Saucière et M. Endymion d'Apreval!

A peine ce nom est-il prononcé que l'on entend un bruit de tasse cassée : c'est l'oncle qui vient de laisser tomber son gloria, sa tasse, sa soucoupe, et qui se pelotonne au fond de sa bergère en murmurant :

— Endymion... d'Apreval! c'est lui... il vient me relancer ici... il a su que j'y étais!... Si je pouvais m'en aller!...

Le voisin la Saucière présente à ces dames son ami : M. Endymion d'Apreval peut avoir vingt-sept ans; c'est un grand jeune homme d'une tournure élégante, et fort bien de figure. C'est un blond, qui a une forêt de cheveux qu'il porte un peu longs et rejette souvent en arrière, pour découvrir son front haut et fier; ses yeux sont bleus, sa bouche serrée, son nez droit et correct, son teint fort pâle et ses joues amaigries. Il porte de petites moustaches ; ses manières sont distinguées, mais son air est suffisant, et l'on voit que ce monsieur est très-infatué de sa personne.

M. Endymion adresse à ces dames quelques phrases d'usage pour les remercier d'avoir bien voulu le recevoir, lui qui n'est pas un voisin. Mais, pendant qu'il parle, la Saucière, qui voit tout, a remarqué cette tasse et cette soucoupe tombées sur le parquet; il s'empresse d'aller les ramasser et de les rendre à Laridon, en lui disant :

— Votre café vous a échappé... quel malheur! et la

tasse était encore pleine, à ce que je vois... mais probablement on pourra vous en servir d'autre.

Quand madame Corbillon a présenté ses filles à M. Endymion, qui ne peut s'empêcher d'admirer la beauté de Rosalvina, celle-ci, de son côté, trouve que ce jeune homme est bien tel qu'elle s'en était formé l'idée, et se sent déjà tout émue à son aspect. Mais Laurette, qui n'éprouve pas la plus petite émotion, remarque la position critique de son oncle, qui regarde la Saucière d'un air effaré, sans savoir que lui répondre; elle se décide à trancher la question ; désignant Laridon à Endymion, elle lui dit :

— Monsieur, nous avons encore à vous présenter mon oncle, que vous voyez là-bas dans ce coin... et qui ne vient pas à vous de peur que vous n'ayez encore envie de le tuer...

— Tuer monsieur votre oncle, mademoiselle, répond le jeune homme en faisant un mouvement de surprise. Comment! vous me croyez capable... et qui vous fait supposer?...

— Monsieur, vous souvenez-vous d'une querelle que vous avez eue à l'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin... il y a environ trois mois?

— Une querelle?

— Qui a manqué d'être suivie d'un duel.

— Ah! en effet... je me rappelle... avec un monsieur... Lari... Laridon.

— Joseph Laridon... le voilà, c'est mon oncle... Avez-vous encore envie de vous battre avec lui?...

— Ah! mademoiselle, Dieu m'en garde! Comment, c'est monsieur qui?...

— Oui, monsieur, dit Laridon, j'ai trouvé que le sujet de notre... différend... ne valait pas un coup d'épée, et voilà pourquoi... je me suis permis...

— Monsieur, c'est à moi de vous faire des excuses... c'est moi qui avais tort... Veuillez donc oublier cette affaire et ne pas m'en garder rancune.

En disant cela, M. Endymion s'est approché de Laridon et lui tend la main. Celui-ci est tellement enchanté de l'issue de cette affaire, qu'il a envie de sauter au cou du jeune homme; mais il lui empoigne la main et la lui serre si fort que celui ci en fait la grimace.

— Ma sœur, tu l'entends... la paix est faite... M. Endymion m'a serré la main!

— J'en suis enchantée, mon frère!

— Par ma foi, voilà une reconnaissance bien inattendue! s'écrie la Saucière; je régalerai les voisins de cette aventure... mais pourquoi donc vous étiez-vous querellés?

— En vérité, je ne m'en souviens plus, dit Endymion.

— Ce n'est pas la peine de s'en souvenir, dit Laridon; mais pour achever ma réconciliation avec monsieur, tu vas nous donner du punch, ma sœur.

— Volontiers, mon frère, c'était mon intention.

— Bonne idée! dit la Saucière; d'ailleurs, quand on fait une paix quelconque, il faut toujours boire, ça la fait couler.

Laridon est maintenant d'une gaîté folle ; il court dans la chambre en sautillant, il prend sa sœur par la taille et veut la faire valser.

— Vous avez un oncle bien gai, dit la Saucière à Laurette ; qu'est-ce qu'il fait ?

Celle-ci, qui trouve ce monsieur trop curieux, lui répond en riant :

— Mais, vous le voyez, il fait valser maman.

— Ah ! oui, mais il n'a pas toujours fait cela... je voulais dire quelle profession avait-il embrassée ?

— Mon Dieu, monsieur, je crois qu'il était huitième dans ce que vous étiez quar... mais je n'en suis pas bien sûre.

Le voisin se mord les lèvres et se promet de ne plus questionner la jeune fille.

Rosalvina s'est déjà engagée avec M. Endymion dans une conversation où elle se livre à tous les élans de son imagination, où elle laisse voir l'exaltation de son esprit et son amour du romantisme et du merveilleux. Le jeune homme semble l'écouter avec un certain étonnement, mais il est constamment de son avis.

La Saucière, qui a si mal réussi dans ses questions à Laurette, s'est tourné vers sa mère et n'a pas la moindre peine à faire jaser celle-ci, qui aime beaucoup à parler et oublie souvent qu'elle ne veut plus être madame Corbillon. Elle fait part au voisin d'une partie de ses projets, et ne manque pas de lui dire qu'elle veut acheter des chevaux et avoir une voiture. Alors la Saucière s'écrie :

— Vous ne devez pas vous connaître à cela... Est-ce monsieur votre frère qui se charge de ces achats de chevaux et de voiture?

— Joseph! oh! non, il n'y connaîtrait rien... Sortez-le de ses bouchons et il ne s'entend qu'à ce qu'il mange.

— Ah! il est dans les bouchons.

Madame Corbillon s'aperçoit qu'elle a dit une bêtise. Elle répond :

— Oh! c'est-à-dire... il y était... il y a déjà longtemps, mais dans les gros bouchons... ce qu'il y a de plus beau...

— Dans les bordeaux.

— Mais il a quitté... il est rentier, maintenant.

— Eh bien! madame des Grives, si vous voulez me le permettre, je me chargerai de vous trouver ce qu'il vous faut en voiture et en chevaux... Je m'y connais parfaitement... j'ai eu six chevaux dans mon écurie; mais je les ai vendus parce que mon médecin m'a ordonné de marcher... Je saisirai une occasion, je vous aurai quelque chose de ravissant.

— Vous êtes trop aimable, j'accepte, monsieur de la Sauce... de la Saucière. J'accepte avec grand plaisir.

On sert le punch, autour duquel tout le monde se rapproche. Madame Corbillon, qui tient à faire briller le talent de sa fille aînée, dit à Rosalvina :

— Chante-nous donc quelque chose, un de ces airs

splendides que tu chantes si bien quand tu es seule...

— Il faut espérer que mademoiselle ne chante pas que quand elle est seule ! dit M. Endymion.

Mais Rosalvina s'excuse ; elle n'est pas en voix : elle déclare qu'elle ne pourrait donner aucun son. Alors le jeune homme se met au piano et, sans se faire prier, chante une romance, puis une seconde. La voix de ce monsieur est agréable et bien timbrée ; mais il met tant de fioritures, de points d'orgue dans son chant, que Laurette dit tout bas à son oncle :

— On n'a pas besoin d'écouter ce monsieur, il s'écoute assez lui-même.

Quant à Rosalvina, elle est sous le charme, elle écoute encore après que M. Endymion ne chante plus. Cependant la conversation devient plus générale. La Saucière, tout en buvant du punch, y tient presque toujours le dé. Tout à coup il s'écrie :

— A propos, mesdames, savez-vous ce qui est arrivé avant-hier à la fille de la mère Frottin ?

— Non, non, nous ne savons pas...

— Qu'est-ce que c'est que la mère Frottin, d'abord ?

— Une bonne femme qui habite une maisonnette à l'entrée de Lagny... maisonnette un peu isolée... près d'un chemin creux... où l'on prétend que... la nuit... il vient des esprits.

— Oh ! une histoire de revenants... C'est charmant, cela !... Voyons, voyons !

Les trois dames se rapprochent du conteur. Rosalvina dit à M. Endymion, qui est assis en arrière :

— Approchez-vous donc, monsieur... pour entendre cette histoire...

— Merci, mademoiselle, je suis très-bien.

Le jeune homme a répondu cela d'un air sérieux qui ne ressemble plus au ton enjoué qu'il avait quelques minutes auparavant. Rosalvina en est frappée, mais la Saucière reprend la parole.

— Je vous disais donc que la mère Frottin habite une maison isolée, près d'un chemin creux, isolé aussi, et qu'elle a une fille fort jolie...

— Et toujours isolée? balbutie Joseph.

— Non... la fille est très-courtisée au contraire... mais elle est sage !... On le dit, je me plais à le croire... elle n'écoute pas les galants. Or donc, avant-hier, le soir... il faisait très-noir .. cependant la mère Frottin vit à plusieurs reprises un homme passer devant sa fenêtre.

— Il ne faisait donc pas si noir, alors.

— Ah ! ma sœur, je t'en prie, n'interromps pas monsieur. Continuez, de grâce !

— La mère Frottin (la scène se passait au rez-de-chaussée), dit à sa fille : « Je crois que c'est l'ombre de mon mari, mort il y a quinze ans, qui se promène devant notre maison. » Sa fille, qui est une gaillarde courageuse, dit : « Je vais aller voir ce que c'est. — N'y va pas, dit la maman. — Si, si, je veux y aller. » Et Javotte, c'est le nom de la demoiselle, sortit hardiment de la maison. Vous jugez de l'inquiétude de sa mère !... Cinq minutes s'écoulèrent, cinq éternelles minutes !...

lorsqu'elle entendit des cris, des gémissements, qui partaient du chemin creux. La bonne femme appela au secours; des voisins accoururent avec des falots... et on trouva la pauvre Javotte assassinée dans le chemin creux.

— Assassinée!... Ah! quelle horreur!...

— C'est effrayant, cela!

— Et cette pauvre fille est-elle morte?

— Non... il paraît qu'elle en reviendra...

— A-t-elle pu parler... a-t-elle fait connaître son meurtrier?...

— Non, elle ne pouvait pas encore parler .. mais hier elle allait mieux.

— Oh! alors elle nommera son assassin!... N'est-ce pas, monsieur Endymion?...

Rosalvina se retourne et demeure toute surprise en voyant que le bel étranger n'est plus là.

— Eh bien! où donc est monsieur Endymion? dit-elle en se levant.

On regarde de tous côtés, mais le jeune homme a quitté le salon.

— Il est parti, dit la Saucière.

— Comment... parti comme cela... sans nous dire adieu!

— C'est son habitude; il disparaît au moment où on le croit à côté de soi; du reste, vous savez que c'est bon genre de quitter une compagnie sans rien dire.

— Ah! du moment que c'est bon genre! dit madame Corbillon.

— C'est égal, je trouve ça drôle, dit Laurette.

Rosalvina ne dit rien, mais elle demeure pensive.

La disparition subite du bel Endymion jette du froid dans la réunion. Quand il n'y a plus de punch, la Saucière prend son chapeau et fait ses adieux. Puis chacun va se coucher.

XIV

CONJECTURES, SOUPÇONS, TERREUR

Le lendemain matin, avant le déjeuner, Laurette prend son oncle à part et lui dit :

— Est-ce que vous n'avez pas vu M. Bléry ? est-ce qu'il nous a tout à fait oubliées ?

— Non pas, je l'ai vu avant de venir, et il m'a positivement dit qu'il aurait le plaisir de vous voir dimanche... C'est après-demain.

— Ah ! ce sera bien heureux qu'il se décide à venir. Tenez, mon bon oncle, je vous dis franchement ce que je pense, moi. Eh bien ! j'aime cent fois mieux M. Bléry que ce beau monsieur que le voisin nous a amené hier au soir.

— M Endymion ? il a été très-gracieux avec moi,

il m'a donné une poignée de main... Je le trouve fort convenable, ce jeune homme!...

— Il a fait avec vous ce qu'il devait faire. Mais, moi, je dis que c'est un fat, un homme qui pose... Il rejette à chaque instant ses cheveux en arrière. Qu'il les fasse donc couper, s'ils sont trop longs!...

— Il a une belle voix!

— Il s'écoute trop chanter... il file des sons à n'en plus finir! Quelle différence avec M. Bléry! si franc, si gai, si aimable...

— Oui... je conviens que Bléry a plus de sans-façon... Je suis plus à mon aise avec lui.

— Et puis, cette manière de disparaître hier!... qu'est-ce que cela signifie?

— Le voisin qui parle toujours t'a dit que c'était bon genre dans le monde de s'en aller sans dire adieu.

— Oui, quand on est dans une nombreuse société; mais non pas quand on est en petit comité comme nous étions hier.

— Ma chère Laurette, je crois que ta sœur a enfin rencontré l'homme qu'elle rêvait... Elle semblait bien émue hier pendant que ce monsieur chantait.

— Mon Dieu, que ma sœur soit éprise de ce monsieur, je ne demande pas mieux... Je serais enchantée qu'elle l'épousât! mais je veux au moins que M. Bléry vienne me tenir compagnie, car je ne causerai pas souvent avec M. Endymion.

Au déjeuner, on cause des personnes que l'on a re-

çues la veille, et surtout du jeune homme que le voisin a présenté.

— C'est un beau garçon! dit Laridon.

— Il est splendide! dit madame Corbillon.

— Je le trouve bien pâle, dit Laurette.

— Ma sœur, ce monsieur a un genre de figure qui demande à être pâle. Les couleurs jureraient sur sa physionomie, qui est à la fois noble et mélancolique. A propos, maman, je parlais à ce jeune homme des ruines qu'il y a dans notre parc; il m'a témoigné un vif désir de les visiter; je lui ai dit qu'il pouvait venir se promener dans le parc quand cela lui ferait plaisir... J'ai bien fait, n'est-ce pas?

— Certainement, ma fille; quand on a une belle propriété, on doit s'en faire honneur; mais, aujourd'hui, il nous faut aller faire visite aux voisins; c'est de rigueur. Nous irons chez ces Patoche, Doublemont, Platiné, Moufinot, et chez madame Mirabelle.. enfin dans toutes les jolies villas des environs. Je regrette de ne pas encore avoir une voiture pour faire toutes ces courses.

— Nous allons donc avoir une voiture, maman?

— Oui, mesdemoiselles, c'est M. de la Saucière qui se charge de me l'acheter... avec des chevaux, car une voiture sans chevaux, ça ne nous servirait pas à grand'chose.

— Ce monsieur se connaît donc en chevaux? dit Joseph.

— Oui, mon frère... ce monsieur se connaît en

tout; il a eu lui-même six chevaux dans son écurie... mais il ne les a plus.

— Est-ce qu'il les a mangés ?

— Mon frère, votre question est ridicule!

— Pourquoi donc, ma sœur? mais on mange du cheval maintenant... c'est reçu .. c'est adopté... on dit même que c'est bon... moi, je déclare que je n'en mangerais pas.

— Ce monsieur s'est défait de ses chevaux parce que son médecin lui a ordonné de marcher. Ainsi, mes filles, vous entendez, faites vos toilettes pour m'accompagner.

— Mais, ma mère, dit Rosalvina, il n'est pas du tout nécessaire que vous emmeniez toute votre famille avec vous pour aller voir les voisins... Moi, je préfère rester, d'autant plus que M. Endymion peut venir pour visiter notre parc, et ce ne serait pas poli s'il ne trouvait personne pour le recevoir.

— Comme tu voudras, Rosalvina; Laurette seule m'accompagnera.

— Moi, dit Laridon, j'irai visiter le potager; je trouve que tout cela est très-mal tenu, et je cueillerai des cerises; vous en avez de superbes, et le jardinier ne vous donne jamais de celles-là!

Sur les deux heures de l'après-midi, madame Corbillon était partie avec Laurette pour rendre visite aux voisins. Laridon était dans le verger et se régalait de cerises, en se disant :

— Je crois que ces dames ne les aiment pas autant que moi.

Rosalvina, seule dans le salon, tenait un livre, mais le quittait à chaque instant pour aller regarder à la fenêtre; elle ne pouvait tenir en place, car elle espérait voir arriver le bel Endymion. Enfin son espoir se réalise; ce jeune homme vient de traverser la cour. Il demande à Fanchon où sont ces dames, et la grosse fille lui annonce que l'aînée des demoiselles est seule au salon.

— Suis-je indiscret, mademoiselle, en venant troubler votre solitude? dit Endymion en saluant Rosalvina.

Celle-ci, qui a rougi et pâli tout à coup, tâche de cacher son émotion :

— Non, monsieur, non... vous ne sauriez être indiscret... je veux dire que je pensais bien que vous viendriez... aussi je n'ai pas voulu accompagner ma mère et ma sœur, qui sont allées visiter nos voisins.

— Mais je suis désolé si, pour moi, vous vous êtes privée de ce plaisir.

— Oh! monsieur, pour moi ce n'eût pas été un plaisir... mais une corvée! Aller voir des gens que l'on ne connaît pas... qui peut-être ne nous plairont pas... Il est si rare de trouver des personnes avec qui on sympathise... Etes-vous de mon avis, monsieur?

— Tout à fait, mademoiselle; la sympathie noue si vite deux cœurs, il n'y a pas moyen de résister à son pouvoir.

— Ah! que je suis heureuse d'entendre quelqu'un

me parler ainsi. Quand on a des pensées au-dessus du vulgaire, quand l'imagination plane dans l'espace, que l'on trouve mesquins et fades les discours de ceux qui ne sentent pas comme nous !

M. Endymion écoute la belle demoiselle avec attention, mais il ne répond rien. Rosalvina reprend :

— M. de la Saucière est votre ami.. c'est bien à lui de vous avoir offert sa maison de campagne pour y rétablir votre santé.

— Comment ! de m'avoir offert ? Vous voulez dire de m'avoir loué... Est-ce que la Saucière offre quelque chose à ses amis !... Ah ! vous ne le connaissez guère ! C'est un gaillard qui n'a jamais donné un sou à un pauvre. Il mange chez l'un, chez l'autre, mais il ne reçoit pas chez lui. Il me loue fort cher deux chambres dans sa maison, et tout ce que je prends, je le paye ; il trouve même moyen de prendre souvent sa part de mon déjeuner. Du reste, très-aimable en société... sachant tout... faisant tout ce qu'on veut, et Gascon comme un dentiste. Il vous a conté hier une histoire qui n'a pas le sens commun : la fille de la mère Frottin n'a pas été attaquée dans le chemin creux, où probablement elle était allée rejoindre son amoureux ; en revenant elle est tombée, s'est blessée à la tête... et tout de suite on a fait de cela un assassinat !

— En vérité ! ah ! c'était bien intéressant autrement. Voulez-vous venir dans le parc, monsieur ?

— Avec grand plaisir.

M. Endymion offre son bras, que l'on accepte. En tra-

versant le jardin, on aperçoit Laridon à cheval sur la branche d'un beau cerisier et mangeant des cerises à cœur-joie.

— N'est-ce pas monsieur votre oncle que je vois sur cet arbre? dit le jeune homme.

— Oui, c'est lui. Il nous a dit qu'il allait faire soigner le verger... Voilà comme il s'en acquitte! Mais ne passons pas près de lui... cela le dérangerait.

On arrive dans le parc. Le bras de Rosalvina s'appuyait légèrement sur celui de son cavalier, qui par moments s'arrêtait comme pour regarder autour de lui et murmurait :

— C'est fort joli... voilà un endroit fort agréable.

— Oh! tout à l'heure, vous verrez, ce sera bien plus mystérieux... Nous allons entrer dans une allée bien sombre qui mène aux ruines. J'adore les allées sombres... et vous, monsieur?

M. Endymion regarde Rosalvina d'une façon singulière en répondant :

— Cela dépend, mademoiselle; il y a des moments... mais avec vous on doit toujours s'y trouver bien.

— Ah! monsieur, je n'ai pas dit cela pour provoquer cette réponse... Je me laisse aller à dire mes pensées... j'ai tort peut-être.

— Pourquoi donc? vos pensées ne peuvent être que charmantes.

On entre dans l'allée sombre qui mène aux ruines. Rosalvina sent le bras de son cavalier agité de mouvements nerveux, et comme elle ne peut pas supposer qu'il

a peur, elle présume que c'est elle qui lui cause cette émotion. M. Endymion est devenu silencieux. Elle tâche de soutenir la conversation :

— Monsieur, vous allez trouver cela singulier, mais depuis qu'au spectacle mon oncle nous a montré votre carte, j'ai toujours eu dans l'idée que je vous verrais.

— Vraiment, mademoiselle?

— Oui, je ne sais pourquoi votre nom m'était sympathique... Endymion... c'est un nom si ravissant!

— Il a l'avantage de ne pas être commun.

— Et puis, on a ses pressentiments... Croyez-vous aux pressentiments... monsieur?

— Enormément, mademoiselle.

— Et mon pauvre oncle qui avait si peur de vous... Il avait tort, n'est-ce pas, monsieur?

— Oh! grand tort, mademoiselle!

— Entre nous, je vous avouerai que c'est par peur d'être obligé de se battre avec vous qu'il s'en est allé à Toulon, où il n'avait pas affaire du tout.

— Ah! il est allé à Toulon!...

— Oui, il a vu les galériens... ces infortunés rejetés par la société... Il est bien heureux, lui! Mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur, est-ce que vous auriez aperçu un serpent?...

— Non, mademoiselle, c'est mon pied qui, je crois, a marché sur un crapaud, et c'est ce qui m'a fait faire ce mouvement de recul qui vous a fait peur...

— Un crapaud! Oh! j'ai aussi les crapauds en horreur... Est-ce que vous le voyez encore, monsieur?

— Non... Je me suis peut-être trompé. Et vous disiez, mademoiselle, que votre oncle était bien heureux parce qu'il avait vu des galériens...

— Mais sans doute... Est-ce que ces gens-là ne vous semblent pas intéressants?

— Si, mademoiselle... les galériens sont parfois bien à plaindre... il y a des passions qui vous entraînent, qui vous font commettre des crimes dont vous-même ne... ne...

— Ah! certainement vous venez encore de sentir le crapaud?

— Marchons plus vite, mademoiselle, nous le perdrons...

— Oh! oui, allons vite... Tenez, voilà les ruines, monsieur... voilà la vieille tour...

— C'est très-pittoresque.

— Nous pouvons entrer dans la tour... voulez-vous?

— Tout ce que vous voudrez...

— Mais avant reposons-nous un moment sur ce banc... Ce crapaud m'a tout émue!....

Rosalvina s'assied sur un banc en ruine, comme la décoration qu'on trouve là. Son cavalier se place à côté d'elle, mais ne semble pas enchanté de se reposer. Il garde le silence; son humeur enjouée, sa gaieté ont fait place à un air sombre et inquiet. La belle demoiselle, qui le regarde en dessous, voudrait bien savoir ce qui préoccupe et rembrunit le front de ce jeune homme qui devient de plus en plus mystérieux, et par cela

même l'intéresse davantage. Il garde le silence; il faut que ce soit elle qui reprenne la parole.

— Monsieur, vous avez eu souvent des duels... oh! mais des duels sérieux, pas comme celui avec mon oncle? Pardon, c'est peut-être indiscret à moi de vous demander cela, je vais vous paraître bien curieuse?

— Pourquoi donc, mademoiselle? les duels se savent toujours, d'ailleurs; il est difficile de cacher ceux que que l'on a eus.

— Et puis, pour quelle raison les cacher?... C'est si distingué, un homme qui se bat en duel!

— Ah! vous trouvez cela?

— Si j'étais homme, je crois que je me serais battu pour un mot, pour un regard qui m'aurait déplu.

— Moi, mademoiselle, j'ai déjà eu trois duels... je crois que cela me suffira.

— Et vous avez toujours été vainqueur?

— Oui, mademoiselle... Ah! excepté dans le dernier... où j'ai été tué!...

— Vous avez été tué, monsieur?

— Je veux dire blessé gravement... on croyait ma blessure mortelle.

— Et vous en êtes revenu, cependant?

— Mais comme vous voyez!

M. Endymion accompagne ces mots d'un sourire un peu forcé et Rosalvina éprouve comme un sentiment d'effroi. Mais le jeune homme se lève brusquement en disant:

— Est-ce que nous n'allons pas visiter les ruines, mademoiselle?

— Oh! pardonnez-moi, monsieur.

On quitte le banc, on monte à la tour, puis on en sort par un autre côté et l'on arrive sur une espèce de plate-forme. Là, on voit l'entrée d'une galerie vitrée.

— Où va-t-on par là? demande Endymion.

— Par là, on arrive dans les ruines d'une petite chapelle. Oh! c'est très-curieux... permettez que je passe devant vous, monsieur, je sais le chemin et je vous guiderai, car c'est un peu sombre par ici.

— Volontiers, mademoiselle, puisque vous voulez être mon guide.

Le jeune homme s'efface et Rosalvina entre dans la galerie en disant:

— Il faudrait presque un falot comme on en portait jadis pour se promener ici... Mais en sortant de cette galerie nous verrons plus clair. Les peintures dont on a orné ces vitraux cachent trop la lumière, mais j'aime assez cela... C'était la mode autrefois de peindre sur les vitres, cela adoucissait la clarté du jour. Je voudrais que cette mode-là revînt; et vous, monsieur?

Rosalvina ne reçoit pas de réponse, elle présume ne l'avoir pas entendue et reprend :

— C'est égal, pour des ruines qui ont été faites récemment, ce n'est pas mal, tout cela... Ah! voilà la petite chapelle... Voulez-vous entrer?

Cette fois, ne recevant encore aucune réponse et n'entendant aucun bruit de pas derrière elle, la belle demoi-

selle se retourne et demeure toute surprise en n'apercevant plus M. Endymion. Elle fait quelques pas en arrière, regarde de tous côtés et appelle :

— Monsieur Endymion !... monsieur Endymion !... où donc êtes-vous?... quel chemin avez-vous donc pris?... je suis ici... répondez-moi donc !...

Mais on ne répond pas. Quelques minutes s'écoulent... Enfin, lassée d'attendre et d'appeler en vain, Rosalvina se décide à quitter les ruines. Arrivée dans le parc, elle y cherche encore son cavalier, mais inutilement, et il lui faut regagner seule la maison ; ce qu'elle fait de bien mauvaise humeur, mais en se disant :

— C'est bien extraordinaire... disparu comme hier au soir... Oh ! certainement, il y a chez ce jeune homme quelque chose qui n'est pas naturel... Il y a un mystère qu'il faudra absolument que je découvre.

XV

HUIT RESSORTS. — UN QUARTERON

Madame Corbillon est revenue enchantée de ses voisins : les Patoche sont un peu communs, mais ils sont meublés, logés, capitonnés comme des princes ; tout chez eux sent la richesse, le bien-être, le désir de jouir de la fortune ; il n'y manque que le goût, l'esprit, l'usage du monde, le bon ton ; mais en se couvrant d'or on peut se passer de tout cela. D'ailleurs, il y a une fille très-aimable et un gendre qui est un vrai boute-en-train.

Les Doublemont sont beaucoup moins gais, mais ils ont paru très-flattés de la visite de leurs nouvelles voisines. Les Platiné sont d'une politesse outrée, ils ont

reconduit ces dames jusque sur la route, et M. Platiné voulait même faire mettre le cheval à son cabriolet pour les ramener à leur porte. Mais madame Corbillon s'y est opposée en faisant observer que le chemin à faire était si court que ce n'était pas la peine de monter en voiture. Chez les Moufinot, il leur a fallu absolument accepter un verre de malaga et des biscuits; ces gens-là ont le cœur sur la main. Madame Moufinot est fort laide et bossue, mais elle a tant de gentillesse dans les manières et le langage qu'on finit par la trouver jolie et bien faite. Quant à la vieille voisine, madame Mirabelle, c'est une bien mauvaise langue ; elle dit du mal de tout le monde, mais elle le fait avec tant d'esprit qu'on prend malgré soi plaisir à l'écouter. Elle a dit pis que pendre de cette dame Palmyre, qu'elle appelle aussi : la Berloque, qui habitait la terre des Grives, et déclare qu'elle aurait quitté le pays si cette dame avait continué à l'habiter.

Après ce résumé de leurs visites, résumé que Laurette a écouté sans y mêler un seul mot et comme chose qui lui était bien indifférente, la maman dit à sa fille aînée :

— Et toi, Rosalvina, as-tu reçu la visite de ce jeune homme si bon genre, si splendide, M. Endymion Dapreval ?

On remarquera que madame Corbillon met maintenant le mot *splendide* à toute sauce depuis que sa fille lui a dit que c'était une locution distinguée. Mais

Rosalvina, qui ne se soucie pas que l'on sache la manière peu polie dont ce monsieur l'a quittée, se borne à répondre :

— Oui, maman, M. Endymion est venu.

— Et vous avez été promener ensemble dans le parc?

— Nous avons été dans le parc.

— Tu lui as fait visiter les ruines ?

— Oui, nous avons été dans les ruines... mais pas longtemps... ce monsieur avait affaire.

— Doit-il revenir ce soir?

— Je ne le lui ai pas demandé... Il est très-original, ce jeune homme, il a des moments où il est d'une humeur charmante et très-agréable causeur; puis, tout à coup, son front se rembrunit... il ne parle plus... répond à peine... on dirait qu'une pensée fatale le poursuit.

— Ah! mon Dieu! serait-ce un remords ?

— Je lui ai demandé s'il avait eu beaucoup de duels, il n'en a eu que trois.

— C'est déjà bien assez! et s'il a chaque fois tué son adversaire...

— Oh! non... ma foi! au contraire, c'est lui qui a été tué... c'est-à-dire bien dangereusement blessé.

— A la bonne heure! car, s'il avait été tué, j'aime à croire qu'il ne reviendrait pas se montrer dans le monde.

— A moins que ce ne soit un vampire! dit Laurette en riant.

Madame Corbillon rit aussi, mais Rosalvina est devenue très-pâle.

— Et mon frère, qu'en avez-vous fait? reprend la maman.

— Mon oncle est dans le verger; du moins je l'y ai laissé tantôt, à cheval sur une branche de cerisier.

— Ah! mon Dieu! est-ce qu'il s'est mis là pour faire peur aux oiseaux et empêcher qu'ils ne mangent nos cerises?

— Non, c'est lui, au contraire, qui fait l'oiseau... Je vous assure qu'il se régale de cerises.

— Ah! mes enfants, que de choses nous avons à faire dans cette propriété pour ne pas rester au-dessous de nos voisins!... Mais cela se fera. Avec de la fortune, on a tout ce qu'on désire; rien ne nous manquera. Je veux que cette madame Mirabelle elle-même, qui a abîmé cette maison... car elle l'a abîmée, n'est-ce pas Laurette?

— Je ne l'écoutais pas, maman.

— Elle a dit que c'était une demeure de *cocottes*! Je veux qu'elle soit forcée de convenir que j'en ai fait une villa splendide!

M. Laridon revient au moment de se mettre à table; il s'écrie :

— Comme ce jardin est mal tenu! Ah! ma sœur, vous avez un jardinier bien paresseux! Vous aurez des

abricots, pas en masse, mais vous en aurez, et des pommes aussi ; mais il faudrait que les arbres fussent soignés... Il faudrait ôter les branches mortes.

— C'est au père Fouilloux qu'il faut dire cela, mon frère.

— Il prétend qu'il ne peut pas tout faire... Ah ! il faudra aussi faire mettre un drap neuf à votre billard ; j'ai aperçu deux énormes accrocs... Il paraît que c'est M. Berloque, qui ne savait jouer que du gros bout et qui crevait toujours le tapis.

— Je pense, Joseph, que vous pourrez bien vous charger de faire mettre mon billard à neuf.

—Ma sœur, je dirai comme le jardinier : « Je ne puis pas tout faire ! » Je soigne votre cave et vos fruits, c'est déjà assez fatigant.

— Très-bien, alors je prierai M. de la Saucière de me rendre ce service ; il est extrêmement obligeant, et il m'a dit qu'il se mettait à ma disposition.

Personne ne vient dans la soirée, Rosalvina a de l'humeur; elle espérait que M. Endymion viendrait s'excuser de l'avoir quittée si brusquement le matin. Laurette est triste et pense à Bléry. Madame Corbillon est réduite à faire un cent de piquet avec son frère, qui la gagne toujours, tout en disant à chaque instant :

— J'ai mal écarté... il ne me reste rien !... Je n'ai pas de chance !...

Mais le lendemain, sur les midi, une fort jolie ca-

lèche s'arrête devant la grille ; elle est conduite par un tout jeune cocher qui est couleur de pain d'épice. La Saucière est dans la voiture, il saute en bas, et déjà madame Corbillon a quitté le salon pour aller au-devant de lui.

— Voilà votre équipage, belle dame, dit l'officieux voisin ; venez l'examiner, j'ose croire que vous en serez satisfaite.

— Comment, cette charmante calèche...

— C'est la vôtre... elle est à vous, je l'ai achetée pour vous... c'est un huit-ressorts ; ne vous y trompez pas !

— Un huit-ressorts ! ah ! cela s'appelle comme ça ?

— Cela s'appelle comme ça, quand cela possède en effet sous la caisse ces huit ressorts qui empêchent que vous sentiez le moindre cahot, le plus léger soubresaut. . Couchée dans cette calèche, vous pouvez voyager sur les terrains les plus raboteux, vous ne sentirez rien, vous serez aussi douillettement que dans votre lit.

— En vérité... Oh ! c'est splendide... Je suis bien contente d'avoir huit ressorts !

— Et ces chevaux... Regardez-moi cela, comme c'est accouplé !

— Il y en a un bien plus maigre que l'autre.

— C'est exprès pour qu'ils s'accordent mieux ensemble... deux chevaux gras se battent continuellement.

Le maigre est issu d'une race arabe... il va comme le vent... il irait même trop vite si le gras ne le retenait pas. Ah! vous pouvez vous flatter d'avoir un bel attelage!

— Ah! que vous êtes aimable! Et ce petit cocher qui est si foncé en couleur, est-ce qu'il a la jaunisse?

—Grog?... Non pas, vraiment, c'est son teint naturel; c'est un quarteron.

— Un quarteron?... Je ne comprends pas.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un quarteron?

— J'ai toujours cru que c'était le quart d'une livre.

— Le mot quarteron signifie aussi l'enfant d'un blanc et d'une mulâtresse ou d'une blanche avec un mulâtre... Ces mauricauds sont généralement très-adroits pour dompter et conduire les chevaux. Avoir un mulâtre pour cocher, c'est ce qu'il y a de plus distingué.

— En vérité?

— Grog était libre. Je l'ai connu au service d'un de mes amis... ruiné aujourd'hui; ma foi! je l'ai embauché pour vous... Si vous n'en voulez pas, vous le renverrez; mais il vous faut cependant un homme pour conduire votre voiture, et ce n'est pas votre jardinier que vous chargerez de ce soin.

— Oh! je garderai ce jaunâtre; je suis même très-contente d'avoir un domestique mâle... Il servira aussi à table?

— Il fera tout ce que vous voudrez.

— Ah! monsieur de la Saucière, que ne vous dois-je pas!...

— Mon Dieu! vous me devez onze mille francs pour la voiture et les chevaux ; ce n'est pas trop cher.

Madame Corbillon ouvre de grands yeux en murmurant :

— Vous trouvez que ce n'est pas cher

— C'est-à-dire que c'est pour rien... mais c'était une occasion, je l'ai saisie et vous en profitez. Voulez-vous tout de suite faire une petite promenade dans votre calèche?...

— Oh! oui... mais je vais appeler mes filles et mon frère... ils viendront avec nous...

— Allez, vos chevaux souffleront pendant ce temps-là.

Madame Corbillon rentre dans la maison. Elle rencontre son frère dans l'escalier et lui crie :

— Joseph!... j'ai huit ressorts!... c'est splendide! et un quarteron pour le conduire!

Laridon écoute sa sœur, tend l'oreille et répond :

— Tu as huit ressorts qui pèsent un quarteron? Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle machine-là?

— Il n'est pas question de machine, mon frère, mais d'une voiture, d'une calèche charmante que M. de la Saucière a achetée pour moi, avec deux chevaux, dont un arabe, et un cocher mulâtre qui est quarteron.

Prenez votre chapeau, Joseph, je vais avertir mes filles ; nous allons essayer notre équipage... huit ressorts !.. comme dans un lit !...

Rosalvina ne demande pas mieux que d'aller essayer la voiture que sa mère vient d'acheter ; mais Laurette prétexte une migraine pour rester, car elle espère que Bléry va arriver, et sa présence lui sera bien plus agréable que toutes les promenades en calèche, même avec huit ressorts.

Madame Corbillon n'emmène donc avec elle que sa fille aînée et son frère. La Saucière présente le domestique jaune :

— Grog, voici votre maîtresse, madame des Grives, et sa fille aînée, mademoiselle Rosalvina des Grives. Saluez votre nouvelle maîtresse.

Le jeune quarteron salue en sautillant et frappant dans ses mains, comme s'il exécutait la danse des cocos. Puis il désigne Laridon en disant :

— Lui aussi, maître à moi ?... des Grives.

— Non, répond Laridon, je ne suis pas maître à toi... mais l'oncle.

— Est-ce qu'il parle une langue étrangère ? demande la maman.

— Non... seulement il a le parlé nègre, mais il com-

prend tout... il est rempli d'intelligence. Allons, Grog, aidez ces dames à monter en voiture.

Rosalvina s'est déjà élancée dans la calèche, mais madame Corbilton ne monte pas aussi facilement; elle atteindrait avec peine le marchepied, si Grog, pour montrer son intelligence, ne lui empoignait sa rotondité et ne la poussait ainsi dans la voiture. Les dames occupent le fond, les deux hommes se mettent en face d'elles, et la Saucière fait remarquer qu'ils sont fort à leur aise et que l'on pourrait très-facilement tenir six personnes sans être gêné.

— Oui, oui, nous sommes fort bien! dit la maman; n'est-ce pas, mon frère, que cette calèche est charmante?

— Oui, ma sœur; on est très-bien assis dedans.

— Et toi, Rosalvina, qu'en dis-tu?

— Je l'aurais préférée doublée en ponceau; mais l'orange ne fait pas mal... elle me plaît assez!...

— Où faut il conduire maîtresse et l'oncle à moi? demande le quarteron en se plaçant sur son siége.

— Comment, il croit que je suis son oncle, à présent! dit Laridon en éclatant de rire. Il est fort drôle, ce petit... kilo... N'est-ce pas kilo, que vous l'appelez?

— Non, mon frère, c'est quarteron; d'ailleurs, son nom est Grog, et c'est toujours ainsi qu'il faut l'appe-

ler. Grog! menez-nous promener... dans des chemins praticables.

— Va! ajoute la Saucière, et montre à tes nouvelles maîtresses que tu conduis bien!...

Grog ne répond qu'en donnant un beau coup de fouet à ses chevaux.

XVI

UNE JEUNE FILLE FRANCHE

Laurette a laissé partir la calèche, elle n'écoute pas la grosse Fanchon qui lui dit :

— Mam'selle, est-ce vrai que ce petit cocher jaune va être aussi votre domestique? C'est M. Saucière qui m'a dit ça, en me prenant le menton; il m'a dit : « Voilà un nouveau camarade pour vous, petite Fanchon. Il vous aidera dans le service ; mais prenez garde à vous, les hommes de couleur sont très audacieux avec les femmes. » Ah ben ! qu'il y vienne, son vilain mauricaud, qu'il essaye de me pincer n'importe *z'où*... et je le recevrai bien ; je n'aime pas le pain d'épice, moi !... Je lui allongerai des soufflets sur son pif citron... Encore

je dis citron... c'est cannelle, plutôt... Je ferais bien, n'est-ce pas, mamzelle?

— Oui, oui, vous ferez bien, dit Laurette, mais il me semble qu'on sonne à la grille...

— Mon père y est, mam'selle...

— Mais non... vous voyez bien qu'il n'y va pas... Courez donc ouvrir!...

C'est Charles Bléry qui vient pour la première fois visiter la nouvelle propriété de madame Corbillon. Laurette court au-devant de lui en s'écriant :

— Ah! c'est bien heureux!... vous voilà enfin, monsieur... J'ai cru que vous ne pouviez pas vous décider à venir... Savez-vous qu'il y a déjà plus de huit jours que nous sommes ici!...

— Mademoiselle, je craignais d'être indiscret en venant trop vite; quand on doit s'installer dans une nouvelle habitation... on est si occupé...

— Oh! monsieur, il y a longtemps que nous avons terminé tous nos arrangements!

— C'est charmant ici... cette maison me semble fort grande... c'est plus qu'une villa... c'est une belle propriété... Vous devez vous plaire beaucoup ici?

— Ah! vous êtes sûr que je dois m'y plaire?

— A moins que vous n'aimiez pas la campagne?

— J'aime la campagne quand j'ai avec moi les personnes qui me plaisent... Vous cherchez des yeux ma mère et ma sœur?...

— En effet... je croyais aussi trouver ici votre oncle, M. Laridon.

— Mon oncle y est depuis trois jours, mais en ce moment il est allé se promener avec ma mère et ma sœur dans une calèche qu'un voisin a achetée pour nous.

— Ah ! vous avez une voiture ?

— Oui, monsieur, de ce matin seulement... avec un petit cocher mulâtre... Oh ! nous ne nous refusons rien !

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas allée vous promener avec votre famille dans votre nouvel équipage ?

— Comment cela se fait ? mais c'est bien simple : mon oncle m'avait dit que vous deviez venir aujourd'hui... je suis restée pour vous recevoir...

— Ainsi, je suis cause que vous vous êtes privée de cette promenade... Vous voyez bien que je suis encore venu trop tôt.

— Ah ! c'est vilain ce que vous dites là, monsieur, et je croyais que vous me compreniez mieux !...

Laurette a dit cela avec un accent si touchant, si triste, que Bléry lui prend la main et la presse tendrement dans la sienne, en balbutiant :

— Pardon... je m'explique mal... mais cela a peut-être fâché votre mère que vous soyez restée ?

— Ah ! bien oui, maman a d'autres choses à penser !... Tenez, franchement, je crains que sa nouvelle fortune ne lui trouble un peu la tête. Cette voiture, ce nouveau domestique, nous aurions pu nous en passer ! Il me semble que nous faisons des dépenses folles,

mais je ne me permettrai jamais de faire à maman la plus légère observation ; mon oncle a essayé une fois de lui en faire et il a été très-mal reçu. Après tout, c'est son argent, qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. Etes-vous fatigué ? Voulez-vous venir visiter le jardin et le petit parc?

— Je ne suis pas fatigué, allons voir tout cela.

— Mais il faut vous rafraîchir avant.

— Soit, je le veux bien ; j'agis sans façon... vous êtes si bonne avec moi ! Et avez-vous déjà fait connaissance avec beaucoup de vos voisins?

— Deux seulement sont déjà venus. Un M. de la Saucière... homme entre deux âges, assez aimable, mais envieux et médisant. C'est lui qui nous a fait acheter cette calèche et les deux chevaux; puis il nous a amené un de ses amis, beau garçon, mais l'air fort suffisant, et qui se trouve être le jeune homme avec qui mon oncle devait avoir un duel.

— Singulier hasard !

— M. Endymion d'Apreval a fort bon ton, mais il y a, dit-on, un mystère chez ce monsieur-là... Son humeur est bizarre... tantôt très-causeur... puis tout à coup sombre, silencieux, il vous quitte, il disparaît, quand vous le croyez encore près de vous. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il plaît beaucoup à Rosalvina ! Un homme à mystères ! c'est celui qu'elle avait rêvé ! Allons nous promener.

Bléry offre son bras à Laurette, qui l'accepte avec joie et ne craint pas de s'appuyer dessus. On visite le

jardin, puis le parc; le jeune homme dit franchement que tout cela est mal tenu. Il fait remarquer à sa conductrice que les murs de clôture sont en très-mauvais état, que l'on peut s'introduire chez eux par plusieurs brèches, que les arbres ne sont ni taillés, ni soignés.

— Il faudra dire tout cela à maman, dit Laurette.

— Mais votre oncle devrait s'occuper de ces détails.

— Mon oncle ne veut s'occuper que de la cave et du verger. Il faudrait ici, avec nous, quelqu'un qui s'y entendît et surveillât tous les travaux. Ah ! voilà un joli bosquet... Asseyons-nous là.

Laurette ne cherche pas les allées sombres; c'est sous un frais bosquet de clématites, de roses du Bengale, qu'elle conduit son cavalier et le fait asseoir près d'elle sur un banc de verdure, en lui disant :

— Il y a encore à voir là-bas des ruines, une espèce de tour gothique que ma sœur affectionne, mais moi je ne trouve pas cela joli... Tenez-vous à voir les soi-disant ruines?

— Je ne tiens qu'à être avec vous.

—Vraiment... Ah! c'est aimable, cela!... Alors, vous allez rester avec nous quelques jours, n'est-ce pas?

— Oh! non, mademoiselle, je repartirai ce soir.

— Quoi! ne pas nous donner même un jour... ne pas vouloir accepter l'hospitalité que nous vous offrons... et Dieu sait que nous avons de quoi vous loger!

— Je n'en doute pas, mais... il vaut mieux que je parte...

— Vous avez donc bien peur de vous ennuyer avec nous ?

— Oh ! ce n'est pas cela, mais...

— Mais ?... vous ne trouvez rien à me répondre... Ah ! je vois que je m'étais abusée !...

Une larme tombe des yeux de la jeune fille et coule le long de son visage doux et triste. A la vue de cette larme, Bléry oublie la contrainte qu'il s'est imposé, il presse tendrement la main de Laurette, en lui disant :

— Vous pleurez ! mon Dieu ! et qui vous fait donc pleurer ?

— Vous !

— Moi ! moi qui voudrais vous voir si heureuse...

— Vous ne me le prouvez guère...

— Qu'ai-je fait de mal ?

— Vous m'avez trompée... car depuis que vous ne pensez plus à ma sœur, j'ai cru... je me suis figuré que vous pensiez à moi. Oh ! j'avais tort... je le vois bien !... mais cela fait du mal de se tromper comme cela...

— Chère Laurette ! mais vous ne vous êtes pas abusée... je ne pense qu'à vous, je n'aime que vous; jamais je n'ai éprouvé pour votre sœur ce sentiment si doux, si vrai, que j'ai puisé dans vos yeux...

— Ah ! enfin... mon Dieu ! on a bien de la peine à vous arracher cela !... Vous m'aimez ! Ah ! que je suis contente ! Mais pourquoi donc ne me le disiez-vous pas? pourquoi cet air froid, réservé, que vous avez depuis peu avec moi ?

— Vous allez me comprendre : j'étais sur le point de demander votre main à madame votre mère, lorsque vous n'aviez que soixante mille francs de dot ; vous êtes devenue beaucoup plus riche, je n'étais plus un parti digne de vous...

— Ah ! pouvez-vous croire...

— Laissez-moi continuer. En faisant maintenant ma demande, on pourrait dire : « Il se rejette aujourd'hui sur la plus jeune sœur parce qu'elle est très-riche... il ne la demandait pas avant, » et votre maman aurait le droit de le penser.

— Mais non, mais non !

— Je n'étais plus un parti digne de vous...

— Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? Vous ne voulez plus de moi pour votre femme parce que j'ai un peu plus d'argent, et c'est pour cela que vous ne me demandez pas à ma mère ! Mais, moi, je veux de vous, monsieur, je vous trouve assez riche... et si vous ne demandez pas ma main, c'est moi qui vous demanderai la vôtre...

— Y pensez-vous, chère Laurette !

— Oh ! je ne vais pas par quatre chemins, moi. Je suis franche. Dès aujourd'hui, je vais dire à ma mère de vous demander votre main...

— Eh bien ! je vous la refuserai.

— Comment, monsieur, vous me refuserez ! Vous ne voulez donc jamais m'épouser ?

— Si, mais je veux auparavant augmenter ma petite fortune. Oh ! soyez tranquille, j'y travaille ; depuis que

je me suis mis dans la tête de devenir un parti digne de vous, je suis totalement changé : de paresseux que j'étais, je suis devenu un travailleur infatigable : je fais la commission, le courtage, et j'ai déjà augmenté mon avoir... Ah ! l'amour fait des miracles... Laissez-moi donc devenir digne de vous !

— Je vous trouvais très-bien comme vous êtes !... Mais enfin... puisque vous le voulez...

La voix de Laridon interrompt nos deux amoureux.

— On est revenu de la promenade, dit Laurette, allons rejoindre tout le monde.

— Ah ! voilà ce cher Bléry, s'écrie Laridon. Dieu merci ! il y a longtemps qu'on le désire, ici. Venez, ma sœur est là-bas, qui règle un compte d'œufs avec une paysanne. C'est un léger accident qui vient de nous arriver.

Madame Corbillon est un peu émotionnée parce qu'en revenant à sa villa, son cocher jaunâtre a accroché l'âne d'une paysanne qui portait des œufs au marché de Lagny. La paysanne a suivi de loin la calèche, et elle vient d'arriver dans la cour, où elle crie à tue-tête :

— Il faut me payer mes œufs... J'en avais un cent que je portais à Lagny... et avec votre belle voiture, vous m'avez tout cassé... vous devez me les payer... votre cocher ne sait pas conduire !

Le petit quarteron se démène comme un possédé, en répondant à la paysanne :

— Vous, imbécile, vous, grosse bête !... Moi, crié

à votre âne : Gare ! gare !... Pourquoi que vous avez pas garé lui?

— Il y avait ben assez de place pour passer plusieurs voitures... vous avez fait exprès d'accrocher mon âne !... Il faut me payer mon cent d'œufs...

— Oh ! d'abord... pas tout cassé... Il y en a qui peuvent encore servir.

— Maman, paye donc cette paysanne et qu'elle s'en aille, dit Rosalvina. Madame Corbillon s'exécute. La femme aux œufs se fait payer un cent d'œufs, bien que la Saucière assure qu'il ne devait pas y en avoir plus de trois douzaines ; et l'on rentre dans la maison, où Bléry peut enfin complimenter la maman de Laurette, ce qu'il fait en ayant soin de toujours l'appeler : Madame des Grives. Cela remet en bonne humeur la grosse Primerose, que l'accident de la voiture avait un peu contrariée. Elle accueille fort bien Bléry, et la belle Rosalvina daigne lui tendre la main en lui disant :

— Avez-vous vu les ruines de notre parc?

— Non, en fait de ruines, je n'ai vu que vos murs, qui ont bien besoin de réparations.

— Vous verrez notre vieille tour, notre chapelle gothique... On se croirait au temps de Charlemagne !... C'est idéal !...

La Saucière est parti après avoir touché les onze mille francs qu'il a, dit-il, avancés pour le prix de la calèche et des chevaux. Madame Corbillon fait ensuite venir Grog et lui dit :

— Jeune quarteron, voulez-vous rester à mon service?

— Oh! oui, belle grosse maîtresse.

— Outre votre emploi de cocher, de palefrenier, vous frotterez ici.

— Oui, belle maîtresse, je veux bien frotter vous.

— Ce n'est pas moi que vous frotterez, ce sont les appartements. Ensuite vous servirez à table, vous aiderez la cuisinière quand ce sera nécessaire.

— Oh! oui... j'aiderai à la cuisine... Moi aimer beaucoup la cuisine.

— Quand vous conduirez ma voiture, vous ne renverserez plus les ânes!

— Oh! c'était la paysanne qui avait exprès poussé lui devant mes chevaux pour vendre ses œufs tout suite.

— Et combien voulez-vous gagner chez moi?

— Oh! maîtresse donnera ce qu'elle voudra... moi, pas cher.

— Je vous donnerai quarante francs par mois.

— Oh! pas assez!

— Cinquante!

— Oh! pas assez!...

— Alors ne me dites donc pas que je vous donnerai ce que je voudrai!... Combien voulez-vous donc?

— Moi voulais quatre-vingts francs!

— C'est énorme, et vous dites que vous n'êtes pas cher!

— Petit quarteron est toujours plus cher que les

blancs !... Le grand monde il avait seul à son service domestique quarteron.

— Allons, soit ! je consens... mais je vous en prie, ne cassez plus les œufs.

Dans la journée, plusieurs voisins et voisines viennent rendre à la propriétaire de la terre des Grives la visite qu'elle leur a faite.

M. Patoche est un bon homme, fort commun, qui, tout en parcourant la propriété, ne cesse pas de dire à madame Corbillon :

— Voilà un escalier qui est mal fichu... la rampe est vilaine... il faut changer cela. Votre vestibule est trop sombre... moi, je ferais percer une croisée là-bas, au fond. La terrasse qui domine votre maison est couverte en zinc, ça ne vaut rien ! à chaque instant cela se crève... Votre écurie est mal aérée, vos chevaux y deviendront poussifs... L'entrée de votre jardin est petite, mesquine ! Il faut faire mettre là une jolie grille à hauteur d'appui... Oh ! vous avez de l'argent à dépenser ici pour que ce soit coquet !...

Madame Corbillon sourit de travers en répondant :

— Oui, oui... oh ! tout cela se fera... Mais vous comprenez, je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper.

Heureusement, pour dédommager la nouvelle propriétaire, M. et madame Platiné trouvent chez elle tout charmant, tout du meilleur goût, et les Moufinot ne tarissent pas en éloges sur le madère et le xérès qu'on leur a servi avec des gâteaux.

Le jeune Roquinot est venu aussi passer la journée chez ces dames, bien qu'il eût été traité assez froidement lors de sa première visite; mais il y a des gens qui ne se rebutent pas facilement, et qu'il faudrait presque prendre par le bras et mettre à la porte pour leur faire comprendre qu'on ne veut pas les recevoir. Quand ces personnes-là ont été reçues dans une maison où elles s'amusent et où l'on fait bonne chère, elles y prennent racine et y retournent sans cesse, comme elles iraient à une table d'hôte ; la seule différence, c'est que cela ne leur coûte rien.

Au milieu de tout ce monde qui venait voir sa mère, Rosalvina semblait soucieuse, inquiète ; ses regards se portaient à chaque instant vers la porte, puis elle allait se placer à une croisée ; il était évident qu'elle attendait, qu'elle espérait quelqu'un. Enfin, dans l'après-dîner, M. Endymion arrive avec son ami la Saucière.

Le beau jeune homme paraît être fort disposé à causer ; en se trouvant avec des personnes qu'il n'a pas encore vues chez ces dames, il se donne presque la peine d'être aimable. Mais cela ne satisfait pas Rosalvina, qui s'étonne que ce monsieur ne soit pas encore venu à elle pour s'excuser de la façon singulière dont il l'a quittée lors de leur promenade dans le parc. Plusieurs fois elle s'est approchée de lui, l'a regardé d'un air qui signifiait : « Vous n'avez donc rien à m'expliquer ? » Mais le bel Endymion s'est contenté de sourire en lui disant :

— Vous êtes encore plus ravissante ce soir que de coutume !

La sentimentale Rosalvina n'y tient plus et lui répond enfin :

— C'est là tout ce que vous avez à me dire, monsieur !

— Que pourrais-je vous dire de plus, mademoiselle, que vous subjuguez tous les hommes et les tenez sous votre empire ?... Mais vous le savez bien.

— Vous êtes vraiment trop flatteur, ce soir ! Ce n'est pas ce que je vous demande. Je désire savoir pourquoi vous m'avez quittée si brusquement l'autre matin, lorsque je vous montrais les ruines du parc ?

M. Endymion semble embarrassé ; sa bouche se pince, une légère contrariété se montre sur son visage, et il répond presque avec humeur :

— Mais je ne vous ai pas quittée, mademoiselle, c'est vous qui avez pris... je ne sais de quel côté... je ne vous ai plus vue !

— Ah ! par exemple ; j'étais devant vous et puis je vous ai appelé... vous ne m'avez pas répondu.

— C'est que probablement je ne vous ai pas entendue.

— Mais c'est impossible... et, en sortant des ruines, je ne vous ai pas retrouvé !

— C'est que je vous cherchais d'un autre côté sans doute.

Rosalvina n'ose pas pousser plus loin ses questions, car elle s'aperçoit que cela contrarie le jeune homme; elle se dit :

— Certainement, il y a là-dessous un mystère, et il craint qu'on ne le découvre, c'est évident. Mais il faudra que je sache ce que c'est, car mon imagination me fait supposer des choses effrayantes et qui pourtant m'attirent vers ce jeune homme.

De son côté, Laurette a dit à Bléry :

— Que pensez-vous de M. Endymion Dapreval ?

— Que c'est un fort beau garçon, mais qui le sait trop ! Du reste, je le reconnais. Du temps que je menais la vie à grandes guides, je l'ai aperçu souvent à l'Opéra, aux Bouffes et aux avant-scènes des petits théâtres avec de très-jolies femmes qui soupaient volontiers.

— Est-ce qu'il est riche ?

— S'il a fait comme moi, il ne doit plus l'être ; mais il a peut-être eu l'esprit de s'arrêter à temps.

— Avez-vous entendu dire qu'il y avait dans sa conduite quelque chose de singulier ?

— Non... je vous le répète, je n'ai fait que l'entrevoir. Il me serait impossible de vous donner sur lui d'autres renseignements.

Madame Corbillon saisit l'occasion qui a réuni chez elle tous ses voisins, et les invite à dîner pour le dimanche suivant. Dans cette invitation elle comprend naturellement le bel Endymion, puis Bléry, et le petit Roquinot, se trouvant là, est aussi compris dans la fournée des invités. Chacun remercie, chacun accepte.

— Nous amènerons tous les enfants, dit madame Patoche ; ce qui fait, outre ma fille et mon gendre, trois moutards issus de cette union.

— J'y compte bien, répond madame Corbillon, qui n'y comptait pas du tout, et se trouve alors avoir sept personnes de la même maison. Mais, à la campagne, il y a des gens qui vous amèneraient leur portier s'ils l'avaient sous la main.

Le bel Endymion, qui avait promis de chanter une romance, a disparu au moment où Rosalvina se mettait au piano pour l'accompagner.

Le gendre de M. Patoche s'offre pour le remplacer ; mais au lieu d'une romance, il chante la *Femme à barbe*, ce qui met Rosalvina de mauvaise humeur.

Lorsque toute la société est partie, Laridon dit à sa sœur :

— Sais-tu, Primerose, que tu vas avoir diablement de monde à dîner dimanche prochain ! Tiens, j'ai compté : les Patoche, sept ; les Moufinot, deux ; ça fait neuf ; les Doublemont... onze ; madame Mirabelle... douze ; les Platiné... ils ont deux petites filles, ceux-là, qu'ils amèneront probablement ; puisque les Patoche amènent leurs enfants, ils en feront autant. Nous disions douze, et quatre font seize. M. de la Saucière et son ami Endymion... dix-huit ; Bléry et le petit Roquinot, vingt, et nous, cela fera bien vingt-quatre.

— Eh bien ! mon frère, ma salle à manger est assez grande pour contenir tout cela...

— Oui, mais quel embarras !

— J'avoue que je ne comptais pas avoir les trois petits garçons de M. Berdin, le gendre de M. Patoche.

— Ces gens-là sont fort indiscrets, dit Rosalvina, on voit bien que c'est un ancien charcutier.

— N'importe... je veux éblouir mes voisins. Nous aurons un dîner splendide! Ah! comme c'est heureux que j'aie maintenant un quarteron à mon service. Comme cela fera bien pour servir à table. Fanchon est très-gauche, notre femme de chambre très-lente... mais le mulâtre est vif comme la poudre, il en vaudra quatre à lui seul.

— Pourvu qu'il ne rencontre pas d'ânes sur son passage! murmure Laridon. Mais pourquoi Bléry n'est-il pas resté à coucher ici?

— Il n'a pas voulu, dit Laurette. Oh! il n'est pas indiscret, celui-là!

— Par exemple, maman, je ne comprends pas que vous ayez invité à dîner le petit Roquinot, dit Rosalvina. Il ne sait pas vivre, ce petit bonhomme; quand je causais avec M. Endymion, il venait toujours mettre sa tête entre nous deux...

— Que veux-tu, il était là! il passera dans la foule.

— Il fut un temps, ma sœur, où tu le trouvais gentil, dit Laurette avec malice.

— Moi? jamais! c'est un idiot!

Pendant toute la semaine, on n'est occupé que des préparatifs du grand dîner du dimanche. Madame Corbillon a dû faire venir de Paris un beau service de porcelaine; il a fallu de nouvelles chaises pour la salle à

manger, on a mis un tapis neuf au billard et donné une livrée à Grog et au concierge. On a fait mettre des lustres dans le salon, dans la salle à manger et même dans le billard. La propriétaire de la terre des Grives a constamment l'argent à la main, mais elle peut répéter à chaque instant que la fête sera splendide.

La Saucière est le seul qui vienne pendant la semaine visiter ses voisins. Son commensal Endymion Dapreval est allé passer quelques jours à Paris.

— Mais il sera revenu pour dimanche? s'écrie Rosalvina.

— Oh! il n'aura garde de manquer, il se fait une fête de passer cette journée avec vous.

— C'est qu'il est si original, votre ami!

— Oui, dit madame Corbillon, il paraît et disparaît comme Rothomago... on croit l'avoir près de soi... on se retourne... il a disparu.

— C'est vrai, répond la Saucière, je l'ai remarqué comme vous; il est d'une humeur très-fantasque. Je ne serais pas étonné qu'il fût somnambule, car plusieurs fois je l'ai entendu courir, marcher dans la nuit...

— En vérité... pauvre jeune homme! est-ce dangereux, cela?

— Non, et cela se passe quand on a soixante ans.

— Somnambule! murmure Rosalvina; oh! il doit y avoir autre chose!.....

Un cri interrompt cette conversation, et Fanchon accourt en disant :

— Madame, j'ai donné un soufflet à votre jaunâtre,

parce qu'il me pince de tous les côtés... pendant que je suis au poulailler pour chercher des œufs frais. Il est cause que j'en ai cassé trois.

— Décidément ce garçon-là en veut aux œufs ! dit Laridon. Ne lui faites pas faire d'omelettes, ma sœur, il les ferait sans œufs

XVII

GRAND DINER

Ce fameux dimanche est arrivé. La famille Corbillon est sous les armes de bonne heure. Les demoiselles ont de fort jolies toilettes. Celle de Rosalvina est remarquable par son originalité; celle de Laurette brille par sa simplicité. La maman a mis sur sa tête un turban, bien que ses filles lui aient dit qu'on n'en portait plus; mais à cela cette dame a répondu :

— Quand une chose est bien portée, elle fait toujours un bon effet; et lorsqu'on est propriétaire de la terre des Grives, on peut mettre tout ce qu'on veut sur sa tête.

Sur les deux heures de l'après-midi, la famille Patoche fait son entrée à la villa des Grives. Outre les trois

moutards, ses petits-fils, le ci-devant charcutier a encore amené une amie de sa fille, grande perche qui a une demoiselle de six ans qui pleure continuellement. M. Patoche dit en arrivant :

— Nous devions venir sept, nous venons neuf! J'espère que je suis gentil! Voilà madame Turbot qui venait avec sa fille pour passer la journée avec nous... Je lui ai dit : «Nous dînons chez une voisine, mais vous allez y venir dîner avec nous...» A la campagne, ça se fait! on amène ses amis... et puis, comme dit c't'autre : Quand il y a pour sept, il y a bien pour neuf... J'ai bien fait, n'est-ce pas, voisine?

— Assurément, monsieur, répond madame Corbillon en déguisant encore une grimace en sourire, transformation fort en usage dans le monde, et je remercie madame d'avoir accepté...

— Oh! moi et ma fille, nous ne sommes pas gênantes, répond madame Turbot; seulement je vous demanderai un morceau de pain et de confiture, ou des fruits pour ma fille. Cette petite a la fringale, il faut toujours qu'elle mange; quand elle ne mange pas, elle pleure... mais, par exemple, quand elle mange, elle ne pleure plus.

— C'est encore heureux! murmure Laridon.

— Nous sommes venus de bonne heure, reprend M. Patoche, parce que voilà des enfants qui vont s'en donner dans votre petit échantillon de parc... Ah! vous les verrez... de vrais chevaux échappés!... Avez-vous une balançoire dans votre jardin?

— Je ne crois pas...

— Eh bien ! soyez tranquille, ils en auront bien vite fait une. On trouvera bien des cordes quelque part... à la rigueur, ils prendront celle du puits. Moi, je vais m'établir au billard avec mon gendre, et je n'en bouge plus jusqu'à l'heure du dîner ! Oh ! le billard, c'est mon *esphère !*

— Il a horriblement mauvais ton, cet homme ! dit tout bas Rosalvina à sa sœur.

— Et il parle français comme ce qu'il détaillait, répond Laurette en riant. Mais, ma sœur, quand on veut recevoir tous les gens riches de son voisinage, il faut s'attendre à tout ; car, Dieu merci ! l'argent ne donne pas le mérite.

— Heureusement, nous aurons M. Endymion.

— Et M. Bléry, ajoute Laurette à demi-voix.

Les Platiné, les Doublémont, Mirabelle, Moufinot et Roquinot arrivent plus tard, mais personne ne manque. Charles Bléry n'a pas été un des derniers et sa présence fait oublier à Laurette les conversations banales et bêtes qu'il faut souvent soutenir avec des gens qui croient vous intéresser en vous disant qu'ils ont beaucoup toussé la veille et que leur médecin leur a conseillé de se purger souvent.

La Saucière et le bel Endymion arrivent les derniers. Mais ces messieurs sont bien aises que leur entrée fasse sensation. Les dames admirent ce beau jeune homme

dont les cheveux, un peu flottants, donnent à sa figure pâle quelque chose de poétique, auquel ce monsieur ajoute en donnant à ses regards une expression qui ne fascine que les imbéciles ou les femmes qui ne demandent qu'à être fascinées.

Rosalvina est du nombre de ces dernières, aussi éprouve-t-elle un vif sentiment d'orgueil lorsque M. Endymion vient se placer près d'elle et semble ne plus s'occuper du reste de la société pour être tout au plaisir de s'entretenir avec elle.

Madame Mirabelle, la voisine mauvaise langue, ne manque pas de remarquer cela et de dire à madame Corbillon :

— Ce jeune gandin est donc l'amoureux de votre fille aînée?... Il ne la quitte pas... lui parle presque dans le nez... S'il ne l'épouse pas après cela, elle sera très-compromise!...

Mais madame Corbillon prend son grand air en répondant :

— Madame, ma fille Rosalvina est au-dessus de tout ce qu'on pourrait dire!...

— Ah! elle est au-dessus de tout!... Tiens! tiens!... je lui en fais mon compliment.

Le dîner, qui devait être servi à six heures, ne l'est pas encore à sept; aussi la petite Turbot pleure parce qu'elle ne mange pas; mais, comme au lieu d'être vingt-quatre on est vingt-six, il a fallu mettre des rallonges à

la table. Enfin, à sept heures vingt minutes, Grog arrive, en dansant le pas des cocos, et annonce que le dîner est servi.

— Ah! c'est bien heureux! dit M. Patoche, cinq minutes de plus et je vous tournais les talons!

On se rend à la salle à manger. Laurette a eu soin d'écrire le nom de chaque personne à la place qu'on doit occuper. Elle n'a pas manqué de mettre Bléry près d'elle, et, en bonne sœur, a placé le bel Endymion à côté de Rosalvina. Madame Corbillon est flanquée de MM. Patoche et Platiné, et l'oncle Joseph se trouve entre mesdames Moufinot et Turbot. Tout le monde paraît satisfait, excepté madame Mirabelle, qui est entre Roquinot et la petite Turbot; mais, comme l'a dit La Fontaine :

On ne peut contenter tout le monde et son père.

Le premier service se passe assez bien, si ce n'est la petite Turbot qui pleure tant qu'elle n'est pas servie.

— Charmante enfant, dit la Saucière, et bien aimable en société!

— Madame Turbot, est-ce que votre fille ne va pas cesser de pleurer? crie M. Patoche.

— Mon Dieu, mon cher monsieur, j'en suis mortifiée! répond cette dame; mais il y aurait un moyen bien simple pour que cette enfant ne pleure pas...

— Et lequel, s'il vous plaît?

— Ce serait de la servir la première...

Cette proposition n'est pas accueillie avec faveur, et madame Mirabelle s'écrie :

— Il y a un autre moyen bien plus simple, madame : c'est d'envoyer votre pleurnicheuse dîner à la cuisine.

— Ma fille n'est pas faite pour dîner à la cuisine, madame !

— Et nous, madame, nous ne sommes pas faites pour être servies après elle !

— On voit bien que madame n'aime pas les enfants.

— S'ils ressemblaient tous à la vôtre, il y aurait bien de quoi en dégoûter.

L'arrivée du rôti met fin à cette digression qui menaçait de tourner à l'aigre. Mais, comme le jeune quarteron venait de placer sur la table une matelote et un plat de macaroni, la grosse Fanchon accourt derrière lui en criant :

— Madame, je l'ai vu... je viens de le voir encore, votre polisson de mauricaud !... il met ses doigts dans les fricots et puis les *liche* avant de vous les apporter.

— C'est pas vrai... la Fanchon, elle mentir !

— Non, non, je mens pas ; et même tout à l'heure, après avoir pris un grand tuyau de macaroni, vous avez mis vos doigts dans la matelote, vous y avez pris une

écrevisse, que vous avez fourrée dans votre poche, en disant : « Petit animal rouge, Grog aimait beaucoup ! » Fouillez-le, madame, fouillez-le ! il doit encore avoir l'écrevisse dans sa poche !...

Mais Grog n'attend pas qu'on le fouille, il se sauve en sautillant, rencontre sur son passage le père Fouilloux, qui aidait au service en apportant une pile d'assiettes, saute par-dessus et disparaît en criant :

—La Fanchon mentir!... moi, pas aimer l'écrevisse!... moi, peur de l'écrevisse.

Rosalvina renvoie Fanchon en lui disant :

— Vous êtes une sotte, nous n'avons pas besoin de vos rapports !

Et madame Corbillon s'écrie :

— Assurément, cette fille se trompe ; mon jeune quarteron, autrement dit mon cocher, est assez bien nourri chez moi pour n'avoir pas besoin de toucher aux plats. Mais la fille de mon jardinier déteste ce garçon parce qu'il est jaunâtre !

— Moi, j'adore les hommes de cette couleur ! dit madame Platiné, et madame Mirabelle ajoute à demi-voix :

— Aussi a-t-elle eu bien soin de jaunir son mari.

Cependant, ce que Fanchon est venue dire n'a pas produit un effet agréable sur les convives, qui mangent fort peu de macaroni et ne veulent point de mate-

lote. L'oncle Laridon seul fait honneur à tout en disant :

— Bah ! il ne faut pas être si délicat.

— C'est vrai, répond M. Patoche, et si ces dames voyaient faire le pain !... c'est alors qu'elles feraient la petite bouche.

Le dîner finit bien moins gaîment qu'il n'avait commencé. Le bel Endymion a totalement changé de figure, il est devenu sombre, ne cause plus et répond souvent de travers à ce que lui dit Rosalvina ; celle-ci cherche à deviner la cause de ce changement ; elle se rappelle que l'on vient de conter l'histoire d'une jeune femme que son amant a poignardée dans un transport de jalousie, et son imagination enfante mille conjectures.

On va prendre le café dans le salon, M. Patoche se se livre aux petits verres avec une persistance qui fait honneur à ses capacités. Il fait boire un peu d'eau-de-vie à ses trois petits-fils, en disant que c'est ainsi qu'on rend les enfants robustes.

— On qu'on les fait crever, ajoute madame Mirabelle.

On organise des tables de jeu, puis les dames demandent qu'on leur fasse de la musique. Rosalvina consent à se faire entendre; puis elle cherche des yeux M. Endymion, pour le prier de chanter avec elle un charmant duo des *Dragons de Villars*. Mais le beau jeune homme n'est plus là : il a disparu pendant qu'elle rou-

coulait sa romance, et elle quitte le piano avec humeur en se disant :

— Bien certainement, c'est l'histoire de cette femme assassinée qui l'a tout bouleversé.

Bléry saisit un moment où Laurette n'est plus entourée de monde pour lui dire tout bas :

— Au milieu de toutes ces personnes qui ne vous laissent pas un moment de liberté, vous amusez-vous bien ?

Et Laurette soupire en répondant :

— Ah ! je m'amusais bien mieux quand nous étions moins riches !

A onze heures, tout le monde est parti, même l'oncle Joseph, laissant Rosalvina de mauvaise humeur, Laurette qui soupire et madame Corbillon avec un violent mal de tête. C'est presque toujours la suite d'une journée où l'on s'est donné beaucoup de mal pour amuser les autres.

XVIII

UN RÉGISSEUR

Le lendemain de cette journée tumultueuse, pendant que Fanchon compte les assiettes et les carafes cassées et que Grog nettoie en grognant les vilaines choses que la petite Turbot a faites dans plusieurs endroits de la salle à manger, madame Corbillon dit à ses filles :

— Mes enfants, je ne sais où donner de la tête... il y a tant de choses à faire ici... sans compter la surveillance qu'il faudrait y exercer sur les domestiques ! Jardin à faire soigner, murs à faire relever ou bâtir, écurie à refaire... mes chevaux sont déjà malades dans celle qu'ils ont; le bassin du parc, la pièce d'eau, veux-je dire, qui a une fuite... et une foule d'autres travaux dont M. Patoche m'a montré la nécessité... tout cela

est au-dessus de mes forces. Votre oncle Joseph ne veut pas s'en mêler; ne trouvez-vous pas alors qu'il serait urgent de prendre un régisseur, une espèce d'intendant, qui ferait faire tout cela, surveillerait les ouvriers ainsi que mes domestiques, et aurait enfin l'œil sur tout?

— Oui, maman, prenez un régisseur, dit Rosalvina; cela me semble indispensable.

— Car nous ne nous entendrions pas à tout cela, dit Laurette; mais c'est bien fâcheux que notre oncle ne veuille pas nous en tenir lieu.

— Joseph est un paresseux! Depuis qu'il a quitté le commerce, il n'est plus bon qu'à table ou à la cave. Il nous faut un homme qui s'y entende!...

— Et un honnête homme surtout, dit Laurette.

— Je m'informerai à Lagny, à nos voisins.

— Oh! pas à M. Patoche, ma mère, car il nous enverrait un équarrisseur!

— Sois tranquille, Rosalvina, si M. Patoche n'avait pas ses deux tourelles et sa belle grille dorée, je ne l'inviterais guère! Outre ses trois petits garçons, nous amener cette madame Turbot et sa vilaine peste de fille!... Je ne trouve pas ça splendide.

Madame Corbillon va à Lagny, s'informe d'un homme en état de régir son domaine; chacun lui promet de lui envoyer ce qu'il lui faut, et elle revient chez elle en-

chantée, en se disant : Je n'aurai que l'embarras du choix.

Le lendemain, en effet, arrivent plusieurs campagnards endimanchés qui se proposent pour remplir l'emploi de régisseur ; mais l'un sent le vin à vous faire reculer, un autre est presque aveugle et veut tenir toujours son chien en laisse ; enfin, un troisième, qui semble devoir mieux convenir, est obligé d'avouer qu'il ne sait pas écrire.

— Comment ! vous ne savez pas écrire, et vous vous présentez pour être régisseur, pour régler les comptes de ceux qui travailleront pour moi ?

— Què que ça fait ? répond le paysan, je compte sur mes doigts et je ne me trompe jamais à mon désavantage.

— C'est possible, mais je veux un intendant qui sache écrire.

Quatre jours se sont écoulés et l'on n'a encore arrêté personne. Madame Corbillon est dans son salon avec Rosalvina, qui rêve à M. Endymion, lorsque la grosse Fanchon arrive.

— Que nous voulez-vous ? demande madame Corbillon ; venez-vous encore faire des rapports contre Grog ? Vous avez été très-ridicule, dimanche !

— Oh ! madame, puisque ça vous déplaît, je ne dirai plus rien sur le mauricaud ! il peut bien fourrer ses doigts dans les plats... et jusqu'au coude... je m'en bats l'œil !

— Cette fille a des expressions bien canailles, dit Rosalvina. Enfin, que venez-vous faire ici?

— C'est qu'il y a à la grille un monsieur, un homme... qui n'a pas l'air trop calé, et qui demande si on a de l'ouvrage à lui donner.

— C'est un régisseur... ce doit être encore quelqu'un que l'on m'envoie. Faites entrer cet homme, Fanchon... tout de suite, qu'il vienne.

— Oh ! je vas l'appeler... il attend là, dans la cour... Ohé !... vous, là-bas, monsieur... montez le perron... venez ici.

Un homme ne tarde pas à paraître à la porte du salon. Sa mise est pauvre sans être cependant délabrée. Il porte un vieux paletot gris fort long et très-large, qui est boutonné hermétiquement jusqu'au menton. Un col noir, qui ne laisse voir aucun linge. Son pantalon de toile tombe sur des souliers en mauvais état, et il tient à la main un vieux chapeau de paille à grands bords. Cet individu, qui peut avoir une cinquantaine d'années, a une figure assez fine, des yeux roux qu'il tient souvent baissés et que surmontent d'épais sourcils. Il porte toute sa barbe, qui est rousse, mais sa tête est enfouie sous une perruque grise qui jure avec sa barbe et ses favoris. Il tient sous son bras un léger paquet qu'il dépose à terre.

— Entrez, entrez, monsieur !... dit madame Corbillon à cet homme, qui s'est arrêté sur le seuil du salon,

où il salue profondément et d'une très-bonne façon les dames qu'il aperçoit.

— Celui-ci du moins n'a pas l'air d'un paysan, dit Rosalvina ; rien qu'à la manière dont il salue, je gagerais que ce n'est point un homme du commun.

— Tu as raison, ma fille, sa figure est même distinguée... Avancez donc, monsieur... ne restez pas à cette porte... nous allons causer.

L'inconnu se décide à entrer dans le salon en s'inclinant toujours devant les personnes qui y sont assises, mais il s'arrête à une distance respectueuse.

— De quelle part venez-vous, monsieur ?

A cette question, que lui adresse madame Corbillon, il paraît surpris, hésite et répond enfin :

— Mais, madame, je ne viens de la part de personne ; c'est de moi-même, et forcé par les circonstances malheureuses qui m'ont mis dans la triste position où vous me voyez, que, passant devant cette délicieuse habitation et trouvant la grille ouverte, je me suis permis d'entrer et de demander à une servante si l'on n'aurait pas ici quelques travaux à me donner.

— Ah ! c'est différent... c'est que j'ai fait demander un régisseur... J'ai besoin d'un homme très-entendu pour surveiller mes gens, pour diriger des ouvriers... Je croyais que vous m'étiez envoyé par un de mes voisins ou quelqu'un de Lagny...

— Non, madame, non ; mais je bénis le hasard qui

m'a conduit ici, car si vous avez besoin d'un régisseur, j'ose dire, madame, que personne plus que moi n'est en état de remplir cet emploi.

— Vous, monsieur ?

— Oui, madame, j'ai été longtemps dans une maison de commerce ; moi-même, j'ai pendant quelque temps travaillé pour mon compte, et, sans des banqueroutes successives, je serais encore aujourd'hui à la tête d'une forte entreprise industrielle.

— En vérité ! Ah ! vous avez essuyé de tels revers !... Où étiez-vous établi, monsieur ?

L'inconnu réfléchit un instant, puis répond :

— A New-York en dernier lieu, mais auparavant j'étais au Brésil.

— Vous avez beaucoup voyagé, monsieur ? dit Rosalvina en regardant avec intérêt l'individu qui est devant elle.

— Oh ! oui, madame, j'ai vu beaucoup de pays.

— Mais asseyez-vous donc, monsieur ; vous paraissez fatigué; ne restez pas ainsi debout...

— Oh ! madame, vous êtes mille fois trop bonne ; ne faites pas attention.

— Si, si, asseyez-vous, reprend madame Corbillon, en se donnant un air digne ; nous voyons bien à qui nous avons affaire, et vous n'êtes point un paysan, vous, monsieur.

— Hélas ! madame, mieux eût valu pour moi que je fusse né et élevé au village !... Je n'aurais point subi toutes les vicissitudes qui ont empoisonné ma vie !

— Comme il s'exprime bien ! dit tout bas Rosalvina à sa mère. Cet homme est vraiment au-dessus du vulgaire...

— Quel est votre nom, monsieur ?

— Madame, je me nomme Dubois...

— Dubois... très-bien... et où logez-vous en ce moment ?

— Mon Dieu, madame, je n'ai point ce qui s'appelle de domicile politique... J'arrive de Marseille, je comptais me rendre à Paris, espérant y trouver un emploi... mais je suis à bout de ressources... Cette nuit, j'ai couché chez une bonne paysanne des environs qui a bien voulu me donner l'hospitalité.

— Et vous croyez que vous sauriez remplir l'emploi de régisseur d'une terre comme la mienne?...

— J'en suis parfaitement certain... Au reste, madame pourrait me prendre à l'essai, et, si elle n'était pas satisfaite de mon service, elle me congédierait...

— Sans doute, je comprends... mais vous n'avez aucun répondant à me donner ?

— Hélas ! non, madame ; je n'ai pour me recommander que les infortunes, les coups du sort dont je suis victime !...

— Mais c'est déjà beaucoup, dit Rosalvina.

Madame Corbillon ne paraît pas trouver que ce soit assez, lorsque Laurette entre dans le salon en disant :

— Maman, voilà mon oncle qui arrive... je l'ai aperçu de ma croisée.

— Mon frère? Ah! ma foi, il ne pouvait pas arriver plus à propos... Je désirais justement le consulter... Attendez, monsieur Dubois.

— Mais ce pauvre voyageur doit avoir besoin de prendre quelque chose, dit Rosalvina. Fanchon!... conduisez monsieur à l'office et donnez-lui de quoi se restaurer.

M. Dubois se confond en remercîments et suit la grosse Fanchon.

— Comment trouves-tu cet homme, Laurette? demande madame Corbillon.

— Celui qui était là?... Il n'a pas l'air d'un millionnaire.

— Mais sa figure, sa physionomie?

— Elle ne m'inspirerait pas de confiance, car il tient toujours ses yeux baissés, ne vous regarde pas même quand il vous parle, et il a un ton trop patelin.

— Ah! voilà bien ma sœur! elle voudrait qu'un malheureux vînt lui demander du travail en dansant.

— Non, mais je voudrais qu'il me regardât en me parlant.

M. Laridon entre dans le salon.

— Me voilà ; je viens savoir comment on se porte depuis dimanche, et si le petit quarteron a encore cassé des œufs.

— Je suis charmée de vous voir, mon frère ; vous allez me donner votre avis... Vous savez qu'il me faut un régisseur pour surveiller tout ce qu'il y a à faire ici... puisque vous ne voulez pas vous charger de ce soin...

— Dieu m'en garde, ma sœur ; d'ailleurs, mes idées ne sont pas les vôtres !

— Ne revenons pas là-dessus. Je n'ai encore trouvé personne qui me convînt parmi tous ceux qui se sont présentés ; mais aujourd'hui le hasard a conduit ici un pauvre diable qui demandait du travail... C'est un homme qui s'exprime très bien, qui a eu de l'éducation et des malheurs...

— Oh ! il est bien intéressant ! murmure Rosalvina.

— Ma sœur, il faut se méfier de ces gens qui ont eu des malheurs... ils sont souvent mérités ! Qui vous envoie cet homme ?

— Personne... il arrive de New-York, et se nomme Dubois.

— Dubois ! je parie qu'il n'y a pas une ville un peu importante où vous ne trouviez trente Dubois ! Et puis, allez donc aux informations à New-York !

— Cet homme-là a été à la tête d'une maison de

commerce, il tiendrait parfaitement l'emploi de régisseur... Vous allez le voir, Joseph, et vous nous direz ce que vous en pensez.

— Soit, ma sœur ; où est-il, cet homme?

— Je l'ai fait conduire à l'office pour qu'il puisse se restaurer. Je vais le faire appeler.

— Tout à l'heure, ma sœur ; déranger un pauvre diable quand il trouve l'occasion de faire un bon repas, ce serait une mauvaise action ! Et votre voiture, vos chevaux, comment tout cela va-t-il?

— J'ai déjà un de mes chevaux malade; mais M. de la Saucière assure que c'est la faute de mon écurie, qui n'a pas assez d'air. Je vais la faire agrandir.

— Bon, avec votre cocher quarteron, cette voiture-là vous coûtera cher.

— Mon frère, on n'a pas l'habitude d'avoir un équipage sans que cela coûte de l'argent.

La grosse Fanchon revient dire que l'homme à la grande barbe a fini de manger et qu'il attend les ordres de madame.

— Qu'il vienne... Mon frère, vous allez à votre tour l'interroger.

— Ne le rudoyez pas, mon oncle, il semble si malheureux !

— Mon Dieu, ma nièce, il me semble que je n'ai pas l'habitude de faire peur aux gens.

L'étranger arrive ; en apercevant Laridon, il fronce les sourcils et fait un temps d'arrêt à l'entrée du salon, puis il se remet et le salue profondément. Laridon va à lui :

— C'est vous, monsieur, qui demandez à tenir ici l'emploi de régisseur ?

— Oui, monsieur, je le demande parce que madame m'a appris qu'elle cherchait quelqu'un pour tenir cet emploi.

— Et vous savez bien chiffrer, calculer ?

— Oh ! parfaitement, monsieur.

— Vous avez été établi ? où cela ?

— A Rio-Janeiro, puis à New-York.

— C'est un peu loin pour aller aux informations... C'est un peu... c'est... Voilà qui est singulier : plus je regarde monsieur, plus il me semble que sa figure ne m'est pas inconnue.

— Monsieur a peut-être été à New-York ?

— Jamais ; mon plus long voyage, c'est à Toulon.

Le soi-disant Dubois n'est pas maître d'un mouvement nerveux qu'il réprime aussitôt, en frottant son coude gauche contre son côté. Laridon reprend :

— Ce qui me déroute, c'est votre barbe qui vous cache tout le bas de la figure... Avez-vous toujours porté votre barbe ?

— Depuis mon enfance, monsieur.

Laurette part d'un éclat de rire et le Dubois, qui s'aperçoit qu'il vient de dire une bêtise, reprend :

— Je veux dire que j'ai gardé ma barbe dès que j'en ai eu.

— Mon Dieu ! cela se comprend, dit Rosalvina, mais Laurette tourne tout en plaisanterie.

— Et combien voudriez-vous gagner, monsieur ? dit madame Corbillon ; quels appointements demanderiez-vous comme régisseur ?

— Mon Dieu, madame, heureux d'entrer dans une maison comme la vôtre, vous me payerez suivant la satisfaction que vous aurez de moi, je m'en rapporterai à votre justice...

— Il est charmant, cet homme ; dit Rosalvina à sa mère, qui, de son côté, semble fort touchée du désintéressement de l'étranger. Elle va lui répondre, lorsque Laridon, qui vient d'apercevoir cet homme frotter encore son côté avec son coude gauche, se frappe le front en s'écriant :

— Ah ! j'y suis !...

Faisant alors signe à sa sœur et à ses nièces de venir à lui, il les emmène dans un coin du salon et leur dit tout bas :

— Je sais maintenant où j'ai vu cet homme ; il déguise son visage, mais il a un tic qui le trahit :

— Eh bien ! mon frère.

— C'est à Toulon que je l'ai vu, parmi les galériens;

c'est lui qui se nomme Margotin et à qui le petit Ravinet a demandé son argent.

— Un galérien !... Ah ! mon Dieu ! ce serait un forçat ! Vous en êtes sûr, Joseph ?

— J'en mettrais ma main au feu... A son tic, on ne peut pas se tromper.

— Eh bien ! après ? dit Rosalvina, quand ce serait vraiment un de ces infortunés que la société croit devoir repousser sans cesse, serait-ce une raison pour lui refuser du pain, du travail, pour l'empêcher de se réhabiliter aux yeux des hommes ? Mais, au contraire, ce serait le moment de se dire : « Voilà un misérable que le monde repousse ; ouvrons-lui notre maison pour qu'il redevienne vertueux ! »

— Comment, ma sœur, dit Laurette, vous voudriez que chacun prît pour régisseur un ci-devant galérien... qui l'est peut-être toujours ? Car qui sait s'il n'a pas rompu sa chaîne !...

— Oui, ma sœur, oui, je le prendrais à mon service... Après tout, que risquerions-nous ? Maman ne fera pas de cet homme son caissier, on le logera à part au-dessus des communs... il mangera à part ; s'il ne s'entend pas à l'ouvrage dont il sera chargé, il sera toujours temps de le renvoyer. Et puis enfin, mon oncle croit qu'il l'a vu au bagne, mais mon oncle peut se tromper...

— Non, ma nièce, il y a de ces choses auxquelles on ne se trompe pas. Cet homme, c'est bien le nommé Margotin.

— Mais il n'était pas au bagne pour avoir tué, incendié, assassiné ?...

— Non, mais volé, c'est déjà gentil.

— Allez donc lui parler, mon frère, et voyons ce qu'il vous répondra.

Pendant que Laridon entretenait sa famille dans un coin du salon, le faux Dubois, qui se doutait bien que l'on s'occupait de lui, s'était préparé à soutenir son personnage. Et c'est d'un air patelin et tranquille qu'il voit Laridon se poser devant lui et lui dire :

— Je me rappelle maintenant où je vous ai déjà vu, monsieur Margotin.

Celui-ci ne se trouble pas et reprend d'un air surpris :

— Comment monsieur m'a-t-il nommé ?

— Mais du nom que vous portiez là-bas... à Toulon... vous savez bien, monsieur... Margotin.

— Permettez, monsieur, je m'appelle Dubois, et non pas Maroquin, comme vous dites.

— Je n'ai pas dit Maroquin, mais Margotin.

— N'importe ! Ensuite je n'ai jamais été à Toulon.

— Vous n'avez pas été à Toulon, où vous étiez employé... sur le port... sur les bâtiments en construction ?

— Jamais, monsieur.

— Vous ne connaissez pas un petit monsieur nommé

Ravinet, qui vous redemandait son argent... ou l'adresse de votre femme?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

— Mon oncle se trompe ! dit Rosalvina à sa mère ; croyez-moi, maman, gardons cet homme, qui semble fort intelligent.

— Mais si mon frère ne s'est pas trompé, si ce monsieur Dubois a été galérien...

— Raison de plus pour lui donner un emploi... il en sera fier, et vous verrez comme il vous en récompensera!

— C'est ton avis, Rosalvina?

— Oh ! oui, ma mère, ne laissons pas échapper l'occasion qui se présente de rendre un misérable à la société.

Madame Corbillon se tourne vers l'étranger et lui dit d'un ton imposant :

— Monsieur Dubois, je vous accepte pour tenir chez moi l'emploi de régisseur, me réservant plus tard de régler vos émoluments.

— Ah! madame, je ferai tout mon possible pour me rendre digne de votre confiance...

— Je l'espère, monsieur : en attendant, cette servante va vous conduire à la chambre que vous habiterez... c'est au-dessus de l'écurie.

— N'importe où ce soit, je m'y trouverai toujours bien, madame.

— Allez vous reposer, puis je vous ferai visiter toute ma propriété, et vous verrez quels sont les travaux les plus urgents.

M. Dubois s'incline profondément devant la compagnie et sort avec la grosse Fanchon. Alors Laridon, qui est resté tout ébahi de ce qu'il vient d'entendre, s'écrie :

— Comment, ma sœur, vous prenez cet homme à votre service ?

— Oui, mon frère.

— Après ce que je vous ai dit ?

— Vous pouvez vous tromper.

— Et quand même mon oncle ne se tromperait pas, dit Rosalvina, faut-il donc fermer ses portes aux déshérités de la société ?

— Ma nièce, on peut secourir les déshérités, comme vous les appelez, sans pour cela les installer chez soi... Il y a un proverbe qui est malheureusement trop vrai : *Qui a bu boira !*

— Les proverbes ne signifient rien, mon oncle.

— On prétend cependant, ma nièce, qu'ils sont la sagesse des nations... Enfin, faites à votre idée, je m'en lave les mains. Seulement, ce n'était pas la peine de me demander mon avis.

Laurette n'a pas pris part à cette discussion ; elle s'est

contentée de hausser les épaules et de se dire à elle-même :

— Maintenant j'aurai bien soin de fermer ma porte à double tour quand je me coucherai.

XIX

QUI ANNONCE QUELQUE CHOSE

Le nouveau régisseur est installé depuis huit jours dans la propriété de madame Corbillon, et déjà on y voit régner plus d'ordre, d'exactitude dans le service; le jardin commence à se déblayer. Les allées sont bien entretenues, et lorsque le père Fouilloux grogne et fait mine de ne point vouloir écouter le régisseur, celui-ci lui dit fort tranquillement :

— Jardinier, madame des Grives m'a donné ici le droit de la représenter; obéissez donc à mes ordres, sinon je vous fais flanquer à la porte.

— Je me plaindrai à madame.

— Vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis :

Je la représente; elle vous renverra à moi, et moi je vous renverrai dehors.

— Mais, avec vous, il faut toujours travailler.

— Est-ce que vous n'êtes pas ici pour cela?

— Oh! du temps de madame Palmyre et de M. Berloque, je ne travaillais que quand ça me plaisait.

— C'est pour cela que cette maison, ce jardin, ce parc, sont en si mauvais état. Il était temps de tout restaurer.

Le jardinier se tait et va râcler les allées; la grosse Fanchon soigne la basse-cour, que l'on a repeuplée; le jeune quarteron lui-même, qui passait son temps à flâner ou à vouloir apprendre le pas des cocos à la grosse paysanne, prend un peu plus de soin de ses chevaux et se donne la peine de frotter les appartements, car M. Dubois surveille tout le monde et ne souffre aucune négligence. Puis, chaque matin, il va rendre compte à madame Corbillon de ce qu'il a fait faire la veille. Lorsqu'il y a des notes de travaux à payer, il veut que madame vérifie elle-même la note, il ne veut pas payer lui-même et il envoie les ouvriers ou les fournisseurs toucher leur mémoire chez madame, afin que l'on ne puisse pas croire qu'il a obtenu une réduction ou s'est fait donner un pot de vin par les fournisseurs.

Il fait rebâtir des murs pour clore le parc et les jardins; élever un joli pavillon chinois, demandé par Rosalvina, à la place d'un kiosque qui tombait en

ruines; on pose des grilles nouvelles et élégantes là où se trouvaient seulement des treillages en bois; enfin, de tous côtés, on répare, on embellit.

Rosalvina triomphe et ne cesse pas de dire à sa mère :

— Eh bien ! avais je tort de vous engager à prendre ce monsieur Dubois à votre service ?... N'est-ce pas un excellent régisseur, et lors même qu'il aurait été... ce que prétend mon oncle, ne devons-nous pas nous féliciter d'avoir méprisé ce préjugé ridicule qui plane sur ces infortunés ?

Madame Corbillon est de l'avis de sa fille; elle est enchantée de son régisseur, auquel elle a fait présent d'un costume entier, qui n'est point une livrée, mais qui sent son employé de bonne maison. Ce dont la maman est moins enchantée, c'est de voir tout l'argent qu'il lui faut dépenser dans sa nouvelle propriété, pour lui donner ce luxe, cette élégance, ce confortable qui règnent chez les Patoche et les Platiné.

En un mois, en y comprenant l'achat de sa voiture, de ses chevaux, les vins fins et généreux dont elle a meublé sa cave, et les travaux qu'elle a fait faire, madame Corbillon a déboursé quarante-cinq mille francs et les travaux ne sont pas terminés. Il faut dire aussi que la nouvelle propriétaire traite somptueusement ses voisins, qui viennent fort souvent dîner chez elle, parce qu'ils trouvent que sa cuisinière est un cordon-bleu.

La Saucière, entre autres, ne tarit pas en éloges sur la table et la cave de madame des Grives; aussi se passe-t-il peu de jours sans qu'il vienne en voisin demander à dîner à celles qu'il appelle bien haut : les nobles dames des Grives ! Avec ces mots-là, il est bien accueilli par madame Corbillon. Rosalvina aussi le voit venir avec plaisir parce qu'elle espère toujours qu'il sera accompagné ou suivi du bel Endymion ; mais ce jeune homme se montre beaucoup plus discret : il accepte rarement à dîner, et lorsqu'il vient le soir voir ces dames, il est tantôt très-gai, tantôt mélancolique, puis disparaît toujours au moment où l'on s'y attend le moins.

Cependant près de Rosalvina il est fort empressé, il lui fait une cour assidue; et madame Mirabelle continue de dire :

— Certainement, si ce monsieur n'épouse pas cette demoiselle, elle sera très-compromise.

De son côté, Rosalvina se sent fascinée par les regards de ce jeune homme, mais elle voudrait connaître le secret, le motif de sa conduite singulière; plusieurs fois, en causant seule avec lui, elle a essayé de le faire parler, d'obtenir sa confiance, mais lorsqu'elle lui dit :

— Monsieur Endymion, vous n'êtes pas franc avec moi... Vous avez quelque chose qui vous tourmente et que vous me cachez ! Quand on a de la sympathie pour

une personne, pourquoi ne pas épancher son cœur dans le sien ?

Alors le bel Endymion pince ses lèvres, son front se rembrunit, puis il répond d'un ton fort sec :

— Vous vous trompez, mademoiselle, je n'ai rien... je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Rosalvina, s'apercevant que ses questions fâchent ce monsieur, n'ose pas les pousser plus loin, mais cela la confirme dans la persuasion qu'il y a un mystère, et elle veut absolument le découvrir.

Les amours de Laurette et de Bléry ne sont nullement mystérieuses. La jeune fille a déclaré franchement à sa mère qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que celui que son oncle leur avait présenté.

— Mais il l'a présenté pour ta sœur ? dit madame Corbillon.

— Oui, mais il ne convenait pas à ma sœur et il me convient beaucoup à moi.

— Mais si ce jeune homme t'aime, pourquoi ne me demande-t-il pas ta main ?

— Par un excès de délicatesse. Il craint, maintenant que nous sommes plus riches, qu'on ne croie qu'il veut m'épouser par intérêt... et il s'est mis dans la tête de s'enrichir aussi avant de faire sa demande. Mais, moi, je trouve cela fort ridicule, cela m'ennuie d'attendre toujours; nous sommes assez à notre aise tous les deux.

— Ma fille, il ne faut pas trouver ridicule que M. Bléry veuille être plus riche... on ne l'est jamais trop!... souvent même on ne l'est pas assez.

Et madame Corbillon se dit en elle-même :

— Trop riche!... Si cela continue... c'est moi qui ne le serai plus assez pour mener une existence splendide!... Il y a toujours quelque chose à faire dans cette diable de maison... qui est ravissante... mais ruineuse. Quand c'est fini d'un côté, c'est à refaire de l'autre... C'est un toit qui est défoncé... c'est un escalier qui se démolit... c'est un plafond qui menace de s'écrouler!... Je ne veux pas en convenir devant mon frère et mes filles, mais je commence à croire que cette madame Berloque m'a flouée.

Et, chaque fois que la note des ouvriers montait un peu haut, madame Corbillon disait à son régisseur :

— C'est bien, Dubois, demain je ferai atteler ma calèche et j'irai à Paris chercher de l'argent.

— Madame a bien souvent besoin d'aller à Paris; elle pourrait avoir plus d'argent ici.

— Oui, Dubois, je le pourrais; mais à la campagne on ne sait pas ce qui peut arriver. Avec mon bel équipage, je vais et je reviens de Paris en peu de temps; cela me promène en voiture, et cela exerce mes chevaux: ces petits voyages ne me sont pas désagréables.

Mais, un beau jour, en allant faire ce petit voyage, M. Grog conduit sa maîtresse avec tant de célérité que

dans Paris il accroche un omnibus, lequel, étant beaucoup plus solide que la calèche, la renverse sur une boutique de porcelaines dont elle brise la devanture et une grande quantité de marchandises.

On s'inquiète d'abord de la dame qui est dans la calèche, mais madame Corbillon n'est point blessée, elle en est quitte sur quelques bosses au front. On la félicite pour son heureuse chance, sur l'adresse qu'elle a eue de tomber sans se faire du mal.

Madame Corbillon se trouve en effet heureuse d'être sortie de là saine et sauve ; mais son bonheur lui semble moins grand lorsqu'elle voit que sa voiture est brisée, ses chevaux couronnés et qu'il lui faudra payer tout le dégât commis dans le magasin de porcelaines ; car il est bien établi que l'omnibus n'est pas dans son tort, et que c'est le jeune quarteron qui, en allant comme le vent, s'est jeté sur lui.

— Je payerai, dit la pauvre dame en laissant son nom et son adresse au marchand. Puis il lui faut aller prendre modestement le chemin de fer pour retourner à sa terre des Grives. Et, deux jours après, elle reçoit une note fort en règle avec une sommation de payer deux mille six cents francs de dégât commis par sa calèche dans le magasin de porcelaines.

Madame Corbillon est de fort mauvaise humeur ; elle fait appeler son régisseur, qui s'empresse de se rendre à ses ordres et lui parle toujours aussi respectueusement que si elle était une princesse.

— Tenez, voilà la note du marchand chez lequel ce maudit quarteron a versé, dit madame Corbillon. Voyez, monsieur Dubois, est-ce que vous ne trouvez pas cela exorbitant?

— Cela me semble cher en effet, madame, mais que voulez-vous?... On fait maintenant de si belles choses en porcelaine!

— Il me compte deux potiches mille francs!

— Si elles venaient de la Chine, madame, cela n'a pas de prix!...

— Il me faudra donc payer cette note?

— Indubitablement, madame, sans quoi on vous fera des frais.

— Et ma voiture, peut-elle se raccommoder?

— Oui, madame, elle n'a pas grand'chose, elle sera réparée dans deux jours; cela vous coûtera environ cinq cents francs.

— Et mes chevaux?...

— Ils sont couronnés tous les deux; vous ferez bien d'en acheter d'autres, madame.

— Ah! mais! c'est donc le diable qui s'en mêle!

Madame Corbillon pousse un gros soupir, puis montrant une chaise à son régisseur, lui dit :

— Asseyez-vous, monsieur Dubois, je veux causer avec vous.

— A vos ordres, madame.

— Je veux vous consulter, car vous êtes un homme qui vous entendez aux affaires... je n'ai que des éloges à vous donner.

— Madame est trop bonne.

— Non... je ne fais que vous rendre justice, je n'ai qu'à me louer de vos services; aussi, je veux vous consulter en vous exposant franchement l'état de ma fortune.

— Je vous ouvre mes oreilles, madame.

— J'avais gagné, avec des actions sur la Ville de Paris et le Crédit foncier, deux lots qui m'ont donné cent soixante-quinze mille francs.

— C'est un joli coup de fortune.

— Avec cette somme j'ai acheté cette propriété, avec les frais quatre-vingt-cinq mille francs... Mais croiriez-vous que depuis j'y ai dépensé plus de quarante mille francs, et ce n'est pas fini!... Mes domestiques, mon train de maison, ma cave, tout cela est fort cher...

— Madame traite si bien ses voisins.

— C'est vrai, j'y mets de l'amour-propre... Mais enfin, lorsque j'aurai payé ce dernier accident, puis le dernier mémoire du maçon, croiriez-vous qu'il me restera tout au plus vingt-cinq mille francs sur la somme que j'ai gagnée ? .

— Je le crois parfaitement, madame.

— Avant cet argent que le hasard m'a envoyé, j'avais

douze mille francs de rente net; je les ai toujours, mais ce n'est pas avec un revenu de mille francs par mois que je pourrai subvenir à cette vie splendide que je mène ici depuis deux mois.

— En effet, madame, ce serait impossible. Vos vingt-cinq mille francs mangés, il vous faudrait entamer votre capital ou mener un train de vie beaucoup plus modeste!...

— Une vie plus modeste! ce serait déchoir!... Ce serait pour moi une humiliation cruelle à supporter... non, je ne le veux pas! Mais enfin, dites-moi, monsieur Dubois, est-ce qu'il n'y a pas moyen, avec de l'argent, et toujours par des moyens honnêtes, de gagner tout à coup de grosses sommes... Je vois des gens qui s'enrichissent en très-peu de temps, comment font-ils?

Le soi-disant Dubois se gratte l'oreille, puis le menton, puis le nez, passe sa main sur son front, se frotte le côté gauche avec le coude et répond enfin :

— Madame, il y a plusieurs manières pour gagner de l'argent... D'abord on peut jouer à la Bourse, et si on y attrape la bonne chance, on peut y faire en peu de temps de gros bénéfices... seulement, pour faire de gros bénéfices, il faut faire de forts achats et, par conséquent, avoir beaucoup d'argent devant soi.

— Jouer à la Bourse!... C'est dangereux, cela, monsieur Dubois; et si l'on perd?

— Ah! si l'on perd... on paye la différence.

— Voyons une autre manière, s'il vous plaît...

— On peut acheter à bon marché des créances bien hypothéquées ; il y a de ces jeunes gens de famille qui, pour avoir tout de suite de l'argent, font vendre à moitié perte des créances dont ils n'ont pas la patience d'attendre la rentrée.

— Ah ! j'aimerais mieux cette manière-là, d'autant plus que, n'ayant pas besoin d'argent tout de suite, je pourrais attendre l'échéance de la créance. Mais où trouver de ces occasions-là ?

— Madame, reposez-vous sur moi. Je m'informerai. Je chercherai. J'ai rencontré dernièrement à Lagny, où j'étais allé pour votre service, un ancien ami, très-versé dans les affaires. Il habite maintenant à Meaux, mais il va souvent à Paris. Je vais lui écrire. Il sera enchanté de m'être agréable. Il me tiendra au courant de ce qu'il aura trouvé.

— Très-bien... mais pas un mot de tout ceci devant mes filles et mon frère... ils s'inquiéteraient... puis Joseph dirait qu'il m'avait conseillé de ne pas acheter cette propriété.

— Madame peut être bien certaine que je ne soufflerai pas un mot de tout ceci. Ah ! pardon, je dois seulement prévenir madame que si une belle occasion se présente, les vingt-cinq mille francs qu'elle a encore en caisse à Paris ne suffiront pas .. Par exemple, si vous achetez une créance de cent mille francs pour

cinquante ou soixante mille francs, c'est qu'on voudra les recevoir comptant...

— Qu'à cela ne tienne ! quand vous aurez connaissance d'une affaire sûre, vous me préviendrez et je vendrai de ma rente.

— Fort bien, madame ; de cette façon, j'ose vous assurer que cela ne traînera pas en longueur.

— Je m'en rapporte à vous, monsieur Dubois.

Et, en effet, cinq jours après cette conversation, le régisseur va trouver madame Corbillon dans sa chambre, et lui dit en se frottant les mains :

— Madame, bonne nouvelle ; j'ai trouvé ce que je cherchais pour vous...

— Quoi, déjà, monsieur Dubois?...

— Oh ! avant-hier on m'avait déjà proposé quelque chose ; mais cela ne me semblait pas bien sûr... j'ai refusé ; aujourd'hui je viens de voir mon ami... il arrive de Meaux : c'est chez le notaire de cette ville que se termine l'affaire. Une créance excellente de quatre-vingt-dix mille francs que le jeune marquis de... j'ai oublié son nom ; mais le notaire vous le dira... enfin qu'on cède pour cinquante mille francs comptant, et la créance n'a que seize mois à courir... Gagner trente-cinq mille francs en seize mois, que dites-vous de cela, madame?

— C'est fort joli, monsieur Dubois ; je vais aller à

Paris, chez mon agent de change, et demain j'aurai soixante mille francs ici.

— Bravo! madame, bravo! Moi, je vais écrire à mon ami pour qu'il me dise quel jour son marquis doit se rendre chez le notaire...

— C'est cela même... cela marchera tout seul. Monsieur Dubois, quand cette affaire sera conclue, je veux vous donner un joli pot-de-vin.

— Fi donc! madame, jamais, jamais de pot-de-vin; je suis déjà payé par le bonheur de vous servir.

— Monsieur Dubois, je vous permets de baiser ma main...

XX

MYSTÈRE DÉCOUVERT. — INCIDENT PRÉVU.

Madame Corbillon a été à Paris chez son agent de ange; elle revient à sa terre avec soixante mille francs en billets de banque et dit à son régisseur :

— Je suis en mesure; quand faudra-t-il se rendre à Meaux chez ce notaire ?

M. Dubois s'incline en répondant :

— Madame, j'attends une lettre de mon ami, qui me dira quel est le jour arrêté pour terminer cette affaire.

Je suis persuadé que je recevrai une lettre ou que je le verrai aujourd'hui.

En effet, dans la soirée, le régisseur prend à part madame Corbillon, lui montre un papier très-chiffonné et lui dit :

— Voilà ce qu'un messager de mon ami vient de m'apporter... Voulez-vous lire, madame?

— Lisez pour moi, monsieur Dubois.

Le régisseur prend ses lunettes, déplie le papier et lit :

« Mon cher Dubois, c'est après-demain, jeudi, sur les trois heures, que le jeune marquis se rendra ici, chez le notaire, pour toucher cinquante-cinq mille francs contre la remise de son titre. Fais en sorte que la personne qui achète s'y trouve aussi. — Ton dévoué, Dupont. »

— Fort bien, j'y serai.

— Ah ! pardon, madame, il y a un *post-scriptum*.

— Voyons ce que c'est?

« Il ne serait pas mal que cette dame qui fait l'affaire vînt demain dans la journée voir le notaire, elle aurait de lui tous les renseignements nécessaires et serait certaine avant de donner ses fonds qu'ils ne sont pas aventurés. »

— Oh! mais voilà qui est très-sage... je suivrai le conseil de votre ami; demain je me rendrai à Meaux, chez le notaire.

— Madame fera bien. Dans les affaires, on ne saurait mettre trop de prudence.

— Vous viendrez avec moi, monsieur Dubois.

Le régisseur dissimule une légère grimace et s'incline en murmurant :

— Je serai toujours aux ordres de madame; je tâcherai que les maçons aient fini leur travail de bonne heure, car lorsque je ne suis pas là pour les surveiller, ces gens-là ne font rien.

Le lendemain, après le déjeuner, madame Corbillon donne l'ordre d'atteler ses chevaux, dont elle se sert encore, bien qu'ils soient couronnés et qu'ils ne courent plus comme le vent. Elle annonce à ses filles qu'elle sera revenue pour le dîner et demande son régisseur.

Le sieur Dubois arrive tête nue, l'habit couvert de plâtre, et s'écrie :

— Mon Dieu, madame, je suis désolé; mais ces maudits maçons n'en finissent pas... ils ont mal rétabli le petit pont du pavillon chinois; si je ne suis pas là pour les diriger tout ira de travers. Madame

peut se passer de moi, car le notaire est prévenu et l'attend.

— Eh bien! soit, monsieur Dubois, j'irai sans vous... Mais le nom de ce notaire?

— Il n'y en a qu'un dans la ville, chacun indiquera son adresse à madame.

— Je pars; ce n'est pas loin, Meaux?

— A quatre petites lieues; madame y sera en moins d'une heure.

Et le régisseur accompagne madame Corbillon jusqu'à la calèche, dans laquelle il l'aide à monter, en ayant soin de dire à Grog :

— De la prudence, n'allez pas faire de nouvelles sottises. Il vaut mieux aller moins vite et nous ramener madame saine et sauve.

— Pas danger d'aller vite à présent! murmure Grog; mes chevaux sont changés en rosses.

Laissons madame Corbillon sur la route de Meaux et occupons-nous maintenant de Rosalvina.

La belle demoiselle a remarqué que, depuis une huitaine de jours, M. Endymion n'est plus fantasque et mystérieux comme autrefois. Maintenant il est toujours gai, aimable, un peu moqueur, mais il ne disparaît plus

subitement d'un salon, ou dans une promenade, comme cela lui arrivait si fréquemment. Ce changement préoccupe beaucoup Rosalvina; elle veut en connaître la cause.

La veille, la Saucière a amené un nouveau jeune homme, un élégant de Paris qui paraît être fort lié avec Endymion; celui-ci a même demandé aux dames des Grives la permission de faire visiter leur parc à son ami Didier, permission qui lui a été aussitôt accordée. Et Rosalvina, qui cherche toujours par quel moyen elle pourra découvrir le secret d'Endymion, se rend dans le parc dès que sa mère est partie, et, armée d'un livre, pour se donner une contenance, elle va s'asseoir à l'entrée des ruines en se disant : « Je verrai venir ces messieurs de loin, alors qui m'empêche de me cacher derrière un pan de muraille, d'où je pourrai entendre leur conversation... Pour apprendre ce mystère qui régnait dans les actions de M. Endymion, il m'est bien permis d'écouter... D'ailleurs ce jeune homme désire être mon mari, il me l'a laissé entendre hier... il faut bien, avant de l'épouser, que je sache quel crime il a commis, qui lui causait parfois des remords si terribles qu'il en changeait de couleur. »

A peine Rosalvina est-elle sortie de la maison pour se rendre dans le parc, que la grosse Fanchon va trouver Laurette et lui dit:

— Mam'zelle, v'là un petit paysan qui vient de me

dire de vous dire que madame Mirabelle vous priait de passer chez elle, qu'elle avait *queuque* chose de très-important à vous communiquer.

— A moi? s'écrie Laurette, vous vous trompez sans doute, Fanchon ; c'est probablement à ma mère que cette dame veut parler?

—Non, non, mam'zelle, c'est bien à vous qu'elle veut parler... mam'zelle Laurette; le petit garçon m'a répété votre nom trois fois.

— C'est singulier. N'importe, j'irai savoir ce que me veut cette dame... C'est la plus éloignée de tous nos voisins; mais j'ai le temps... Ce qui m'effraye, c'est que madame Mirabelle est si bavarde qu'on ne sait comment faire pour prendre congé d'elle. Tant pis ; si elle veut me retenir trop longtemps, je lui dirai : « Madame, il faut que je sois de retour avant maman. »

Et Laurette a mis son petit chapeau de paille, puis se rend à la villa de madame Mirabelle.

Cependant Rosalvina était depuis une grande demi-heure dans le parc, lorsqu'elle entend venir du monde. Elle aperçoit le bel Endymion au bras de son ami Didier ; aussitôt, et avant que ces messieurs aient pu l'apercevoir, elle se glisse derrière un pan de mur, dans un coin bien noir, où il est impossible de soupçonner qu'il y a quelqu'un de caché.

Les deux jeunes gens s'avançaient en causant, en riant; ils continuent leur conversation.

— Tu trouves donc, Didier, que la famille des Grives est comique?

— C'est à pouffer de rire!... Il y a une maman, avec son turban, qui ferait une superbe enseigne de marchand de tabac... La fille aînée est jolie, mais des manières si affectées... un langage si ampoulé... si ridicule!... Elle est romantique au plus haut degré... elle voit partout des mystères, des assassins, des bandits, des spectres... elle a un hanneton dans le cerveau! Quant à l'autre petite sœur, elle est gentillette; mais ce sont de ces figures dont on ne parle pas...

« Tu n'as pas tout vu! Il y a encore un oncle qui a une bonne binette!

— Vraiment? Et tu vis dans ce monde-là depuis six semaines, toi? Et la Saucière m'a dit que tu allais épouser la fille aînée, la demoiselle aux phrases incompréhensibles.

— Eh! mon cher, que veux-tu! j'ai à peine deux mille francs de rente, la Rosalvina aura cent mille francs de dot, sans compter les espérances.

— Cet égal, c'est un fichu mariage!

« Quelle est cette vieille tour?

— Une ruine adorée par Rosalvina ; c'est ici qu'elle vient rêver masque noir, enlèvement et poignards... Tiens, asseyons-nous un moment sur ce banc ; il faut que je te conte certaine aventure qui m'est arrivée dans ces ruines avec la sentimentale demoiselle.

Les deux jeunes gens se sont assis à deux pas de l'endroit où Rosalvina est cachée. On doit penser qu'elle prête une oreille attentive. Endymion reprend la parole :

— Mais, avant tout, Didier, réponds-moi : est-ce que tu n'es pas surpris de me trouver si gai, maintenant, toi qui m'as vu si triste à Paris, cet hiver ?

— C'est vrai, et je pensais à t'en féliciter ; car enfin, pourquoi étais-tu si souvent sombre, taciturne ?

— Eh ! mon Dieu, je vais te l'avouer, à toi. Mais, ce que je vais te confier, tu ne le diras à personne, parce que, dans le monde, on rirait, on se moquerait de moi, et tu sais que le ridicule est ce que je redoute le plus.

— Sois tranquille, je te promets la plus grande discrétion.

— Eh bien ! mon ami, il y a près d'un an, après un voyage en Normandie, j'ai été malade ; mon médecin ne m'avait pas entièrement guéri ; car, de cette maladie, il m'était resté une incommodité bien désagréable... je

courais, cher ami, je courais... cinq, six fois par jour et quelquefois plus; comprends-tu?

— Oui, oui... je comprends ; en effet, c'est une indisposition souvent gênante !...

— D'autant plus que, quand cela me prenait, c'était accompagné de tortillements, de coliques atroces !... Lorsque j'essayais de résister, mes souffrances redoublaient; il n'y avait pas moyen d'y tenir : n'importe où j'étais, il me fallait fuir, me sauver comme un voleur !...

— Ah ! mon pauvre garçon, tu devais en effet être bien malheureux... car, ces incommodités-là, on n'aime pas à les avouer. Le monde est si méchant, si moqueur... on n'aurait pas manqué, en parlant de toi, de dire : « Le bel Endymion est toujours aux courses; mais il ne fait pas courir, il court lui-même... » Ah ! ah ! ah ! c'est si amusant de se moquer des autres !...

— Parbleu, je le sais bien ; et c'est pour cela que j'avais si peur que l'on ne devinât le motif de mes fuites !

— Et cela t'a tenu longtemps, cette infirmité ?

— Près d'une année, cher... une année pendant laquelle j'ai pris je ne sais combien de drogues... J'ai essayé de tous les remèdes possibles, et rien n'y faisait...

Je t'assure que cela me chagrinait beaucoup ! Mais, il y a huit jours... neuf aujourd'hui, à la suite d'une ribotte où j'avais ingurgité infiniment de porto et de madère, cela s'est passé, oh ! mais passé complétement ; et c'est pourquoi tu me vois aujourd'hui si gai, si joyeux, et le plus heureux des hommes !...

— Ah ! ma foi, je conçois que tu dois te sentir plus solide !... Mais cette aventure qui t'est arrivée dans les ruines avec ta romanesque demoiselle de Grives... Ah ! de Grives ! Voilà encore un nom qui est adorable.

— Mais, mon cher, ce n'est pas le leur ; je me suis informé, ce sont des Corbillon, de simples Corbillon ! qui, en achetant cette terre, en ont pris le nom, pour essayer de s'anoblir.

— Ah ! très-joli, c'est une noblesse aux oiseaux !

— Pour revenir à mon aventure, figure-toi qu'un matin la tendre Rosalvina me propose de visiter les ruines avec elle ; j'accepte, naturellement ; mais à peine étions-nous entrés dans cette vieille tour, que voilà mes maudites coliques qui me prennent !... Ma conductrice veut me faire voir une chapelle gothique, elle passe devant moi pour me guider... aussitôt, crac ! je me sauve... Et quand elle se retourne pour me chercher...

— Vous n'y étiez plus, monsieur, dit Rosalvina, qui

vient de quitter sa cachette et de se placer devant les deux jeunes gens, qui demeurent stupéfaits en la voyant.

— C'est vrai, je vous ai cherché en vain, vous aviez fui... mais vous aviez très-bien fait, monsieur ; car, dans la position où vous vous trouviez, il eût été bien imprudent à vous de rester près de moi !...

M. Endymion rougit, se trouble et balbutie :

— Quoi, mademoiselle... vous savez pourquoi...

— Oui, monsieur, je sais maintenant pourquoi vous preniez la fuite ; mais, rassurez-vous, quoique j'aie un hanneton dans le cerveau, comme vous avez bien voulu le dire tout à l'heure... quoique je rêve sans cesse masque noir et poignards, j'ai encore assez de bon sens pour ne pas me moquer des infirmités des autres. Adieu, monsieur, je suis charmée que votre santé soit rétablie.

Rosalvina fait une gracieuse révérence à ces messieurs et s'éloigne aussitôt.

— Voilà ton mariage flambé !... dit le jeune Didier à Endymion.

— Oui, je crois qu'il n'y faut plus penser. Tant pis !... Ce n'est pas le mariage que je regrette, mais je suis vexé qu'elle sache... ce que j'avais. Allons-nous-en, dès ce soir je quitte la Saucière et je retourne à Paris.

Rosalvina est rentrée chez elle. Pendant quelque temps elle y reste livrée à ses réflexions; elle ose à peine se l'avouer à elle-même, elle est toute honteuse de s'être si grandement trompée sur le compte du bel Endymion et sur le mystère dont il s'enveloppait; elle se rappelle aussi les plaisanteries faites par les deux jeunes gens sur le nom de des Grives qu'elles ont pris en venant habiter leur propriété; elle commence à sentir que c'est une sottise de quitter le nom de ses pères pour en prendre un d'occasion, et que l'on ne s'expose jamais à se faire moquer de soi lorsqu'on porte avec honneur le nom le plus biscornu.

Laurette revient de chez madame Mirabelle, qui ne l'avait pas fait demander, et qui a été très surprise en voyant entrer toute seule la jeune demoiselle. La vieille dame s'est écriée qu'il y avait là-dessous un mystère dont sans doute elle saurait le mot en retournant chez elle ; mais Laurette interroge en vain la grosse Fanchon, celle-ci ne peut que répéter ce que le petit paysan lui a dit.

Enfin, sur les cinq heures de l'après-midi, on voit revenir la calèche qui ramène chez elle madame Corbillon.

Les deux demoiselles courent au-devant de leur mère, et remarquent qu'elle a un air tout singulier.

Cette dame descend de voiture en s'écriant :

— Concevez-vous cela, mes enfants, j'ai fait une course inutile; j'étais allée à Meaux pour affaire, pour une très-bonne affaire que M. Dubois m'avait trouvée; c'est chez le notaire que cela devait se conclure demain. Aujourd'hui, j'y vais pour prendre des renseignements, pour être certaine que mon argent ne sera pas aventuré... Le notaire me reçoit très-poliment et me demande ce que je veux. Je me nomme. Je lui explique le motif de ma visite; il m'écoute et me répond qu'il ne sait pas ce que tout cela veut dire, qu'il n'a aucune créance à vendre et qu'il ne connaît pas le M. Dupont dont je lui parle. Je m'écrie : « Il y a donc un autre notaire dans la ville? » On me répond que non! Enfin il me faut revenir ici sans en savoir davantage... Où est mon régisseur? Fanchon, allez me chercher M. Dubois; qu'il vienne sur-le-champ me parler.

— C'est donc le jour aux mystifications, dit Laurette, car on m'a fait dire que madame Mirabelle me priait de passer chez elle ce matin; j'y suis allée, et cette dame ne m'attendait nullement et ne m'avait envoyé personne!

— En effet, dit à son tour Rosalvina, il y a des jours où mille contrariétés nous arrivent... Moi, j'étais dans le parc; M. Endymion y est venu causer avec son ami Didier. Ces messieurs ne me voyaient pas. Ils se sont permis de parler de nous d'une manière inconvenante... ils nous ont appelées les Corbillon!... et ils se sont mo-

qués de nous parce que nous avons pris le nom de des Grives !

— Voyez-vous ces impertinents ! Pourquoi donc viennent-ils chez nous si nous leur paraissons si ridicules ?...

— Oh ! soyez tranquille, maman ; pour cela, je vous réponds bien qu'ils ne reviendront pas.

Fanchon accourt au salon annoncer qu'elle n'a pas trouvé monsieur le régisseur.

— Vous avez mal cherché, ma fille ; avez-vous été où travaillent les maçons ; c'est là que M. Dubois doit être.

— J'y suis allée, madame ; je l'ai demandé aux maçons, qui m'ont dit : « Nous ne l'avons pas aperçu depuis ce matin. »

— Alors, il est donc au jardin ou dans le parc. Dites à votre père, à Grog de le chercher avec vous. Ah ! qu'on aille dans sa chambre ; il est peut-être incommodé... Voyez partout ; il n'est pas fondu, cet homme !

Fanchon s'éloigne de nouveau.

Laurette est pensive et dit à sa mère au bout d'un moment :

— Est-ce que vous aviez remis de l'argent à ce M. Dubois, ma mère ?

— Non, ma fille, non ; jamais il ne paye lui-même les mémoires, c'est toujours moi. Oh ! quant à cela, c'est un homme qui ne cherche pas à me tricher, comme cela arrive souvent à messieurs les intendants.

Cependant, les domestiques cherchent en vain ; le régisseur ne se retrouve pas. Enfin le père Fouilloux, le jardinier, vient à son tour dire à sa maîtresse :

— Est-ce que c'est M. Dubois que vous cherchez ?

— Mais sans doute, il y a une heure qu'on le cherche ; votre fille ne vous l'a donc point dit ?

— Elle me l'a peut-être dit... mais je mangeais ma soupe. Vous ne vous souvenez donc pas qu'il est à Paris où vous l'avez envoyé ?

— Moi, je l'ai envoyé à Paris ? Vous rêvez, jardinier.

— Non, madame ; un peu après que mademoiselle Laurette était partie pour aller chez madame Mirabelle, j'ai vu M. Dubois qui sortait avec sa canne et son chapeau. Je lui ai même dit : « Vous allez vous promener aussi, » et il m'a répondu : « Je vais à Paris pour le service de madame, » et il s'est dirigé du côté du chemin de fer.

— C'est inconcevable !... qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Maman, vous avez été hier à Paris, dit Laurette, est-ce que vous en avez rapporté beaucoup d'argent ?

— Oui, ma fille, oui, une somme très-forte. Il s'agissait d'une affaire très-avantageuse que m'avait proposée M. Dubois ; je vous aurais conté tout cela plus tard.

— Mais cet argent... cette somme que vous avez apportée, où l'avez-vous placée ?

— Dans mon secrétaire, naturellement.

— Maman, je vous en prie, allez donc voir dans votre chambre si elle y est toujours.

— Ah ! Laurette, en vérité, vous avez des idées... vous êtes d'une méfiance !...

Malgré cela, madame Corbillon cède au désir de sa fille et monte à sa chambre. A peine y est-elle entrée, qu'elle pousse un grand cri : son secrétaire a été forcé, sa caisse est ouverte ; il n'y a pas d'effraction, de dégâts ; on voit que c'est une main habituée à ce genre de vol qui a commis celui-ci.

Les deux demoiselles sont accourues au cri de leur mère. Celle-ci n'a plus la force de parler ; elle ne peut que leur montrer un portefeuille, qui est vide, en balbutiant :

— Volée !... Il a tout pris, le scélérat !... soixante mille francs que j'avais réalisés !...

— Soixante mille francs ! s'écrie Rosalvina. Ah ! c'est affreux !

Et Laurette ne peut s'empêcher de dire :

— Prenez donc à votre service... ces infortunés repoussés par la société ! Enfin, c'est un malheur ; mais il faut savoir le supporter... Allons, maman, ne vous désolez pas ; nous avons encore de quoi vivre...

— Oui, ma fille, mais nous serons moins riches maintenant qu'avant que je n'eusse gagné deux lots !... Ah ! c'est ma faute, c'est bien ma faute... il m'avait ensorcelée, cet homme !... Et Rosalvina en disait tant de bien !...

Rosalvina baisse la tête sans rien répondre ; car, à présent, il faut bien qu'elle convienne que ses protégés ne lui font pas honneur.

— Mais il faut courir après ce misérable ! reprend madame Corbillon.

— Ah ! toutes ses mesures étaient bien prises, dit Laurette ; il vous a envoyée à Meaux, il m'a fait aller chez madame Mirabelle ; il savait que ma sœur restai le matin dans le parc... il avait tout calculé !... De quel côté voulez-vous faire courir après lui ?

Ces dames ne sont pas encore revenues de la stupeur

que leur a causée cet événement, lorsqu'on entend la voix de Laridon. L'oncle arrive, accompagné d'un petit monsieur au nez retroussé, à la tournure grotesque ; il le présente à sa famille, en disant :

—Mesdames, voilà M. Ravinet... vous savez, ce monsieur dont j'ai fait la connaissance dans mon voyage à Toulon, qui m'avait demandé à vous être présenté, puis, que je n'avais plus revu. Hier, il est arrivé chez moi en me disant : « Margotin s'est sauvé du bagne, et je n'ai pas retrouvé sa femme. — Parbleu! lui ai-je dit, vous viendrez avec moi demain à la campagne de ma sœur, et vous verrez son régisseur. J'ai bien dans l'idée que c'est votre Margotin; vous me direz si je me suis trompé. » M. Ravinet a accepté ma proposition. Il devait venir me prendre ce matin de bonne heure ; mais il n'est venu que tard. Voilà pourquoi nous arrivons à présent. Mais qu'avez-vous, ma sœur, et vous, mes nièces? je vous trouve l'air triste, consterné.

— Ah! mon frère, pourquoi n'êtes-vous pas arrivé ce matin avec monsieur; nous ne serions pas maintenant volées de soixante mille francs!

On raconte à Laridon ce qui est arrivé, et toutes les ruses que le soi-disant Dubois a employées pour amener madame Corbillon à réaliser une grosse somme et à l'apporter à sa campagne.

— Il n'y a plus à en douter à présent, dit Laridon, c'était bien le forçat Margotin...

— Je suis désolé de ne point l'avoir trouvé ici, dit Ravinet; je l'aurais fait repincer !

— C'est votre faute, monsieur ; pourquoi, au lieu de venir chez moi sur les quatre heures de l'après-midi, n'êtes-vous pas venu dès le matin comme c'était convenu?

— Ah ! c'est que je suis allé me baigner !...

Mais le petit Ravinet prend aussitôt congé de ces dames en disant à madame Corbillon :

— Je cours au chemin de fer. Je demanderai, je m'informerai... Son costume ?

— Paletot-veste en drap marron, pantalon pareil, cravate noire, chapeau de feutre gris.

— Très-bien... j'en sais assez, et, si je le rejoins, il faudra bien qu'il rende ce qu'il a volé... à moi et à vous.

— Il sera bien adroit s'il le rattrape ! s'écrie Laridon. C'est un cruel événement, ma sœur ; mais il faut en faire votre deuil. Seulement, je vous engage à vous défaire de votre voiture, à vendre vos chevaux... vous n'en aurez pas grand chose ; et à renvoyer votre domestique quarteron qui brise tout ici et vous coûte fort cher... enfin à réformer un peu votre train. Croyez-moi, vous n'en serez pas moins heureuse ! Tous ces gens qui viennent chez vous pour vos dîners viendront beaucoup moins, mais il vous restera les amis véri-

tables... vous n'aurez pas besoin de faire mettre de rallonges à votre table !...

— Mes filles ! mes pauvres filles ! leur dot sera diminuée !...

— Oh ! cela nous est bien égal, maman !

— Et cela n'empêchera pas Laurette de se marier car j'ai vu hier mon ami Bléry, qui travaille ferme à présent, qui a augmenté sa petite fortune et qui compte venir demain vous demander sa main.

— Mais quand il saura que Laurette n'a plus sa dot d'autrefois ?...

— Oh ! maman, je suis bien tranquille ; il ne m'épouse pas pour mon argent... il est capable d'être enchanté que j'en aie moins.

En effet, lorsque, le lendemain, Charles Bléry apprend le vol dont ces dames sont victimes, il s'empresse de demander à madame Corbillon la main de Laurette.

— Mais savez-vous bien, monsieur, dit celle-ci, que j'aurais à mon tour le droit de vous refuser par délicatesse... car vous êtes plus riche que moi, maintenant !...

Laurette met bien vite sa main dans celle de Bléry, en ajoutant :

— Oh ! mais, soyez tranquille ! je ne vous refuse pas,

moi, et je ne demande qu'à être votre femme. Rosalvina, j'en suis bien fâchée, mais je me marierai avant toi !

Rosalvina pousse un gros soupir, tout en disant :

— Cela m'est bien égal ! J'ai le temps, je ne suis pas pressée !

— Comment ! Et M. Endymion Dapreval ? dit Laridon, est-ce que tu ne veux plus de celui-là, maintenant ?

— Oh ! non, mon oncle ; je l'ai congédié, il ne reviendra plus...

— C'était cependant, tu l'as dit toi-même, l'homme que tu avais rêvé.

— C'est que j'avais fait un mauvais rêve, mon oncle ; mais désormais je vous assure que je rêverai moins.

— Tant mieux, ma chère nièce, reviens au raisonnable, au naturel... Tu t'en trouveras bien. Ne te berce plus de folles chimères... de héros fantastiques... car, ainsi que l'a dit un poëte, dont je ne sais plus le nom :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Je ne te dis pas de fermer ton cœur aux plaintes des infortunés, de refuser des secours au criminel repen-

tant, bien au contraire; mais, seulement, ne les établis plus chez toi : c'est trop scabreux.

Le voleur Margotin ne fut arrêté et réintégré au bagne que six mois plus tard ; mais on ne trouva en sa possession que vingt-sept francs !

Le petit Ravinet fut trouvé noyé dans une baignoire au fond de laquelle il s'était endormi.

Enfin Rosalvina, devenue beaucoup moins romanesque, épousa...

Devinez qui?

Un pharmacien. C'est cela qui est positif !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. Une querelle au spectacle.....
II. La famille Corbillon..... 11
III. Qui casse les... verres les paye..... 22
IV. En chemin de fer..... 36
V. Monsieur Laridon à Toulon..... 54
VI. Un galérien..... 67
VII. Chez madame Corbillon..... 85
VIII. Une présentation..... 93
IX. On se connaît mieux..... 102
X. Les jeux de la fortune..... 111
XI. La terre des Grives..... 124
XII. Les voisins de campagne..... 148
XIII. Le jeune homme mystérieux..... 163
XIV. Conjectures, soupçons, terreur..... 179

XV. Huit-ressorts. — Un quarteron..... 191
XVI. Une jeune fille franche..... 202
XVII. Grand dîner..... 220
XVIII. Un régisseur..... 229
XIX. Qui annonce quelque chose..... 246
XX. Mystère découvert. — Incident prévu..... 259

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

PIGAULT LEBRUN

MON ONCLE THOMAS

Dessins par A. Michele

DEGORCE-CADOT, Editeur

9, RUE DE VERNEUIL, PARIS

Prix : 2 francs franco

F. AUREAU. — IMP —

LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 904 4